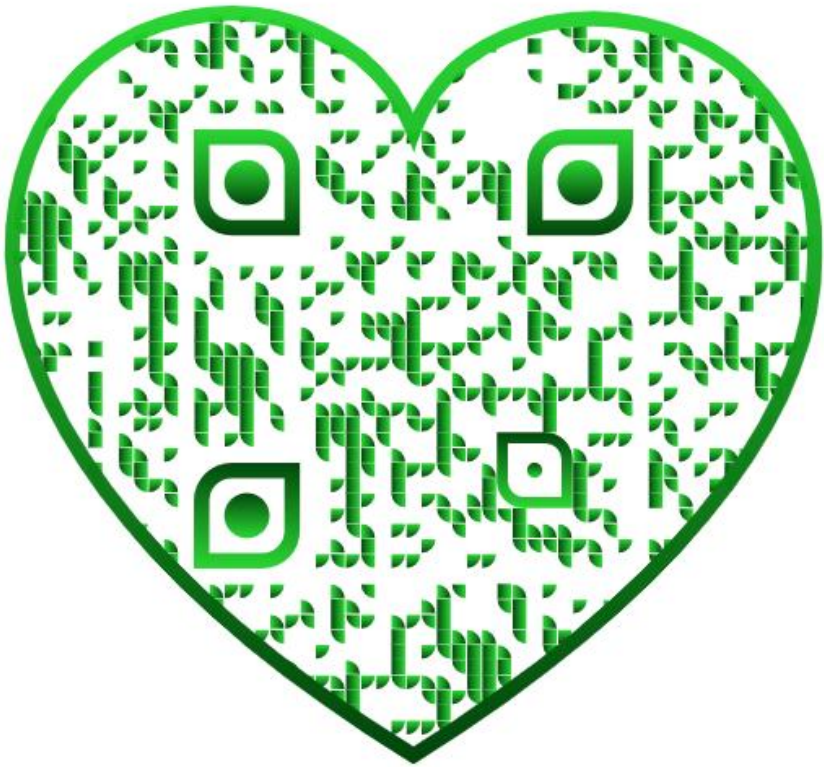
David Hury

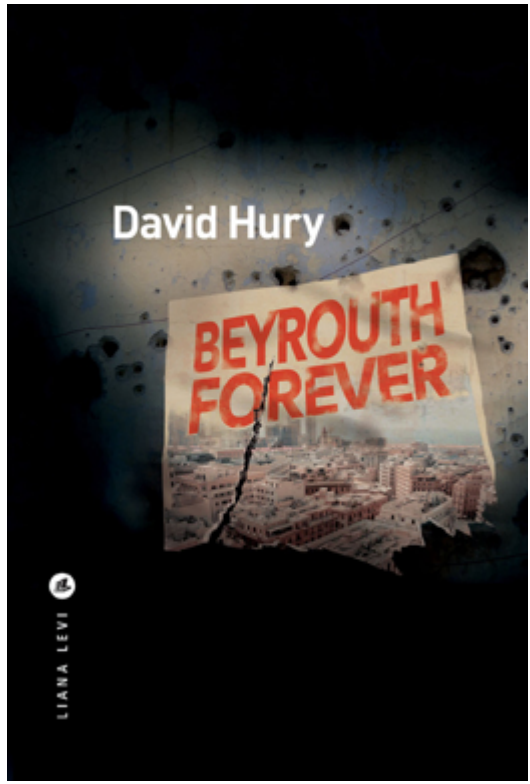
BEYROUTH FOREVER

LIANA LEVI



David Hury

LIANA LEVI



Septembre 2023. L'été s'achève, Beyrouth suffoque et attend les premières pluies. Marwan Khalil, lui, attend la retraite, après trente ans de service et de magouilles à la brigade criminelle d'Adlieh. Mais lorsqu'une vieille femme est retrouvée morte et que sa hiérarchie le presse de classer l'affaire, l'inspecteur sent que quelque chose ne tourne pas rond. D'autant que la victime, une universitaire de renom, travaillait sur un ambitieux manuel scolaire de l'Histoire du Liban. Manuel qui semblait déranger le puissant Hezbollah et dont le seul exemplaire disparaît des pièces à conviction. Pour sa dernière enquête, Marwan refuse de jouer le jeu de la dissimulation qui mine son pays et auquel il n'a que trop participé. L'ancien milicien chrétien et sa jeune adjointe chiite, Ibtissam, devront batailler pour faire éclater la vérité dans ce pays à bout de souffle qui refuse de faire face à son Histoire.
David Hury dresse un portrait sans concession du Liban d'aujourd'hui et d'hier où les blessures de l'Histoire côtoient les drames les plus intimes.

David Hury vit à Paris. Il a travaillé pendant 18 ans comme journaliste et photoreporter au Liban, pays avec lequel il a gardé des

liens très étroits. *Beyrouth Forever* est son quatrième roman, après *Pentes douces*, *Mustapha s'en va-t-en guerre* et *Sans nouvelles depuis Drancy* (éditions Riveneuve).

David Hury

Beyrouth Forever

Liana Levi

La plupart des événements mentionnés dans le roman s'appuient sur des faits d'actualité réels.

À Freddy, Ghadi, Melkan… et les autres

1

Asticots

Lundi 18 septembre, 9 h 16

La foule grouille tout autour de lui, mais il ne l'entend plus. Les gens se bousculent, excédés de s'agglutiner depuis plus d'une heure devant les grilles de la police judiciaire à Adlieh. Des papiers froissés à la main, qu'ils espèrent suffisants. Des mots aigres à la bouche, en guise de ras-le-bol à cause de cette interminable attente. La file indienne qui n'avance pas, avec le portique de sécurité en ligne de mire, n'arrange rien. Il y a là les pressés qui viennent déposer plainte, les craintifs qui répondent à une convocation en ayant peur de ne jamais ressortir du bâtiment. En doublant tout ce petit monde, l'inspecteur Marwan Khalil fait semblant de ne rien voir. De ne pas les voir. Comme tous les matins.

Trente ans de cette routine l'ont rendu indifférent aux histoires toujours identiques de pauvres bougres toujours persuadés qu'elles sont uniques. Dans le couloir d'accès du rez-de-chaussée, la peinture terne et écaillée annonce la couleur. L'immeuble est austère, l'atmosphère délétère. Le soleil n'est levé que depuis trois heures, mais l'air est déjà moite et salé. Et les auréoles sous les bras déjà sombres et diffuses. Juste avant de passer sous le détecteur de métaux, l'odeur de cette populace devient insoutenable. Marwan fait de son mieux pour ne pas respirer. Il presse le pas. Il esquisse un signe de la main aux trois plantons, treillis gris souris et boots dépareillées, et passe sous le portique qui se met à siffler. Le Beretta rivé à sa hanche droite fait toujours le même effet. Au moins, cette machine fonctionne, elle.

Dans le hall principal, le sol est crasseux. Et l'ascenseur de service toujours condamné. Pourquoi y aurait-il eu un miracle pendant la nuit, hein ? La même pancarte aux coins écornés pendouille depuis des lustres en plein milieu de la porte coulissante. *Hors service*. Marwan la regarde avec un pincement au cœur, et un autre au genou. Monter et descendre les étages est à chaque fois une petite torture. Une balle de 7,62 mm est venue lui lécher la rotule par une belle après-midi de juin 1988, et lui a laissé une saloperie de mauvais souvenir. Putain de guerre des milices. Putain de cartilages en moins surtout.

Marwan se résigne et claudique jusqu'à l'escalier. Ce matin encore, il grimpera les six volées de marches jusqu'au vaste bureau de la

brigade criminelle au 3e étage. Il masquera une grimace de douleur à chaque palier et attendra que ça passe. Puis il croisera des têtes qu'il n'a plus envie de voir. Surtout celles de certains collègues qu'il déteste et qui le lui rendent bien. Il s'assiéra à son bureau et attendra que son vieux PC daigne s'allumer. Mais bon. Tout ça, c'est bientôt fini. La retraite est pour fin décembre.

Marwan Khalil, deuxième du nom, ou quarantième, il n'en sait rien à vrai dire. Son père n'avait pas fait preuve d'originalité en baptisant son premier enfant du prénom de son propre père, un beau matin de juin 1963. La transmission des prénoms et les traditions patriarcales avaient la vie dure chez les Khalil. Alors quand sa femme à lui était tombée enceinte, Marwan s'était dit qu'il mettrait un terme à ce cycle infernal. Il était sûr d'avoir un fils, une diseuse de bonne aventure l'avait lu dans les cartes quelques années auparavant. Il avait donc choisi. Il appellerait son rejeton Tarek. Comme un doigt d'honneur à son père et aux générations passées. Mais à la maternité, un appendice de chair et de peau avait manqué entre les jambes du bébé que le médecin avait extirpé des entrailles de sa femme. Une fille. Lui, Marwan Khalil avait été gratifié d'une fille ! Non mais sans blague ! En fin d'après-midi, une sage-femme l'avait invité à lui donner son premier bain. Et sans s'y attendre, les mains aussi savonneuses qu'hésitantes, Marwan en était tombé raide dingue. À son réveil, à demi consciente, la jeune maman avait soupiré le prénom « Maha ». Maha Khalil, ça sonnait bien. Mais vingt ans plus tard, sa fille n'était plus dans sa vie. Elle était partie. Loin du Liban. Loin de Beyrouth. Pour toujours.

Quatre minutes plus tard, Marwan pose enfin le pied sur le palier du 3e étage. Il fait partie des meubles ici, tout comme son supérieur direct, le commissaire Jamil Chakar, que tout le monde surnomme « Chivas » à cause de son penchant légendaire pour la délicieuse orge écossaise. Chivas et Marwan se connaissent depuis toujours. L'inspecteur soupire un grand coup avant de pousser la porte à double battant, ouvrant sur la grande salle de la brigade criminelle. Il n'a vraiment pas envie d'être là ce matin. Il va devoir assurer le service après-vente de l'enquête qu'il vient de boucler la veille au soir. Il a passé tout le week-end dessus. Les huit dernières semaines de sa vie, même. Le genre d'enquête qu'il aurait préféré ne jamais voir aboutir. Mais « ceux d'en haut » ne lui avaient pas laissé le choix. Il espère surtout que cette affaire de merde sera la dernière de sa carrière. La main sur l'un des battants de la porte, Marwan regarde la pointe de la semelle de sa chaussure droite qui commence à se décoller. L'achat d'une nouvelle paire de souliers n'est pas au programme. Portefeuille vide oblige. Ça attendra.

La porte gémit, Marwan se glisse entre les deux battants, en espérant ne pas se faire remarquer. Il a mal dormi, n'a pas envie de salamalecs. Juste d'un café bien serré et qu'on lui foute la paix. Il entre et ne fait pas trois pas. Tous les membres de la brigade sont là, ou presque. Au garde-à-vous, au centre de l'*open space*. D'un coup, le troupeau se met à l'applaudir. Tout sourire dehors, la bedaine en avant bien saucissonnée dans un polo XL étriqué, le commissaire Chakar sort de son bureau comme s'il attendait son arrivée. Les deux hommes se ressembleraient presque. Même âge à peu de choses près, même tignasse grisâtre, même barbe de trois jours. Mais trente kilos d'écart. Voire quarante. Ces vingt dernières années, Chivas a bien profité, comme le font ces nourrissons potelés que les mères continuent de gaver de peur qu'ils ne manquent.

– Gloire à notre héros ! lance le commissaire, les lèvres dégoulinant de joie, devant son équipe qui continue d'applaudir de bon cœur. Votre attention tout le monde ! Inspecteur Khalil, je vous adresse officiellement les félicitations de toute la hiérarchie. Bravo ! Vous avez fait du bon boulot. Prenez-en de la graine, vous autres ! Des flics comme ça, on n'en fait plus !

Trois jours plus tôt, Marwan venait donc de mettre un point final à l'affaire qui avait fait la une des journaux plusieurs semaines d'affilée. Vendredi aux aurores, il avait donné le feu vert à l'arrestation des trois cervelles qui se cachaient derrière la bande dite des « Lebanese Avengers » comme l'avaient estampillée les réseaux sociaux, le hashtag faisant foi. Trois femmes, de la haute. Entre 40 et 55 ans. Trois cocues qui en avaient marre de l'être et qui s'étaient dit que *khalass*[1], l'impunité des maris volages ne pouvait plus durer.

Fin juillet, Marwan avait monté son équipe pour son dernier coup d'éclat avant la retraite : le ministre de l'Intérieur en avait fait une affaire personnelle, il fallait les mettre hors course. Le grand manitou lui avait donné carte blanche. En personne, les yeux dans les yeux, dans son bureau du ministère à Hamra. Ces quatre dernières semaines, l'inspecteur Khalil n'avait pas pris une seule journée de congé afin d'apporter leurs têtes sur un plateau au ministre. Mais ce lundi matin, les oreilles crépitant sous les applaudissements de l'équipe, Marwan se sent sale. Minable. La croisade de ces femmes était magnifique : exposer les frasques des notables libanais se croyant au-dessus des lois et des convenances, afin d'obtenir de meilleurs jugements de divorce devant les tribunaux religieux. Une idée aussi digne que brillante. Les justicières réclamaient autre chose, une misérable avancée pour les droits des femmes : que les conditions de l'adultère dans la loi soient les mêmes pour les femmes que pour les hommes. Contrairement à leurs femelles, les mâles libanais ne pouvaient répondre du délit d'adultère que si celui-ci était commis dans le lit conjugal. La loi était

bien faite, les maris pouvaient donc s'envoyer en l'air où bon leur chantait. Sauf chez bobonne. Là-dessus, Marwan ne se faisait guère d'illusions. Le Parlement – où les femmes se font rares – ne voterait jamais un texte pareil. Faut pas déconner tout de même.

Vendredi donc, les trois femmes ont été arrêtées simultanément. Au saut du lit. Une à Beyrouth, une autre à Naccache, sur les hauteurs d'Antélias, et la troisième dans un chalet de la station de montagne de Faqra qui sert de baisodrome à toute la bourgeoisie beyrouthine, été comme hiver. Depuis, les trois justicières dorment à l'ombre, au sous-sol de la caserne près du Lycée français. Leurs avocats vont avoir du boulot, les pauvres : l'une de leurs victimes – un ex-trafiquant d'armes reconverti en magnat de l'immobilier pour blanchir son fric – est morte alors qu'elles étaient en train de la filmer en pleine séance d'aveux. Elles n'avaient pas montré une once de pitié devant les larmes de ce crocodile libidineux qui s'envoyait régulièrement en l'air avec des prostituées pas encore majeures. Et avec sa maîtresse officielle qui était, elle aussi, cocue par la même occasion. Les Lebanese Avengers l'avaient gentiment kidnappé un jour de juillet, ligoté à une chaise face caméra. Elles n'y étaient pas allées de main morte, elles avaient des preuves accablantes de ses coucheries à répétition et menaçaient de tout divulguer : tout ce qu'elles voulaient avant de le libérer, c'était des aveux bien détaillés afin que sa femme puisse boucler son dossier de divorce dans les meilleures conditions. Les Avengers sauce *tehiné*[2] ne faisaient pas ça pour l'argent, elles ne demandaient rien à leurs « clientes ». Tout ce qu'elles voulaient, c'était rétablir la balance de l'honneur et de la justice. Et mettre fin à l'impunité des salauds. Jusqu'au coup de pression de trop, jusqu'à l'infarctus du myocarde de Monsieur AK-47. Problème. C'était un copain intime de deux anciens présidents de la République. Autant dire que le ministre de l'Intérieur n'avait pas eu d'autre choix que d'exiger que la brigade criminelle fasse des miracles. Le mois dernier, la direction générale du ministère venait déjà de passer pour une bande de guignolos avec l'impérieuse interdiction du film *Barbie*, ce brûlot subversif rose bonbon susceptible de faire vaciller les fondements de la société libanaise tout entière. Elle ne pouvait donc pas se permettre une nouvelle déconvenue publique.

Marwan avait été convoqué par le ministre, sa réputation de fin limier l'avait propulsé sur le devant de la scène. Il s'y était alors collé, carrément à contrecœur, et avait réussi à identifier les suspectes et à les localiser. Pour une fois que les intouchables y laissaient des plumes, ça le défrisait d'avoir dû obéir à ces ordres. Marwan, il aimait bien ce collectif de redresseuses de torts un peu particulières. Elles avaient du cran. Leur arrestation était d'autant plus cruelle. Il y a tellement d'enfoirés dans les rues qui auraient mérité de finir derrière

les barreaux. Bien plus qu'elles.

Dans toute cette affaire, ce qui a surtout chiffonné l'inspecteur, c'est que son nom se soit retrouvé à la une des journaux. Marwan déteste cette notoriété nouvelle. Alors oui, dans son quartier de Mar Mikhaël, tout le monde le connaît déjà. Depuis toujours. Il a des ardoises dans toutes les boutiques du coin. Mais là, ça déborde de ses frontières géographiques. On le reconnaît dans la rue, bien au-delà de son habitat naturel. Ça le dérange, Marwan. Il ne s'y fait pas. Hier, alors qu'il faisait le plein de son Alfetta chérie, une GTV6 2.5 litres modèle 1983, un gamin d'une vingtaine d'années lui a craché un reproche au visage. Marwan ne lui en a même pas voulu. Il aurait probablement fait la même chose à sa place. Avec les révélations croustillantes qui s'étaient étalées dans les journaux pendant des semaines, le public avait pris fait et cause pour les Lebanese Avengers. Forcément. David contre Goliath, la recette marchera toujours.

Chivas rengaine ses énormes paluches dans les poches de son pantalon en toile et s'avance vers lui. Marwan connaît tout du mètre quatre-vingt-cinq de son commissaire. Les cicatrices de sa peau comme les failles de son âme. Attends, 2023… songe Marwan, cela fait presque quarante ans que les deux hommes se connaissent. Ça remonte au début de l'été 1984, le jour de l'incroyable finale entre Lendl et McEnroe, au tournoi de tennis de Roland-Garros. Ils s'étaient rencontrés par hasard au Why Not, l'un des pubs à la mode de Broummana, devant un poste de télévision qui diffusait le match en direct. Ce dimanche-là, ils avaient trinqué pour la première fois ensemble quand le grand Tchécoslovaque allait rendre les armes avant de remonter inexorablement au score et de gagner en cinq sets. Une vraie leçon de vie, ce match. Rien n'est jamais fini, tout est toujours possible même quand la défaite vous tient par le bout de la barbichette. Eux aussi, dans ce cas, pouvaient encore gagner leur guerre qui semblait perdue d'avance.

Le lendemain de la finale, les bombardements avaient été particulièrement intenses sur la capitale, une avalanche d'obus s'était abattue à l'est comme à l'ouest, alors que le Premier ministre Rachid Karamé tentait d'obtenir les pleins pouvoirs au Parlement. Ce même Karamé qui explosera en plein vol dans son hélicoptère, trois ans plus tard. On assassinait comme on respirait à l'époque. À l'époque… comme aujourd'hui d'ailleurs. Marwan se souvient de ces années-là comme si c'était hier.

Juin 84. Il venait de fêter ses 21 ans, et avait finalement décroché son bac après un parcours du combattant des plus sinueux. Ses parents l'avaient inscrit dans trois lycées différents pendant la guerre. Et puis les mois passant, cette guerre avait changé de visage. Michel Aoun

avait été nommé commandant en chef de l'armée libanaise. Les miliciens chiites du Mouvement Amal trucidaient du Palestinien à tire-larigot dans les camps de réfugiés, rasant ce qui restait de Sabra et assiégeant Chatila et Borj el-Brajneh, dans la banlieue sud de Beyrouth. Ah, elle était belle la fraternité arabe gaucho-progressiste ! C'est plus ou moins à cette époque-là, se rappelle Marwan, que les transfuges battaient leur plein entre Amal, la toute-puissante organisation de Nabih Berri, et la jeune milice du Hezbollah dont les rangs ressemblaient davantage à une bande de clodos et de va-nu-pieds qu'aux commandos style Hollywood d'aujourd'hui. Amateurs et boutiquiers du Hezbollah ont fait leur petit bonhomme de chemin en quarante ans. C'est un doux euphémisme. Le pays est à eux désormais. Ils contrôlent tout. Le Sud, le port, l'aéroport, le Parlement. L'air qu'on respire. Tout.

À l'époque, Jamil Chakar – que tout le monde surnommait déjà « Chivas » – roulait des mécaniques au sein de la milice chrétienne des Kataëb. Les « Phalangistes », comme disaient les journaux en se pinçant le nez. Marwan cherchait sa place dans ce monde à la dérive, et s'était enrôlé pour lui ressembler. Jeunes combattants, ils avaient été aux premières loges de l'insurrection de Samir Geagea contre son rival, Élie Hobeika, les deux hommes forts des Forces libanaises, la milice chrétienne concurrente. Depuis, Chivas et lui ne s'étaient plus quittés. Détenteurs des secrets l'un de l'autre. Des cadavres dans leurs placards respectifs, comme des moments de joie dont on ne peut plus parler, par honte ou par prudence. Parce qu'il y a aujourd'hui des choses qui ne se disent plus, des mots qui n'ont plus tout à fait le même sens. Parce que les temps ont changé, comme on dit. Mais eux savent.

Oui, presque quarante ans qu'ils se suivent. Ça a commencé sur des barrages qu'ils tenaient ensemble. Jamil Chakar, le montagnard du Chouf, les biceps et le flingue qui faisait mouche à chaque fois. Le chef. Marwan Khalil, l'indécrottable citadin, l'instinct et l'intelligence, son second. Les rôles sont restés les mêmes. Chivas est toujours un cran au-dessus. Marwan s'en accommode aujourd'hui comme hier, même si les combines de son « patron » le mettent de plus en plus mal à l'aise. Comme s'il ne pourrait plus contenir très longtemps la rage qui le brûle, comme si une conscience était en train de germer en lui. Sur le tard. Tout le contraire de Chivas. S'il le voulait, Marwan pourrait le faire tomber en claquant des doigts. Mais quel intérêt y aurait-il ? Et puis bon. Marwan est aussi conscient de la dette qu'il a envers son ami. Jamil le sait et en a toujours joué. Dans des combats rapprochés à Hadath, en 1988, Jamil lui a sauvé la vie à défaut du genou. Et ça, c'est de la dette catégorie poids lourds.

Dans la vaste salle, les applaudissements s'estompent doucement. La parodie d'anniversaire surprise agace Marwan au plus haut point, mais il fait de son mieux pour ne pas le montrer. Il lève la main en guise de salut général et fonce à son allure d'escargot jusqu'à son bureau. La brigade retrouve son calme habituel, précaire. Il se laisse tomber dans son fauteuil et commence à masser son genou, sans prêter attention au commissaire qui approche. Chivas ralentit le pas et pose une cuisse épaisse sur le rebord de son bureau, coupant la liaison aérienne entre le ventilateur *made in China* et un drapeau libanais fait maison, planté bien en évidence près de l'écran d'ordinateur. Marwan lève le nez, son regard rebondit d'abord sur les bourrelets dessinés par le polo bleu ciel de Chivas, avant de découvrir son visage et ses joues rondes et lisses. Bizarrement lisses, comme s'il avait retrouvé ses quinze ans. C'est rare qu'il se rase, le commissaire. Il doit y avoir une nouvelle maîtresse là-dessous. Marwan, lui, connaît cette joue gauche par cœur. Peut-être même mieux que son propriétaire lui-même. Il sait y lire ce léger tressaillement musculaire – pas vraiment contrôlé – à chaque fois que Chivas s'apprête à vider un chargeur. Lui ne s'en est probablement jamais rendu compte, mais Marwan s'en est souvent amusé. Chivas est un très bon tireur, les années et le *single malt* n'ont pas altéré ce talent. Pas plus que le tic de sa joue qui le trahira toujours.

– Arrête de faire la tête mon ami, lâche Chivas en soupirant. On dirait que t'as encore enterré père et mère ce week-end. Profite donc un peu de ce moment de gloire.

– Tu parles d'un moment de gloire… maugrée Marwan.

– Écoute, notre cher ministre va nous foutre la paix un bon moment, maintenant que cette histoire de gonzesses est réglée. Mais ton nom, Mario, ton nom ! Il est dans tous les journaux, t'es devenu une vraie vedette !

– Je m'en serais bien passé, figure-toi.

– Allez, ne crache pas dans la soupe comme ça !

– Tirer ma révérence là-dessus, franchement, ce n'est pas ça, un moment de gloire. Elles avaient des couilles, ces bonnes femmes ! Si ça n'avait tenu qu'à moi, je les aurais laissées faire encore un bon bout de temps.

– Dis pas de bêtises, elles n'ont eu que ce qu'elles méritaient.

Le portable de Marwan pépie un petit « ding ». Un message WhatsApp. Le commissaire se redresse et caresse un mauvais pli sur son pantalon.

– Bon, je te laisse. On a fait du bon boulot. Mais n'oublie pas, tu me dois encore un rapport.

Marwan hoche la tête autant que les épaules. Ça l'agace quand Chivas dit « on » alors que la grosse baleine n'a rien foutu.

L'inspecteur attrape son téléphone. Un message de Maha. Sa fille. Marwan déverrouille l'appareil et lit les quelques lignes. « Bonjour Marwan, je ne viendrai pas à Noël à Beyrouth, c'est décidé, j'ai d'autres plans. Ciao. » Il déteste que sa fille l'appelle par son prénom. Maha a pris cette habitude il y a longtemps déjà. Depuis que du poil lui a poussé sous les bras et ailleurs. Depuis que la gamine a compris qui était vraiment son père. Un flic un peu pourri, un homme aux principes fluctuants, un père souvent absent, même quand il était là. Marwan exècre WhatsApp, il n'y a toujours que des mauvaises nouvelles sur ce machin-là. Il déteste son manque de nuances, et surtout sa panoplie d'icônes ridicules qui font des clins d'œil ou envoient des bisous. Maha ne viendra donc pas à la fin de l'année. Elle s'y prend drôlement tôt pour prévoir ça et pour le lui annoncer. C'est qu'elle ne veut pas venir du tout et qu'elle veut se sortir le sujet de la tête le plus vite possible, en conclut l'inspecteur. Ses doigts restent figés au-dessus du clavier du téléphone. Marwan ne sait pas sur quel ton lui répondre.

En éteignant l'écran de son téléphone, il se rappelle cette affaire qui avait mis le feu aux poudres, en 2019, à la *thawra* – cette « révolution » qui n'en avait finalement pas été une – quand l'État libanais avait eu la lumineuse idée de vouloir taxer les communications internationales des Libanais via Internet. Et donc les appels sur WhatsApp. La solution : coller une dîme libanaise sur ce service gratuit proposé par une entreprise américaine. Vraiment, du grand art cette trouvaille. Marwan se demande encore quel baltringue avait bien pu pondre cette idée de génie. L'annonce de cette taxe avait été la goutte d'alcool de trop, celle qui fait basculer dans l'ivresse. Les Libanais n'avaient pas apprécié la plaisanterie et étaient descendus massivement dans la rue pour dégager toute la classe politique. *Kellon yaané kellon*. « Tous, c'est-à-dire tous », scandaient les manifestants jour et nuit, en réclamant la tête de tous les *zaïms*[3], sans exception. Même celle de Hassan Nasrallah. Impensable qu'on s'en prenne ainsi au barbu en chef de l'État dans l'État, le Hezbollah. Puis le gouvernement – poussé dans ses retranchements et à la démission – avait envoyé ses hommes-scarabées et balancé sur la foule des bombes lacrymo avariées, gentiment offertes par le gouvernement français. Quand ça ne suffisait pas à calmer les ardeurs de ces révolutionnaires en culottes courtes, les chefs de milices envoyaient une poignée de petits merdeux amateurs de ratonnades. Il ne fallait surtout pas que le système vacille sous les coups de boutoir de la rue. Si bien que la *thawra* avait accouché d'une souris. Aujourd'hui, tous les *zaïms* étaient encore aux affaires.

Marwan range son téléphone dans sa poche. Il répondra peut-être à

Maha ce soir, une fois installé sur son balcon avec sa vodka, après avoir arrosé ses pots de fleurs. La bignone orange qui grimpe au mur tire vraiment la langue. Il essaiera de trouver les mots justes plus tard. Rien ne presse de toute manière. Noël, c'est dans trois mois. Mais il faudra trouver les arguments pour la faire changer d'avis. Marwan tique. Il le sait bien, ce serait un tour de force de parvenir à ce que Maha monte dans l'avion de son plein gré. Il est intelligent Marwan, mais n'a jamais été cet intellectuel sensible qu'il a toujours rêvé d'être, capable de trouver les mots qui font mouche.

C'est décidé. Marwan fera le strict minimum ce matin. Il se penche sur la droite et appuie sur le bouton on/off de l'unité centrale de son ordinateur. Il faudra bien une minute avant que l'écran affiche quoi que ce soit. Les bécanes de la brigade criminelle ne sont pas encore des antiquités, mais le temps a passé depuis qu'elles ont été installées. Alors il attend. Le regard posé sur le drapeau libanais qu'il a confectionné lui-même. Là, juste devant lui. L'illusion est presque parfaite. On dirait le drapeau autrichien. Ou peut-être celui d'une dictature sud-américaine imaginaire dans un film de Costa-Gavras. À chaque passage du ventilateur qui pique du nez malgré lui, le rectangle de tissu claque au vent puis se replie sur lui-même, cachant un bref instant le petit arbre de six centimètres de haut, planté pile au centre de la bande blanche. Les deux bandes rouges, au nord et au sud du morceau de coton, se referment sur elles-mêmes et escamotent par intermittence le cache-sexe national. Le cèdre vert tendre semble gonflé de sève et de vie. La désillusion est plus que parfaite.

Le flux d'air s'éloigne vers la droite, l'étendard retombe comme un sexe désormais incapable de se maintenir au garde-à-vous suffisamment longtemps pour être arrogant. Comme le sien. L'inspecteur Khalil continue de le fixer, visualise les veines de ce mât en bois, bouchées d'avoir trop bu et trop fumé depuis la nuit des temps. Comme lui. Il est pourtant si fier de cet enfant de coton, parfaitement calibré, au millimètre près. Douze centimètres de haut sur dix-huit de large très exactement. Il l'aime son drapeau chéri. Sans fanfreluches dorées. Marwan vomit les fanfreluches. Et le doré par-dessus tout.

Sept secondes plus tard, le ventilateur revient dans sa direction. L'air chaud soulève à nouveau le drapeau qui reprend vie instantanément, pris d'une excitation nouvelle, et fait danser quelques feuilles de papier sur le bureau du flic avant de venir caresser son front et ses cheveux grisonnants.

Ce matin, l'air est épais et collant dans la salle commune de la brigade criminelle. Comme tous les matins depuis trois mois. Comme chaque été depuis son enfance. Marwan s'imagine ailleurs. Loin de l'atmosphère suffocante des rues de Beyrouth. Loin du troisième étage

de l'immeuble de la police judiciaire que l'électricité de l'État n'alimente que trop rarement en continu. Oh, il y a bien eu la climatisation à une époque. C'était il y a une quinzaine d'années. Quand les choses n'allaient encore pas trop mal. Mais aujourd'hui, les fonctionnaires comme lui n'ont plus droit qu'à des ventilateurs importés d'Asie par containers entiers, encrassés d'avoir trop servi. Comme si le progrès et le confort étaient désormais interdits dans les bureaux des fonctionnaires de seconde zone. Pas comme celui du commandant en chef de la police judiciaire, au cinquième et dernier étage. Et dans ceux de ses deux adjoints. Des planqués, des parachutés, des inutiles. Qui digèrent leur salaire par 18 degrés Celsius en moyenne. Ces ogres repus mériteraient bien une balle dans la nuque pour aller voir à la morgue s'il y fait plus frais.

Le pire, c'est que son cerveau fonctionne à merveille. Marwan voit tout, il entend tout. Il encaisse, plus ou moins bien selon les jours. Il n'en peut plus de subir, d'être le partenaire consentant de cette valse sans fin où les huiles se régalent et dansent au son de l'orchestre pendant que le bateau coule et que lui essaie d'écoper l'eau à la petite cuillère.

L'inspecteur attrape la tasse de café posée sur son bureau par le *coffee boy* avant qu'il arrive. Il l'avale d'un trait, et sent des grains du marc de café se loger dans les interstices de ses incisives jaunies. Marwan a passé plus des deux tiers de sa vie à boire du café et à fumer. Et n'a jamais compté s'en alarmer. Cela dit, l'année dernière, il a dû se résoudre à troquer ses sempiternelles Marlboro rouges pour les Cedars malodorantes. Cedars, la marque libanaise bon marché relookée d'un nouveau packaging se voulant bêtement classieux, avait senti le filon juteux de la crise économique. La dévaluation de la livre libanaise, depuis le début de l'effondrement du pays quatre ans plus tôt, avait eu raison de sa fidélité. Le tabac américain – si tant est que les cigarettes vendues dans son *dekken*[4] ne viennent pas d'un réseau de contrebande syrien – était devenu trop cher. Au début de la dégringolade de la monnaie, Marwan avait réussi à rogner sur de nombreuses dépenses. C'était hors de question pour lui de se priver de ses clopes et de sa bouteille de Stoli quotidienne. Et puis un beau jour, il s'était fait une raison. Il s'encrasserait désormais les poumons avec ce tabac local au rabais, au goût âcre, qui ferait malgré tout l'affaire. Marwan n'avait plus fumé de Cedars depuis ses 20 ans, mais il avait fait comme tout le monde, il avait changé d'écurie. Il savait que la compagnie nationale achetait le tabac séché aux paysans avant de le cramer à l'air libre dans d'immenses feux de joie, car la majeure partie de la production du pays était impropre à la consommation. Pendant des années, l'État libanais avait ainsi trouvé un moyen de subventionner ces agriculteurs sans le sou, sans que cela ne se voie

trop. Désormais, il fallait faire feu de tout tabac. Les Cedars étaient donc redevenues à la mode. Au Liban, être regardant était devenu un privilège que Marwan ne pouvait plus s'offrir.

L'État libanais. Rien qu'une coquille vide. Un corps gangrené qui ne respire plus vraiment. Le pays tient debout comme les zombies de Romero, avançant sans savoir d'où il vient et ni où il va. En hoquetant. En trébuchant. En tanguant. La liste des participes présents est infinie. L'État a abandonné son peuple depuis longtemps, laissant ses enfants s'étriper pour un rien. Marwan se souvient de cette engueulade avec sa propre fille, au printemps 2020. Quelques mois avant qu'elle ne prenne finalement un 737 de la Middle East Airlines pour Paris-Charles de Gaulle. En aller simple. Cette petite conne de Maha, avec ses piercings dorés et ses tatouages qui se multipliaient comme des petits pains, était une fille de son temps. Bêtement idéaliste. C'était peut-être de son âge, après tout. Marwan, lui, n'avait jamais eu le luxe de l'être, idéaliste. Ils s'étaient pris le bec sur la liste des têtes à couper pour sauver le pays – Marwan avait une indulgence coupable pour certaines d'entre elles. C'était « eux ou nous », disaient Maha et ses semblables. C'était « l'avion ou le cercueil ». Sa génération à elle n'avait qu'une idée en tête : abattre le système tout entier ou se barrer. Surtout se barrer, en fait. Sauf qu'elle n'avait les moyens ni de l'un ni de l'autre. Maha avait voulu quitter le pays l'année précédente pour commencer ses études, mais Marwan s'y était opposé. Il pensait qu'elle était trop tendre pour vivre seule en Europe loin de lui. Il avait surtout été suffisamment aveugle pour penser qu'elle pourrait construire un avenir au Liban.

Comme leurs aînés, Maha et ses congénères étaient condamnés à croupir dans un pays qui ne leur offrait rien. Les vieux, eux, s'en accommodaient, mais les jeunes rêvaient encore d'herbe plus verte. L'électricité était aux abonnées absentes ; l'eau gargouillait au robinet, dégueulasse après avoir parcouru des canalisations en cuivre qui dataient du mandat français ; la sécurité se délitait, toujours plus aléatoire… L'État n'est qu'une idée que les Occidentaux proposent au monde. Comme la démocratie. Le Liban, lui, n'était plus en mesure de se battre contre ses démons. Et contre le cancer qui le ronge, ce Hezbollah de malheur avec ses armes tournées vers la Galilée tout autant que vers les voix discordantes en interne, qui avait achevé toute velléité de construction institutionnelle. Aujourd'hui, il n'est même plus question d'amputer une main ou une jambe de cet État dont les asticots se repaissent. Ça ne servirait à rien. Les métastases sont partout. Pourtant, le zombie tient encore debout. Avec Marwan accroché à son bras. Lui, le fonctionnaire doté d'une conscience professionnelle à géométrie variable.

Le ventilo continue son va-et-vient. Cheveux, front, drapeau, vide, drapeau, front, cheveux. Marwan connaît la cadence. Exactement sept secondes entre chaque cérémonie de levée des couleurs. Son drapeau, il l'a fabriqué lui-même. Méticuleusement, avec un double décimètre déniché dans les affaires d'école de sa fille. Il n'avait pas trouvé un seul drapeau libanais dans le commerce qui respecte l'article 5 de la Constitution. Où qu'il regarde, dans le bureau du patron de la police judiciaire, dans celui du ministre ou dans celui du président de la République, pas un seul drapeau n'est foutu de respecter l'article 5 de la Constitution. C'est pourtant simple bordel, c'est écrit noir sur blanc. « *Le drapeau libanais est composé de trois bandes horizontales : deux rouges encadrant une blanche. La hauteur de la bande blanche est égale au double de chacune des bandes rouges. Au centre de la bande blanche figure un cèdre vert dont la largeur occupe le tiers de celle-ci et qui, par son sommet et par sa base, touche chacune des bandes rouges.* » Mais non, tous les représentants de l'État se pavanent devant des parodies de drapeaux. Aucun d'entre eux ne se soucie de respecter la géométrie du symbole national. Pire, chacun semble préférer son drapeau foireux, avec un cèdre aux racines marron ou aux proportions fantaisistes. Comme si chacun avait sa propre version du pays. Les sales cons. Alors, que personne ne s'avise de toucher celui de Marwan. Il montrerait les crocs.

Parce que malgré ses moignons et son haleine de chien, Marwan l'aime son zombie. Il ne quitterait le Liban pour rien au monde, même si plus rien ne fonctionne dans ce pays où seuls les nouveaux riches rotent le miel et le lait. Marwan lui a donné un genou, sa carrière, sa dignité. Sans recevoir un merci, sans un signe de la tête. Alors il fait comme les copains, il se sert en nature quand c'est possible. Ces couillons de la délégation de l'Union européenne, avec leurs costumes cravates et leurs lunettes sans monture, appellent ça de la « corruption ». Non, non, non. Ils n'y connaissent rien à rien. Savoir fermer les yeux et ouvrir la main de temps en temps, ce n'est pas ça la corruption. Ou bien juste une version superlight qui permet à peine de boucler les fins de mois. La corruption, ce sont les milliards engloutis dans les poches des ministres, des présidents, des chefs du Parlement, des chefs de partis. C'étaient eux, les superstars du siphonnage de l'argent public, pas lui. Il y a vingt ans, au moment où le Liban fêtait dans l'allégresse l'inscription au *Guinness Book* du plus grand plat de *tabboulé* du monde – ou était-ce le plus grand *hommos*, Marwan ne s'en souvient plus très bien –, il avait lu que son pays détenait surtout le record du kilomètre d'autoroute le plus cher de la planète Terre. Tout ça grâce aux surfacturations et aux miraculeux tours de passe-passe mis en place par des entrepreneurs syriens bien placés au Liban, à l'ombre de leurs protecteurs libanais eux-mêmes protégés par les

caïds de Damas. La plupart du temps, le nom de Nabih Berri, le chef du Parlement et patron du Mouvement Amal, revenait dans la boucle des pires coups tordus. Elle est là, la corruption, la vraie, dans la poche des ex-chefs de milices devenues partis politiques. Pas dans la sienne. Les hommes comme Marwan n'en voient jamais la couleur. Eux ne sont préposés qu'à protéger le système en place. Il serait peut-être temps que cela cesse.

De la pile de dossiers qui se dresse fièrement à sa droite, Marwan tire une chemise verte abîmée et le numéro du *Nahar* de ce matin. Le quotidien arabophone fait son gros titre sur les rumeurs persistantes autour de la nomination du chef de l'armée, Joseph Aoun, pour prendre place sur le trône de la reine d'Angleterre au palais présidentiel de Baabda. Le précédent locataire – un autre Aoun, Michel celui-là – a quitté les lieux il y a onze mois de ça, après un mandat aussi interminable qu'inutile. Sauf pour son ego, lui qui n'avait fait que rêver du job de président, pourtant sans réel pouvoir, depuis la fin de cette guerre qu'il avait perdue en octobre 1990, quand il avait fui le pays en pyjama, la queue entre les jambes. En laissant derrière lui ses soldats se faire débiter en rondelles par l'armée syrienne.

Marwan hésite, écarte le journal et pose devant lui l'épaisse pochette verte. Il doit relire les dépositions des trois accusées et des principaux témoins dans l'affaire des Lebanese Avengers, qu'il a auditionnés durant le week-end. Sans aucune envie de le faire. Soudain, le *coffee boy* passe près de lui, dépose un nouveau gobelet en carton sur son bureau et repart aussitôt, sautillant de bureau en bureau. Il y a encore des ballets millimétrés qui valent le détour dans ce pays, se réjouit l'inspecteur. Marwan le regarde faire du coin de l'œil un instant, puis décide de se concentrer. Mais n'y arrive pas.

Les doigts jouant avec son stylo à bille, il balaie du regard les deux cadres photos posés sur son bureau, à droite de la lampe qui grésille. Un portrait de cette petite effrontée de Maha, avec ses deux yeux gris, ceux d'avant l'explosion du port en août 2020. Trois ans déjà que sa fille ne voit plus que d'un œil depuis qu'un éclat de la baie vitrée de l'appartement familial a décidé de lui ôter la moitié du paysage. Dans le deuxième cadre trône la photographie préférée de Marwan. Tirée sur un vieux papier Ilford, légèrement jauni. Deux petites bouilles d'enfants. Sa sœur et lui, enlacés dans la plus pure des tendresses. La photo doit dater de 1974, ou quelque chose comme ça. En arrière-plan, on reconnaît les bougainvilliers mauves et les jasmins blancs, dans la cour de la villa d'été de tante Laure, à Jezzine. Reem ne doit avoir que 5 ou 6 ans. Petite sœur de bonheur. Il ne l'a plus revue depuis le 18 septembre 1982.

Marwan sursaute. Ce matin, cela fait quarante et un ans, jour pour jour. Sa petite sœur avait succombé à ses blessures, victime anonyme de l'explosion de la rue Sassine qui avait emporté quatre jours plus tôt le président Bachir Gemayel et l'avenir incertain du pays. En représailles, quarante-huit heures plus tard, des miliciens chrétiens s'étaient déchaînés sur les réfugiés palestiniens des camps de Sabra et de Chatila, sous le regard satisfait et complice de l'armée israélienne et de ce charognard d'Ariel Sharon. Le massacre avait duré deux jours. Reem, elle, était morte sur son lit d'hôpital au moment où les armes s'étaient tues à Chatila. Elle s'était éteinte dans le pire des anonymats. Comme si elle n'avait jamais existé. Broyée par les mâchoires de l'Histoire. À l'époque, personne n'avait été jugé, mais tout le monde savait qui avait fait sauter l'immeuble où Gemayel tenait réunion. Des hommes du Parti Social Nationaliste Syrien, le *fucking* PSNS à la solde de la famille Assad à Damas et du projet de Grande Syrie. Et puis finalement, en 2017, un tribunal avait jugé par contumace Habib Chartouni et Nabil Alam pour l'assassinat du jeune président maronite. Mais Reem, elle, n'avait pas obtenu réparation. Et ne l'obtiendrait jamais. Elle n'avait même jamais été comptabilisée parmi les trente-trois victimes officielles de l'attentat à la bombe du 14 septembre 1982. Victime ignorée, il n'y a rien de pire.

– Mario, dans mon bureau ! hurle soudain le commissaire.

Lui seul l'appelle comme ça. L'inspecteur Khalil débloque son genou douloureux et se lève sans se presser. Rien ne presse ce matin. Il ne lui reste officiellement qu'un trimestre de service à tirer avant d'encaisser ses maigres indemnités de fin de service. Pas de quoi vivre la vie de château à la sortie, c'est sûr. Sa « retraite » ne sera pas de tout repos, il le sait déjà. Il prendra quelques semaines pour se refaire une santé, il s'est juré de se remettre au sport pour être un peu plus en forme. Juste ce qu'il faut pour compenser tabac et vodka. Avant de devoir trouver un autre moyen de subsistance. Cela fait des mois qu'il y cogite, Marwan. Il lui faudra bien continuer de gagner sa croûte d'une manière ou d'une autre. Il s'étire, quitte son bureau en traînant la jambe, et toque à la porte entrouverte du patron.

– Assieds-toi, l'invite le commissaire Chakar. On a une nouvelle affaire. Je comptais envoyer Badreddine, mais il n'est pas là, ce fumier. Le commissariat de la rue Achrafieh a appelé. Ils ont un cadavre sur les bras, et ont des doutes *a priori*.

– Quel genre ?

– Une vieille dame.

– T'as quoi d'autre ?

– C'est le concierge qui les a prévenus, à cause de l'odeur et des asticots qui sont passés sous la porte et qui se baladent sur le palier.

– Charmant.

– Tiens, c'est l'adresse de l'immeuble, près de l'école Nazareth. Et le numéro du concierge. Un Syrien, précise Chivas en lui tendant un bout de son calepin déchiré de travers. Tu me fais ça rapidement, hein, ne perds pas ton temps là-dessus. C'est juste une vieille, ça ne doit pas être grand-chose. Ah au fait, c'est au 4e étage. Désolé pour ton genou.

– Ta compassion me touche, ironise Marwan.

– Une dernière chose : tu vas prendre avec toi la petite nouvelle, là… L'inspectrice Ibtissam Abou Zeid.

– Oh non, ne me fais pas ce coup-là, se lamente Marwan. Sérieusement, j'ai passé l'âge de faire du babysitting… Et je n'ai aucune confiance en elle.

– Ne discute pas, fais ce que je te dis. Et puis dis-toi que c'est sympa ! Que c'est comme dans les films américains : un vieux roublard comme toi et une petite jeune pétrie de naïveté. Vous irez très bien ensemble. En tout cas, il me la faut sur le terrain. Ordre d'en haut.

1. Ça suffit, terminé.
2. Huile de graines de sésame.
3. Chefs de clan, de milice.
4. Supérette de quartier.

2

Premières constatations

Lundi 18 septembre, 10 h 01

Marwan se laisse conduire dans les rues de Beyrouth-Est par sa jeune équipière. Qu'est-ce qui lui a pris de vouloir devenir flic dans ce foutu pays ? Ibtissam Abou Zeid, donc. Vingt-quatre ans au compteur, toutes ses dents apparemment puisqu'elle adore les montrer en permanence. Son prénom lui sied à merveille. Ibtissam, « sourire » en arabe. Ça lui va vraiment comme un gant. Trop même. Cette gamine est trop joyeuse pour être honnête. Elle a toute la vie devant elle, surtout. Pourquoi la commencer dans ce ramassis d'ordures de la brigade criminelle ? Marwan ne sait rien d'elle. Sauf qu'elle est née chiite comme lui est né maronite. La religion comme culture d'accord, tant que ça reste à la maison. Lui ne croit plus en Dieu depuis ses 19 ans. Depuis qu'on lui a volé sa sœur. Cela avait alors été plus simple de penser qu'il n'existait pas. Tout lui serait permis dorénavant. Qu'on ne vienne plus l'emmerder avec des histoires de bondieuseries, de joue tendue et de miséricorde. Et surtout d'addition à payer au moment du Jugement dernier.

En acceptant mademoiselle Abou Zeid dans son équipe, le commissaire Chakar avait prévenu sa hiérarchie – non pas que celle-ci s'intéresse vraiment aux désidératas de Chivas –, il ne voulait pas de femme de barbus imbibés à l'essence de Coran ou à la sacro-sainte libération de Jérusalem. Chiite, d'accord, mais pas trop non plus, espère donc Marwan qui la lorgne du coin de l'œil. Elle et sa *French manicure* impeccable, elle et son voile sans le moindre faux pli. Ces premières constatations l'agacent au plus haut point. Quitte à partager son boulot avec un musulman, il aurait préféré que ce soit un homme. Parce qu'il y aurait toujours eu moyen de discuter autour d'un verre et de se serrer la main à la fin. Entre mecs. Faut pas croire ce que disent les journaux, ils ne sont pas tous contre un verre de whisky. Ou de vodka. Mais non, on a préféré lui mettre une femme voilée dans les pattes. Et lui a dû accepter de mauvaise grâce. Putain de drôle d'idée comme cadeau de départ.

La Honda Civic blanche d'Ibtissam se faufile dans les ruelles du quartier chrétien de la capitale. À la radio, le speaker lance un reportage réalisé la veille en bordure du camp de réfugiés palestiniens de Aïn el-Helwé, dans la banlieue de Saïda. À quarante kilomètres au

sud de Beyrouth. Le calme revenu quatre jours plus tôt, suite au cessez-le-feu, semble tenir. Jusqu'à la prochaine guerre interne entre les factions rivales, pressent Marwan. Un représentant local du Fatah accuse des services de renseignements étrangers de mettre de l'huile sur le feu. Ô surprise. L'argument est imparable, quoiqu'usé jusqu'à la corde à force d'avoir trop servi depuis les années 70. À chaque croisement, Marwan indique la direction du bout de l'index, sans prendre la peine d'ouvrir la bouche. Il connaît le moindre recoin de cette partie de Beyrouth, mieux que le fond de ses poches percées.

De la rue Deir el-Nasra, une impasse plonge vers un immeuble rose des années 30. Marwan était déjà venu là, plusieurs fois pendant la guerre, pour s'entraîner au tir avec ce copain sniper qui se faisait appeler Tarzan. L'un des meilleurs de Beyrouth-Est. Pendant un temps, Tarzan avait semé la terreur à Sodeco, surplombant la jungle de la Ligne verte qui séparait la capitale en deux, du haut des meurtrières de l'immeuble Barakat. Marwan connaissait son vrai nom évidemment. Mais personne ne le prononçait, pour préserver sa sécurité. Et par respect pour sa famille. Tarzan aimait les hommes – un certain Gilbert en particulier –, ce qui ne se faisait pas à l'époque. Du pur tabou, même.

La voiture d'Ibtissam ralentit, Marwan se penche en avant pour embrasser toute la façade de l'immeuble rose, à travers le pare-brise. Petit pincement au cœur. Depuis son toit, la vue sur le sud de la capitale est aussi splendide que plongeante. Visiblement, l'immeuble a eu droit à son lifting. Plutôt bien fait, d'ailleurs. La construction a du charme, avec ses balcons arrondis, ses lignes géométriques presque parfaites. Parmi les voitures garées devant l'immeuble, deux Dodge Charger noires de la police, crades et un peu cabossées. La routine.

– Gare-toi là, ordonne Marwan sans y penser.

– OK *ammo*[1].

– Ne m'appelle pas comme ça, s'il te plaît. Si on est amenés à faire équipe le temps qu'il me reste, je préfère autant que tu m'appelles par mon nom.

– D'accord, chef.

– Tu sais où on met les pieds, là ?

– Oui, le commissaire Chakar m'a briefée rapidement.

– J'espère que tu n'as pas trop mangé ce matin. Ça risque de ne pas être beau à voir.

Marwan regarde sa jeune partenaire. Elle a une bonne bouille malgré son voile et ses sourcils taillés à la serpe et tracés au marqueur. Paraît que ces peintures de guerre sont à la mode chez les jeunes femmes de son pays. On dirait presque l'une des speakerines d'Al-Manar, la télé du Hezbollah. Parfaitement lookée pour les caméras. Mais que fait-elle donc dans la police, bon sang ? Qui plus est dans la

brigade la plus machiste de la police judiciaire ? L'inspecteur fouille dans la poche de sa veste froissée et en tire une petite boîte dont l'étiquette principale a disparu.

– C'est quoi ?

– Ce qui permettra à ton estomac de rester en place.

Marwan décapsule l'objet oblong, plonge son auriculaire dedans et en ressort une noisette de pommade qu'il applique dans les poils de sa moustache, pile sous les narines.

– Tiens, fais comme moi et on y va.

L'immeuble est bath, c'est indéniable. L'escalier extérieur, à moitié couvert, s'offre à la brise venue de la ville en contrebas. Le quartier de Nazareth est juché à flanc de colline. De là où ils sont, le fort dénivelé propose un tremplin à l'air vicié venu du sud. Il n'a pas plu depuis plus de quatre mois, l'air ne semble plus circuler dans les rues de Beyrouth depuis que les promoteurs immobiliers ont racheté les vastes terrains vagues des faubourgs qui permettaient à l'air de s'engouffrer dans la ville, en y construisant des buildings restés vides à cause de la crise. Le versant sud de la colline d'Achrafieh présente au moins ce petit avantage : malgré les immeubles gigantesques qui ont poussé un peu partout, l'air se faufile encore dans cette cage d'escalier. L'immeuble rose, c'est l'immeuble aux courants d'air.

Les propriétaires auraient pu installer un ascenseur tout de même. Marche après marche, Marwan maudit cette satanée balle qui lui a bousillé la rotule et une partie de la savante mécanique du genou. La réparation faite à la va-vite à la fin des années 80 n'avait pas été un travail d'orfèvre, même si les médecins faisaient des miracles à l'époque. En pleine guerre. De la morphine plein la tête, Marwan n'avait rien compris aux explications du toubib, à l'articulation fémoro-patellaire et aux ménisques interne et externe. Tout ce qu'il savait, quand on l'avait transporté à l'hôpital de Geitawi, c'est qu'il ne pourrait jamais remarcher « comme avant ». Ah ouais ?

Quelques minutes plus tard, Marwan arrive essoufflé sur le palier du quatrième. Il y a trop de monde. Les *daraks*[2] du commissariat d'Achrafieh le reconnaissent immédiatement, ils savent qu'il ne prendra aucune pincette avec eux. L'un des flics en uniforme est en train d'interroger un jeune homme. Probablement le concierge syrien, avec sa peau sombre. Que les ONG européennes le veuillent ou non, Libanais et Syriens ne sont pas les mêmes. Ils n'ont pas les mêmes traits. Pas la même peau. Les deux peuples ne sont pas frères ; éventuellement de vagues cousins éloignés, de nombreux Libanais ayant des ancêtres venus d'Alep ou de Lattaquié. Les différences sont nombreuses, à commencer par la plus importante : les Libanais sont habitués à ouvrir leur gueule dès qu'ils le peuvent, les Syriens à la fermer en permanence et à courber l'échine, matés par soixante ans

d'une dictature implacable. Ça change un peuple, ça. Le jeune concierge doit être originaire de Raqqa ou de Deir ez-Zor, se dit Marwan, à cause de son accent. Il a surtout la tête baissée des enfants pris en flagrant délit.

Marwan s'arrête, son regard plonge vers le sol. Il comprend alors ce qui attire l'attention du concierge. Par terre, sur les jolis carreaux de céramique bleus et blancs se tortillent les quelques asticots qui n'ont pas été écrasés par la meute de flics débarquée un peu plus tôt. Saloperies. Marwan n'a jamais eu peur de rien, ni des araignées, des serpents ou des cafards. Mais la vue des asticots qui se tortillent l'a toujours mis mal à l'aise. C'est bête, dans un pays où la crémation est prohibée. Marwan sait qu'ils le boufferont lui aussi, un jour ou l'autre. L'idée l'écœure. Être vidé de l'intérieur par ces animaux sans cervelle, c'est tout de même le pire des projets. Marwan lève le nez et dessine dans sa tête un sentier vierge sur le palier, jusqu'à la porte d'entrée de l'appartement. Une bourrasque le décoiffe.

– Tu as vu par terre ? demande l'inspecteur à son adjointe.

– Oui.

– Ça nous donne déjà une indication. À ton avis, il faut combien de temps pour que les vers aient envie de quitter le cadavre ?

– Trois ? Quatre semaines ?

Marwan ne répond pas et tire de sa poche une paire de gants en latex. La petite a vu juste, quoiqu'un peu large probablement. Avec la chaleur et l'humidité qu'il fait à Beyrouth en septembre, les cadavres ont tendance à se décomposer un peu plus vite que dans les livres de science médico-légale importés d'Europe ou des États-Unis. Tout se décompose plus vite au Liban qu'ailleurs, de toute façon. Les cadavres comme le reste. Et puis ça dépend de la complexion du macchabée. Les bons vivants, les vieux un peu trop gras, ont tendance à se décomposer plus vite que les gens secs comme lui. Ça le rassure, Marwan. Il se dit que s'il devait se faire buter en même temps que ce bon gros Chivas, les asticots seraient attablés en plus grand nombre sur la carcasse du voisin. Le commissaire doit largement faire son quintal. Et pas à cause de sa musculature.

Les deux inspecteurs pénètrent dans l'appartement du quatrième. Le seul du palier, comme à chaque étage. Les policiers en uniforme vrombissent comme les mouches bleues autour du cadavre qui gît cinq mètres plus loin. Marwan n'en distingue pour l'instant que les jambes qui dépassent, le reste du corps est masqué par un sofa beige. Il les devine légèrement gonflées.

– Plus personne ne bouge ! hurle Marwan à pleins poumons. Bande d'incompétents ! Qu'est-ce que vous foutez tous ici à souiller ma scène !

Dans le salon ouvert aux quatre vents, les hommes se figent. L'inspecteur de la criminelle les fusille tous du regard, un par un. Il reconnaît les uniformes, tous les services ont envoyé une équipe. Les flics du commissariat du quartier d'Achrafieh sont là bien sûr, mais aussi les *maaloumat* – les services de renseignement des Forces de sécurité intérieure, les FSI – et même les *moukhabarat* – les services de renseignement de l'armée. Bizarre.

– Les fenêtres ? Quelqu'un les a ouvertes ou bien elles étaient comme ça quand vous êtes arrivés ? demande Marwan au chef des *daraks* d'Achrafieh.

– Elles étaient grandes ouvertes, inspecteur.

– OK. Toi là-bas, comment tu t'appelles ? crie Marwan vers le flic le plus proche du cadavre.

– Adjudant Adel Khoury, inspecteur.

– OK Khoury, toi, tu restes là. Tous les autres, dehors ! Immédiatement ! Et toi Ibtissam, tu viens avec moi. Putain, c'est à croire qu'ils le font exprès de débarquer à quinze pour me saloper la scène !

– Ce n'est pas un meurtre, inspecteur, rétorque le chef des policiers de quartier en partant, comme pour se disculper. Probablement un accident, je ne sais pas pourquoi ils vous ont appelé au commissariat, dit-il en se bouchant le nez.

– Tu donneras ton avis quand on te le demandera, imbécile. Pour l'instant, cette scène est à moi. Fichez le camp !

Marwan accompagne du regard les six uniformes pour s'assurer que tout le monde quitte bien la pièce. Les hommes des services de renseignement sont toujours là quand on n'a pas besoin d'eux, peste Marwan. Il ne les aime pas et ne leur cache jamais son aversion. Le salon est vaste, rempli de vieilleries, de tapis colorés, de cadres photos en marqueterie, de livres par dizaines, de lustres trop lourds. Et puis l'odeur, à peine masquée par le Vicks mentholé sous ses narines. Enfin, une version turque de la pommade, l'originale n'est plus disponible dans les pharmacies de la ville depuis belle lurette. Marwan espère quand même qu'elle sera efficace assez longtemps pour ne pas dégobiller sur les tomettes.

La pièce est surchargée de souvenirs, un seul coup d'œil suffit pour s'en convaincre. Visiblement, la morte avait accumulé, comme le font les vieux. À partir d'un certain âge, il faut croire qu'on ne fait plus jamais de ménage par le vide. Ça s'entasse. Comme la graisse dans le ventre. Ça doit rassurer probablement. Ça nous permet de nous dire qu'on n'a pas fait tout ça pour rien.

Marwan s'agace. Ses dents crissent. Il remarque au sol les empreintes des godillots des flics sur le tapis principal. Un truc qui vient d'Iran et qui doit coûter cinq ans de salaire. À croire qu'ils le

font exprès, ces connards, de piétiner les scènes de crime. Marwan se souvient de la pire de toutes. Celle du 14 février 2005, quand le convoi de Rafic Hariri avait sauté près de l'hôtel Saint-Georges. Ce jour-là, il y avait tellement de monde sur la scène de l'explosion que l'évidence aurait sauté aux yeux du plus médiocre des enquêteurs sur cette planète : les mecs étaient là en service commandé pour saboter l'enquête dans les premières heures, pourtant si cruciales.

Lentement, Marwan avance dans le salon, calant ses pas sur les empreintes des policiers. Le dernier en faction, resté près du cadavre à sa demande, le regarde un peu ahuri.

– Regardez inspecteur, la dame a dû tomber en changeant l'ampoule du lustre, dit le jeune flic en pointant du doigt des éclats de verre au sol. Si ça se trouve, elle a pris du jus dans les doigts. C'est quand même un comble de mourir électrocutée dans ce pays.

Marwan l'ignore. Il n'accélère pas. Il observe autour de lui. L'appartement est construit en étoile, comme dans les vieilles demeures ottomanes. Un grand salon et des pièces disposées tout autour. Sur la table basse près du canapé, il croise le regard d'un couple bien encadré dans un rectangle cuivré. Deux personnes âgées. Probablement la morte et son mari. D'un geste de la main, Marwan demande à Ibtissam de venir à sa hauteur.

– Tu vas me fouiller la maison. Je veux connaître le profil des gens qui vivent ici. Vérifie les chambres et la salle de bains en premier. Commence par les brosses à dents et l'armoire à pharmacie.

– OK chef.

– Ne m'appelle pas « chef » non plus. Respecte-toi un peu, on n'est pas chez les scouts ici. Mon nom, c'est Khalil, c'est facile. Mais avant toute chose, viens me regarder la morte.

Ibtissam s'approche et fait de son mieux pour masquer le début de haut-le-cœur qui contracte son œsophage. Apparemment, ce qui reste de la vieille dame est là depuis longtemps. Marwan s'accroupit en grimaçant et, toujours de l'index, ordonne à son adjointe d'en faire autant. À leur droite, un escabeau en alu renversé.

– Tu en penses quoi ? demande Marwan.

– C'est possible qu'elle soit tombée de l'escabeau, oui. C'est peut-être un bête accident.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– La douille, là-haut, elle est vide. Elle devait être en train de changer l'ampoule, elle a perdu l'équilibre. Et bam, elle est tombée et s'est tordu le cou.

– Possible. Mais pas sûr. N'oublie pas une chose : notre job, c'est de douter. De toujours douter de tout, surtout des évidences.

– Là, par terre, il y a ces éclats de verre, très fins, reprend la jeune adjointe. Ce sont clairement des morceaux de l'ampoule. L'adjudant

Khoury a peut-être vu juste : la victime a pu s'électrocuter en la changeant…

– Hmm… maintenant, regarde-la, elle. Qu'est-ce que tu peux me dire ?

Les deux inspecteurs dévisagent le cadavre qui grouille de vie. Les vers se régalent de ce qui reste des lèvres de la vieille dame. Mais il n'y a pas que les mouches qui sont passées par là pour pondre leurs saloperies. Des lambeaux de chair manquent à l'appel. Une partie de la joue droite a disparu. Le nez et la paupière idem, comme s'ils avaient été grignotés. Marwan pivote vers Ibtissam dont le teint a changé de couleur. Sa belle peau basanée s'est soudainement éclaircie. Ses grands yeux noirs comme perdus dans le vide.

– Oui je sais, ce n'est pas beau à voir. Alors, premières constatations ?

– Euh… balbutie Ibtissam. Une dame âgée, probablement entre 60 et 70 kilos.

– À peu de chose près, oui. La joue et le nez ?

– Je ne sais pas…

– Très certainement un chat qui s'est nourri sur la bête. Tu vérifieras dans la cuisine si elle en avait un. Y aura peut-être une gamelle.

Marwan prend son temps. Il est censé former la petite jeune, mais surtout remplir fissa un rapport qui ira se perdre quelque part dans les bureaux de la police judiciaire. La peau de la morte est d'un bel ocre, il devine la lèvre inférieure boursouflée qui s'est finalement ratatinée. Comme celles de tous les cadavres. C'est ça qui est beau avec la mort. On se ressemble tous. Pas de jaloux. Le corps de la vieille dame a suivi le processus habituel, les liquides de putréfaction se sont fait la malle, le corps de la morte a rejeté tout ce qu'il avait à rejeter sur le tapis, désormais recouvert d'un jus noirâtre, sec. Et indélébile, comme l'odeur. Le beau tapis sera à balancer dans une benne à ordures, sans autre forme de procès. Marwan regarde la texture de la peau de plus près, et se dit que le décès doit remonter à moins d'un mois. Ziad, le médecin légiste, sera forcément plus précis, mais le corps n'a pas encore commencé à se dessécher. Donc entre deux et trois semaines. À la louche.

Avec la pointe de son stylo Bic, l'inspecteur soulève les doigts de la victime, main droite puis main gauche, à la recherche d'un indice. Ibtissam le regarde faire avec attention. Marwan pivote à nouveau et, toujours de la pointe de son stylo, dégage les cheveux de la morte pour vérifier son cou.

– Vous cherchez quoi ?

Marwan offre un long soupir pour toute réponse. En fait, ça le gonfle royalement, il n'a aucune envie de jouer les assistantes

maternelles ce matin. Non mais franchement, quelle idée de lui avoir refourgué cette corvée. Il n'est pourtant pas le seul chef d'équipe à la brigade.

– OK, on fait un tour de l'appartement. Je vais demander à la scientifique de venir ici.

– Pourquoi ? relance la jeune flic.

– J'ai comme l'impression que quelque chose cloche.

Marwan se déplie et sent son genou se bloquer. Putain de balle de Kalach. Si sa trajectoire avait été différente d'un dixième de degré, il n'en serait pas là, à craindre le moindre mouvement. Ça ne tient pas à grand-chose, un genou. Ça ne tient pas à grand-chose, une vie. Une fois debout, il attend que la douleur dans son articulation se dissipe pour se remettre en mouvement. Son infirmité – même s'il foutrait un coup de poing dans la gueule du premier qui lui dirait qu'il est infirme – donne toujours l'impression qu'il se traîne. Qu'il aura toujours un temps de retard. Lui seul sait qu'il n'en est rien.

Marwan s'approche enfin de l'une des trois fenêtres en ogive, grande ouverte. La vue est spectaculaire. Aucun vis-à-vis. Beyrouth en cinémascope. Comme projeté sur l'écran du Colisée où il allait gamin. Le sud de la capitale s'offre à lui, entre ses plantations d'immeubles chaotiques et le tapis de pollution jaunâtre qui recouvre la ville. Les particules fines et les fumées des générateurs de quartier fournissent ce qu'il faut de poison à la population. À quoi bon s'arrêter de fumer comme lui demande son médecin depuis vingt ans, avec tout ce qu'il s'envoie dans les poumons à chaque inspiration ? Il s'approche encore et se penche par-dessus la balustrade peinte en vieux rose. Marwan jette un œil vers le toit, puis à droite et à gauche. Une petite corniche fait le tour de l'immeuble. Quelqu'un d'assez agile – et de franchement casse-cou – aurait pu se faufiler par là, au-dessus du vide. Il fait demi-tour et inspecte la porte d'entrée de l'appartement. Rien. Pas de signe d'effraction. Il se retourne, son tibia percute une table basse où une trentaine de petits cactus, aux formes plus étranges les unes que les autres, se mettent à gigoter à cause de l'impact. La table n'a pas eu mal, c'est Marwan qui grimace. En se posant une question existentielle : de combien d'eau ces plantes ont-elles besoin ? Pas beaucoup, paraît-il.

Sur le buffet près de l'entrée, Marwan inspecte les quelques photographies noir et blanc : il y découvre une femme de 30 ans à tout casser, avec des hommes politiques de sa jeunesse. Le président Sarkis, tout sourire. Probablement au moment de son élection en 1976, au début de la guerre, en compagnie d'Edmond Rahmé, un autre politicien de l'âge d'or du Liban. Et une seconde photo de la même femme, avec quelques années de plus, bras dessus bras dessous avec Mona Hraoui, Première dame à la fin des années 90. Son mari

était un vendu à la solde des Syriens, mais elle avait une certaine classe, la femme du président Hraoui. Marwan doit bien le reconnaître. Pas comme l'épouse de Michel Aoun avec ses airs de poissonnière. Même pour ça, le Liban n'est plus ce qu'il avait été. Bref. La morte connaissait du beau monde.

– On a les papiers de la victime ? demande Marwan.

L'adjudant Khoury lui tend un récépissé de la Sécurité sociale, trouvé sur le secrétaire près de la fenêtre. Aimée Jean Asmar. Chrétienne, née le 15 octobre 1946 à Ras Beyrouth. À l'ouest de la capitale, dans un quartier à majorité musulman. Aimée Asmar… ce nom ne lui dit rien. La morte aurait fêté ses 77 ans dans moins d'un mois. C'est moche de finir comme ça.

Ibtissam ressort de l'une des chambres, un air de victoire sur le visage.

– Il y a deux personnes qui vivent là, affirme-t-elle.

– Son mari ?

– Non, son frère sûrement. Un certain Alfred Jean Asmar, ils ont le même père.

– Bien. Il faudra lui mettre la main dessus. Autre chose ? demande Marwan.

– Dans la cuisine, il y a des gamelles vides d'un chat.

– Ah tiens… La joue de sa maîtresse a remplacé les croquettes.

Marwan scanne rapidement la pièce. Derrière la commode à l'entrée de l'appartement, il distingue la bandoulière d'un sac à main en cuir noir. Il en extrait le portefeuille qui trône sur le dessus. Le même nom apparaît sur la carte d'identité et le permis de conduire. Aimée Asmar. Et le visage entier de cette femme. Brushing, joufflue, grandes lunettes rondes. L'inspecteur glisse le portefeuille dans un sac en plastique transparent que lui tend le jeune flic de quartier en uniforme, et le scelle. Marwan poursuit la fouille. Il décachette une grosse enveloppe. Des billets de cent dollars, tout frais. Pas un pli. Plusieurs milliers de dollars, lovés dans un bon de transfert Western Union. Quatre mille cinq cents dollars tout ronds, selon l'écriture manuscrite, adressés à cette même Aimée Asmar de la part d'un institut d'études géopolitiques en Arabie Saoudite. Étrange. Sous l'enveloppe, collé à un étui à lunettes Gucci, l'enquêteur dégote un petit agenda doublé d'un répertoire à l'ancienne, avec les lettres découpées en escalier, sur la tranche. Marwan sourit. Il a presque le même. Il n'a jamais voulu se plier à la mode de l'électronique. Il le glisse lui aussi dans un pochon transparent.

Cette scène sonne faux. Du cash à gogo retrouvé dans le sac à main de la victime, un frangin bizarrement absent, un appartement laissé intact, sans traces visibles de cambriolage. Avec surtout une électrocutée qui ne semble pas avoir de marques de brûlures au bout

des doigts, mais qui présente des taches suspectes au niveau de la carotide.

– Bon les jeunes, on s'en va. On laisse la place à la scientifique. Y a bel et bien un truc qui ne tourne pas rond ici.

1. Littéralement « mon oncle », formule également utilisée par respect envers n'importe quel homme plus âgé.
2. Flics en uniforme.

3

Les voisins

Lundi 18 septembre, 11 h 27

– On a quoi sur la morte ? demande froidement Marwan, adossé à la colonne centrale de la cage d'escalier.

– Aimée Asmar, 77 ans. Universitaire à la retraite, répond illico son adjointe.

– Quelle université ?

– L'Université libanaise. Elle est historienne, c'est une spécialiste de la géopolitique de la région. Elle a écrit plein de livres, j'ai la liste.

– Comment tu sais tout ça ?

– Google.

Petite conne, avec son Google. Elle fera quoi sans, hein, le jour où il y aura une panne mondiale d'Internet ? L'inspecteur Khalil tire son paquet de Cedars et allume machinalement une cigarette. Une vieille universitaire donc, qui vivait là avec son frère. Drôle de morte. Et le frangin, au fait ? Sa chambre à lui a l'air trop bien rangée pour être honnête. Pas de brosse à dents non plus dans la salle de bains. En voyage probablement. Ou mort, lui aussi. À vérifier.

– Bon, il est où ce concierge ? relance Marwan, que ce début d'enquête irrite comme un chat dans la gorge qui ne veut pas se faire la malle. Celui qu'on chope après être entré dégoulinant de sueur dans un magasin qui fait tourner sa climatisation jusqu'à plus soif.

À l'intérieur de l'appartement, Marwan devine ses collègues en train de relever empreintes et traces d'ADN, à sa demande. Abdallah, le responsable des relevés du laboratoire central de la police judiciaire, traîne une désinvolture qui l'a toujours épaté. Comme si rien n'était grave dans ce pays qui part à la dérive. Une vieille morte allongée dans sa merde et ses flux corporels séchés sur le tapis, le visage à moitié dévoré par son chat, ça ne l'émeut pas plus que ça. Abdallah est un vrai pro, il sait garder la bonne distance. Lui aussi a l'impression que la thèse de la chute de la vieille dame en train de changer l'ampoule ne va pas tenir longtemps. Il l'a constaté tout de suite : il y a des taches suspectes au niveau du cou de la morte. À confirmer plus tard avec Ziad, le légiste. Marwan, Abdallah, Ziad. La belle équipe.

Marwan écrase sa cigarette sous sa semelle et glisse son mégot dans la poche de sa veste. Hier soir, affalé sur le canapé de son salon, il

s'est endormi devant un reportage à la télé consacré à la pollution due aux mégots et a décidé de ne plus faire partie des coupables. De vraies saloperies, ces cadavres de clopes. Ils mettent au moins douze ans à se dégrader tout en restant toujours aussi toxiques. Même les asticots n'en veulent pas.

– Tu as la liste des voisins ? lance Marwan à son adjointe, en catapultant sa jambe abîmée dans l'escalier pour en commencer la descente.

– Oui, et ça va être rapide.

– Tant mieux. Allez au boulot, commande Marwan les dents serrées en attendant l'impact.

La première marche est toujours la plus dure.

– On fait les préliminaires maintenant, et on convoque tout le monde pour cet après-midi et demain matin. On va commencer par le Syrien qui nous a prévenus.

Au rez-de-chaussée, deux policiers en tenue montent la garde devant la loge du concierge. La pièce de douze mètres carrés à tout casser sert d'appartement, de salle de bains et de cuisine. Sur le lit de camp, le jeune homme est assis et tente de consoler une Sri-Lankaise. Il y a donc encore des gens qui ont les moyens de se payer une bonne dans ce pays, se dit Marwan. La sienne a repris l'avion pour les Philippines il y a un peu plus de trois ans. Son budget mensuel ne lui permettait plus de payer les cent quatre-vingts dollars de son salaire. C'était soit la bonne, soit la vodka. Dans son tableau Excel cérébral, Marwan avait vite tranché et supprimé la ligne superflue. Il avait rendu son passeport à la femme de ménage. Du balai. Ce n'était pas une grosse perte, il ne l'avait jamais sentie de toute façon. Comme tous les étrangers en exil plus ou moins permanent sur sa terre natale. Marwan n'aime pas les étrangers. Et ne s'en est jamais caché.

– Toi, dehors, ordonne Marwan au Syrien. Je voudrais d'abord dire deux mots au témoin n° 1.

Le jeune homme ne proteste pas. Il sait que son tour viendra et que les flics ne seront pas tendres avec lui. Les autorités libanaises sont sur les dents à cause des réfugiés syriens qui continuent de traverser la frontière par les voies de traverse alors que le ministère de l'Intérieur s'évertue à renvoyer ses compatriotes chez eux depuis quelques mois. Plus de vingt mille retours forcés depuis le début de l'année. Comme quoi, quand on veut, on peut. Qui eût cru que le gouvernement libanais aurait pu faire une chose pareille ? Ouais, bon, faut dire que le pays n'en peut plus. Ça fait douze ans que la guerre a commencé chez le cousin syrien, douze ans que les réfugiés pullulent sous des tentes dans la plaine de la Békaa et dans des appartements bondés de Tripoli ou de Beyrouth. Ils ont été jusqu'à deux millions dans ce pays

grand comme un confetti. Il est temps que cela cesse. Le Liban ne peut pas accueillir toute la misère du monde arabe. Même s'il le fait depuis le péché originel de 1948. C'est le prix à payer pour avoir perdu la première guerre contre Israël. La seule qu'il n'aurait jamais fallu perdre.

Marwan inspecte les papiers de la jeune femme à la peau brune et brillante. Elle s'appelle Perla. C'est joli, ce prénom. Elle vient du Sri Lanka, comme son anglais et ses cheveux noirs, aussi fins que de la soie, l'indiquent clairement. Elle a 32 ans. Elle a découvert le corps de « madame Amy » – elle prononce le prénom comme s'il s'agissait d'une actrice américaine – ce matin alors qu'elle venait faire le ménage. Ses yeux sont encore rouges. Paraît qu'elle l'aimait bien, cette patronne.

– Tu viens chez elle tous les jours ? demande Marwan en anglais.

– Non, une fois par semaine. Je travaille à mon compte, murmure la jeune femme en reniflant.

– Je vois. Donc tu viens ici tous les combien ?

– Normalement, tous les lundis matin…

– Ah vraiment ? Donc tu étais là lundi dernier ? Le 11 septembre ?

– Non, la dernière fois que je suis venue, c'était le 1er du mois. Un vendredi. C'était exceptionnel. Je suis partie voir ma famille au Sri Lanka comme chaque année. Je ne suis rentrée au Liban qu'hier.

Marwan note ces quelques infos sur son petit carnet, en soulignant deux fois « 1er septembre ».

– On vérifiera tout ça, compte sur moi. Elle te semblait normale, quand tu l'as vue le 1er septembre ?

– Oui, elle était comme d'habitude. Très gentille, à parler tout le temps.

– Et de quoi elle te parlait, madame Asmar ?

– De son frère.

– Et où peut-on le trouver, ce frère ?

– Madame Amy allait le voir trois ou quatre fois par mois à l'hospice. Un peu moins en ce moment, elle travaillait beaucoup.

– Ah.

Marwan inscrit le nom de l'institution sur son calepin. Oasis de vie. Belle trouvaille marketing d'un probable mouroir pour riches. Entre deux sanglots, Perla lui raconte des bribes de sa vie à Beyrouth, l'église à laquelle elle va tous les dimanches dans le quartier arménien près de Dora, son passeport auquel elle s'agrippe comme à une bouée en pleine tempête, ses clientes régulières comme « madame Amy ». Selon elle, la vieille dame ne sortait presque jamais de chez elle, sauf pour rendre visite à son frère. Chaque lundi, après le ménage, elle lui faisait ses courses pour la semaine. La dernière fois, en prévision de ses quinze jours d'absence, elle avait vu large. Le temps de son voyage

à Colombo, avec escale à Doha. Entre deux détails, la jeune Sri-Lankaise glisse systématiquement un mot sur sa tristesse, sur l'injustice, sur la gentillesse d'Aimée Asmar. La morte lui donnait toujours un petit extra.

Maintenant, au tour du jeune Syrien qui a la tronche du coupable idéal. Qu'il le veuille ou non. Coupable de rien, et en même temps de tout. Avant même que l'enquête commence, le concierge a déjà grimpé sur la plus haute marche du podium des suspects. Marwan sait qu'il doit attendre les résultats de l'équipe scientifique et ceux de son copain légiste. Le corps va être transféré à la morgue en fin de matinée, à l'hôpital gouvernemental de la Quarantaine. En fonction du planning de Ziad, l'expert médico-légal en chef, et des autres arrivages sur son plan de travail en inox, Marwan aura les résultats demain midi au mieux.

Alors, ce Syrien. Perla est prise en charge par Ibtissam, à l'extérieur de la loge. Le jeune homme prend place sur son petit lit aux ressorts qui grincent. Machinalement, il tend ses papiers de résidence. Il s'appelle Hadi Sleimane. Né le 1er janvier 2000. Il faut le faire ! À moins que ce ne soit de faux papiers. Resté debout face à lui, Marwan s'amuse de la brillantine qui plaque en arrière les cheveux noirs du jeune homme, avec une raie au milieu savamment tracée. Vu du dessus, on dirait la carapace luisante d'un coléoptère mutant sorti de l'imagination de William S. Burroughs. Marwan n'aime pas les Syriens. Ils ont violé son pays, ils ont sucé son sang pendant trop longtemps. Ce malheureux Hadi n'y est probablement pour rien. Il est né l'année de la mort de cet enfoiré d'Hafez el-Assad. Putain, déjà vingt-trois ans qu'elle est morte, cette vieille crapule ! s'étonne Marwan, fier de son calcul mental instantané. Le temps file vraiment trop vite. Bon, reprenons. Hadi Sleimane, 23 ans, originaire de Maskanah, il vivait à Alep au début de la guerre en 2011. Sunnite. Envoyé chez son oncle à Damas au moment de la première offensive sur la citadelle aleppine en 2012. Puis direction le Liban, en 2015. La voix chevrotante, il dit qu'il n'avait que 15 ans quand il est arrivé ici et qu'il ne connaissait personne. Qu'il a eu de la chance de se faire embaucher par madame Aimée. Un beau jour, il avait trouvé un portefeuille par terre dans la rue, et l'avait rapporté à sa propriétaire. Aimée Asmar donc, au 4e étage.

– Tu es logé, nourri, blanchi, ici ? entame Marwan, en arabe cette fois.

– C'est mon travail, monsieur l'inspecteur, répond le jeune homme, sans oser regarder son interlocuteur dans les yeux.

– La place est bonne ?

– J'ai toujours été bien traité. Madame Aimée était une gentille dame.

Décidément, ils n'ont que ce mot à la bouche. À croire qu'ils se sont concertés. Une gentille dame, donc. Ça reste à vérifier. Tout est toujours à vérifier.

– Elle était en bonne santé, madame Asmar ?

– Je crois, oui.

– Tu ne la voyais pas souvent ?

– Pas trop, non.

– T'es bizarre, toi… Tu es le concierge ici, n'est-ce pas ? Tu ne lui montais pas son courrier ? Les factures d'électricité ou autres ?

– Pour les factures, elle me laissait toujours de l'argent d'avance.

– Elle avait confiance en toi à ce point ?

– Je suis un homme honnête. Je n'ai rien fait de mal, monsieur l'inspecteur.

– Ça, c'est moi qui le déciderai ou non. Donc, toi, tu l'as vue quand pour la dernière fois ?

– Quand je lui ai monté sa bombonne d'eau. Au début du mois.

– Ah vraiment ? C'est tout ?

– Oui. Elle passait me dire bonjour quand elle partait en taxi pour voir son frère.

– Et cela ne t'a pas paru suspect de ne pas la voir ces deux dernières semaines ?

– Non, pas plus que ça.

– Tu es vraiment étrange comme concierge. J'en ai connu de plus curieux.

– Ce n'est pas un crime de laisser les gens tranquilles. Madame Aimée n'aimait pas être dérangée.

– Et elle ne recevait jamais de visites ?

– Pas vraiment. Je crois juste que madame Mona, la voisine du 1er étage, allait la voir de temps en temps, c'est tout. Et il y avait un coursier aussi, qui passait parfois pour elle. Il ne voulait jamais me remettre les enveloppes, fallait que ce soit fait « en main propre ».

– Et il y avait quoi dans ces enveloppes ?

– Je ne sais pas. Mais elles étaient très épaisses.

Marwan maltraite encore un coup son calepin. « Voisine Mona. Coursier. Enveloppes épaisses. »

– Encore une question : ça te semble normal qu'elle soit montée sur un escabeau pour changer une ampoule ?

– Quoi ? s'étonne Hadi sans masquer sa surprise.

– Réponds à la question.

– Ça m'étonnerait. Pour ce genre de petits travaux, elle m'appelait toujours. Elle avait un peu le vertige, madame Aimée.

– OK. Bon, tu vas voir l'inspectrice Abou Zeid, la petite demoiselle dehors. Elle va te donner une convocation pour venir faire ta déposition au commissariat. On mettra tout ça noir sur blanc.

– Ce n'est pas un accident ?

– Donc, il y a qui d'autre dans l'immeuble ? relance Marwan, ignorant la question du concierge.

– Madame Mona, au premier.

– Mona comment ?

– Sayegh.

– Qui d'autre ? demande Marwan sans lever les yeux de son calepin.

– L'appartement du 2e étage est vide. C'était la famille Bejjani qui habitait là, mais ils sont partis en Jordanie l'année dernière. Le père de famille a trouvé un bon travail là-bas. Ici, c'était plus possible. Vous savez, la situation…

– Ensuite ?

– Au 3e étage, c'est un Français. Un type gentil, mais un peu étrange.

– Ah bon, pourquoi ?

– Il vit là tout seul, mais ses enfants viennent le voir de temps en temps. Il est divorcé, *ya haram*[1].

– Son nom ?

– Frédéric Lemort.

– Tu sais ce qu'il fait comme métier ?

– Il est professeur au lycée, celui en bas de la colline.

– Oui, je connais. Personne d'autre dans l'immeuble, donc ?

– Non.

Machinalement, Marwan remise son calepin et son stylo dans sa poche, d'où il sort son paquet de cigarettes. Le concierge n'a pas l'air d'un mauvais bougre, malgré son t-shirt flanqué d'un logo Calvin Klein démesuré, en travers des pectoraux. Les rois de la contrefaçon, ces Syriens. Personne ne leur a dit que l'État libanais, dans son immense sagesse, a classé cette marque sur la liste noire ? Collusion avec l'entité sioniste oblige. Ils sont vraiment tous débiles, en fait. Ceux qui interdisent, comme ceux qui copient les marques interdites. Marwan sourit dans le vide, allume sa clope et ressort de la loge.

La façade arrière de l'immeuble est à l'ombre, à cette heure-là. L'inspecteur regarde alentour. La vieille bâtisse est la seule rescapée de son époque. À droite comme à gauche, des tours de vingt ou trente étages écrasent le cul-de-sac. D'ici, on ne voit que les balcons arrière. Les grandes terrasses des appartements de 400 m² sont toutes orientées plein sud. De ce côté, ce sont les balcons des domestiques où s'entassent les jouets que les gosses des familles bourgeoises n'utilisent plus, et le linge qui sèche. L'immeuble Asmar – puisqu'il s'appelle ainsi, du nom de sa propriétaire – doit se sentir bien seul. Ses copains d'enfance ont été rasés les uns après les autres depuis la fin de la

guerre. C'est plus facile d'effacer que de réparer. Et ça rapporte surtout beaucoup plus.

La fumée du tabac emplit à nouveau ses poumons. Marwan se sent revivre l'espace d'un instant. Cette gentille vieille dame, ces gentils voisins. C'est sûr, Chivas va vouloir classer ça rapidement. Ce n'est pas le genre d'histoires qui doit traîner trop longtemps sur son bureau. La morte n'était donc pas du genre à grimper sur un escabeau pour changer elle-même une ampoule. Ça ne l'étonne qu'à moitié. Lui-même, à son âge, préférerait se passer d'éclairage plutôt que de prendre le risque de se casser la gueule et de ne pas pouvoir appeler à l'aide, le dos plié en deux sur son kilim. Et puis une ampoule en moins, ça aurait l'avantage de lui faire faire des économies d'énergie.

Mais qu'est-ce que c'est que ce pays où on ne peut plus rien se permettre ? Pas même d'éclairer suffisamment son appartement à la nuit tombée. Ce n'est pas une vue de l'esprit, on vivait bien mieux pendant la guerre. On s'amusait sans penser au lendemain. On dansait au Macumba à Aajaltoun. On buvait comme des trous – remarque, ça, ça n'a pas changé. On conduisait pied au plancher sans mettre sa ceinture. Marwan pouffe intérieurement. Il se souvient de la loi que le gouvernement avait votée il y a une vingtaine d'années. Les flics avaient eu ordre de faire respecter le port de la ceinture. Plaisanterie. Ils avaient même reçu un petit stock de radars mobiles pour flasher les automobilistes trop pressés sur l'autoroute. Connerie. Ces bonnes résolutions n'avaient tenu que deux semaines. Le naturel était revenu au galop. Et puis cela n'avait pas rapporté tant que ça au Trésor public.

C'était l'époque où le Liban voulait se donner des airs d'Occident, avec de nouveaux feux rouges sur les carrefours de la capitale et des parcmètres à écran digital, plantés sur les trottoirs des quartiers huppés. De nouvelles lois fleurissaient, tout sauf taillées sur mesure pour les Libanais. Un jour, un politicien avait même eu une idée géniale : rendre obligatoire la présence d'un extincteur dans chaque véhicule. Immédiatement, les boutiques le long de l'autostrade côtière ou dans les quartiers populaires s'étaient parées de rouge. Il y avait des bombonnes de toutes tailles, des forêts entières devant les échoppes. Le marché avait été copieusement arrosé. Comme les poches dudit politicien, comme par hasard importateur exclusif d'extincteurs pour le pays. Toujours les mêmes. Toujours ces combinards, enrage Marwan en mâchouillant l'extrémité de son mégot, entre ses incisives jaunies. La crise transforme les voyous en nouveaux riches. Aujourd'hui, les propriétaires de groupes électrogènes roulent en Maserati alors qu'ils savent à peine lire. Pourquoi n'avait-il jamais eu d'idées lumineuses pour s'en mettre plein les poches comme ces salauds ? Pourquoi avait-il dû se résoudre à ne

faire que picorer les miettes de pognon qui tombaient à son niveau à lui ?

Marwan n'en est pas fier. Mais pas vraiment honteux non plus. Il n'avait trouvé que ça pour vivre dignement. Cent dollars par-ci, mille par-là. Pendant que d'autres faisaient des millions. Putain ! Il s'énerve encore davantage, il monte dans les tours en se rappelant une nouvelle que son autoradio lui a crachée à la gueule la semaine passée. Juste avant que la cassette audio de son *best-of* de Bernard Sauvat ne reste définitivement coincée dans la mâchoire du Blaupunkt. Il était dans les embouteillages du côté de Sin el-Fil et regardait sa jauge crier famine. À la radio, le speaker venait de détailler l'annonce du gouvernement sur la hausse prochaine du prix du gallon d'essence, et celle de la TVA en janvier. Alors que personne ne peut récupérer ses économies à la banque. Les escrocs, quand ça s'accroche au pouvoir comme aux pis d'une vache à lait, ça n'a vraiment honte de rien. C'est même à ça qu'on les reconnaît, comme disait l'autre.

1. Le pauvre.

4

Le manuscrit

Lundi 18 septembre, 12 h 56

– Pas la peine de faire des heures supplémentaires sur l'histoire de la vieille, tranche Jamil Chakar, en posant ses grosses paluches sur le haut de son ventre. Et je te rappelle que j'attends toujours ton rapport sur les Avengers.

Le commissaire penche pour la thèse du bête accident. Inutile de mettre en branle toute la machinerie judiciaire, et de cramer le budget de la brigade pour ça. Le minimum syndical suffira pour boucler le dossier. Une déposition de moins d'une page par voisin et puis voilà. Marwan fixe son attention sur les mains de Chivas, dont les doigts entrelacés sur sa bedaine arrondie forment une grotesque fermeture Éclair de chair et d'os. Juste au-dessus de ses pouces qui s'entrechoquent à un rythme régulier, une minuscule éclaboussure de café. Bien centrée sur le polo bleu. Elle était déjà là vendredi.

Dans le bureau du patron, les tâches sont réparties. Ibtissam commencera à recueillir les dépositions des voisins, du concierge et de la bonne sri-lankaise, Marwan se chargera de la famille, à commencer par le frangin pensionnaire de cet hospice situé juste derrière l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de France. À cinq minutes en voiture si ça roule bien. Il s'en occupera après le déjeuner.

– Mario, ne fais pas de zèle, je t'en prie, lance Chivas un peu désabusé.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Le vieux grand-père, ne le secoue pas trop…

– Écoute, je vais faire de mon mieux, mais je vais tout de même lui annoncer que sa sœur bien-aimée est morte. Rien que ça, ça devrait le secouer un peu, non ? Je veux juste en apprendre un peu plus sur elle. Je te tiens au courant.

Marwan retrouve son Alfetta sur le parking derrière l'immeuble de la police judiciaire. Son amour de jeunesse, sa belle italienne, avec son V6 et ses phares avant jaunes. Elle aurait bien besoin de passer sous l'éponge mousseuse de l'employé égyptien de la station-service de Furn el-Hayek, la station où il va depuis vingt-cinq ans. Un quart de siècle que le même type – il s'appelle Amir, ses tempes commencent à grisonner – lui brique la carrosserie noire avec sa peau de chamois. Avant la crise, Marwan y allait tous les quinze jours. Au pire, une fois

par mois. Là, cela fait plus d'un an qu'il n'y est pas allé. La dépense est devenue superflue. Dans la vie, il faut faire des choix. Et Marwan préfère ses cigarettes. Tant pis pour la carrosserie noire de la vieille Alfa Romeo.

Le siège avant couine un peu quand il s'installe à bord. Les soixante-dix kilos de sa carcasse ne font plus couiner quoi que ce soit d'autre depuis longtemps. Cela fait des lustres que Marwan n'a pas touché la peau d'une femme, qu'aucune femme n'a touché sa peau à lui. Tout en faisant semblant d'accepter cette disette avec philosophie, il se demande chaque jour ce que ça lui fera la prochaine fois que cela lui arrivera. Et s'il y en aura une, surtout. Lui n'arrive pas encore à se résoudre à payer pour ce genre de service, alors que l'offre est abondante en ville. Crise oblige, les corps se vendent comme des petits pains. En claquant la portière, il se dit aussi qu'il faudrait songer à passer par le garagiste de la rue de Madrid, dont le frère a des doigts de fée pour restaurer les selleries des vieux modèles. L'Alfa Romeo de Marwan commence à tomber en ruine. La rouille la grignote centimètre carré par centimètre carré sans qu'il ne puisse rien y faire.

Marwan glisse la clé dans le contact et lance le moteur. Du Wagner sous le capot malgré toutes ces années. Du bout de l'index droit, il appuie à plusieurs reprises sur le bouton Eject pour extraire la vieille cassette des lèvres de l'autoradio. Mais rien n'y fait, le ressort doit être sorti de son axe. Il aurait bien écouté les nouvelles. Tant pis. Ah tiens, une chanson commence… Oh là là, c'est *Oui je veux que tu reviennes* ! Il a tout compris à la vie, ce chanteur français. Marwan se souvient de la première fois où il l'avait vu en concert au Liban, pendant la guerre, à l'hôtel Byblos sur le port de Jbeil. Bernard Sauvat, une vraie star française, ça. Un chanteur à texte. Un mec qui avait des couilles, surtout. Il venait les voir au Liban, même sous les bombes. Avec sa voix chevrotante et ses envolées de violons tout droit sorties des années 70. Bernard n'avait pas peur, lui. À sa façon, il était des leurs. Marwan monte le son et enclenche la première.

Il ne reste que quelques minutes chez lui, le temps d'avaler les restes de la veille. Le temps aussi de s'apercevoir qu'il avait oublié de fermer le gaz ce matin. Quel con. Le prix du gaz va lui aussi repartir à la hausse, ce n'est vraiment pas le moment de gâcher du butane. De retour dans les rues d'Achrafieh, il rejoint le boulevard qui passe sous la place Sassine avant de dévaler toute la colline vers l'Hôtel-Dieu. Il décélère et voit dans son rétro central la calandre d'un camion se rapprocher à toute berzingue. Un coup de volant à droite et le pilote de l'Alfa se laisse déborder par l'intérieur, le cœur palpitant. Le camion le dépasse et parvient à prendre le virage à gauche avant l'entrée de l'hôpital. La calandre encore imprimée sur sa rétine,

Marwan aurait parié qu'il n'y serait pas arrivé, à cette vitesse. Les camions qui perdent leurs freins dans les descentes, ça arrive très souvent au Liban. Trop souvent même. Et parfois, ils se retournent et déversent leur cargaison. Comme le mois dernier, quand un camion s'était renversé et avait dégueulé des caisses de munitions sur le bitume de Kahalé, sur les hauteurs de la capitale. On ne sait jamais ce qu'il y a dans ces bolides de dix ou vingt tonnes. Des pastèques juteuses pour les étals des primeurs ou des pruneaux iraniens pour les armes du Hezbollah. L'incident avait fait deux morts. Le Parti de Dieu avait crié au scandale parce que ses hommes – voulant protéger leur marchandise de mort et d'acier – s'étaient heurtés à des habitants du coin qui les auraient accueillis armes à la main. Eh, de quoi ils s'étonnent, les rigolos enturbannés ? Bienvenue au Liban, le pays où l'hôpital adore se foutre de la charité.

La vieille Alfa Romeo ralentit, le camion disparaît au loin vers la route de Damas. Marwan reprend sa respiration, tourne à droite le long de l'Hôtel-Dieu et passe devant le quartier général des Forces de sécurité intérieure – ses chers collègues des FSI – avant de prendre la montée Alexandre, à l'arrière du grand hôpital. Cent mètres plus loin, il s'engouffre à gauche dans un cul-de-sac et se gare. Marwan attend que Bernard finisse sa chansonnette puis coupe le contact. Il lui doit bien un peu de respect. Face à lui, l'hospice privé ressemble plus à un club d'aquagym des quartiers chics qu'à un mouroir, avec son logo turquoise. L'inspecteur se fait connaître à l'accueil et la jolie demoiselle de 20 ans derrière le comptoir lui dit que les pensionnaires viennent de finir de déjeuner. Certains ont regagné leur chambre pour leur sieste, d'autres sont en salle de kiné ou jouent dans les salles communes. Son sourire et ses grands yeux lui indiquent les fauteuils de la salle d'attente. Quelqu'un viendra le chercher dans cinq minutes, c'est promis.

– Inspecteur Khalil, je vous présente Alfred Asmar, introduit le docteur à la silhouette d'athlète qui l'a accompagné dans le dédale du centre pour personnes âgées.

Quelques minutes plus tôt, l'homme aux tempes d'un blanc aussi éclatant que celui de sa blouse s'est présenté en tant que spécialiste de la maladie d'Alzheimer. Marwan se dit qu'il doit avoir du boulot avec ce peuple sans mémoire. Un bon filon, ça, la maladie d'Alzheimer au Liban. Dans cette chambre impersonnelle, Marwan découvre un homme sans âge. Le frère de la victime. Les traits sereins. Les fesses frêles calées dans un fauteuil roulant. L'inspecteur prend soudain peur, peur d'être face à une coquille vide qui ne se souviendra pas de ce qu'il vient d'ingurgiter trente minutes plus tôt, mais qui pourra lui débiter ses souvenirs de jeunesse dans les moindres détails. Avant de

mourir du COVID trois ans plus tôt, sa propre mère souffrait de cet effacement progressif du disque dur. Si dur pour ceux qui restent.

– Que me vaut la visite d'un membre de notre éminente police ? sourit le vieil homme en pivotant sur ses roues de caoutchouc gris.

Marwan ne sait pas comment prendre la question. Y a-t-il de la malice et de l'ironie dans sa formulation ? Son regard rieur tendrait à le laisser penser. L'inspecteur s'assoit à côté du frère de la défunte, près de la fenêtre qui ne donne sur rien. Juste une autre façade impersonnelle constellée de compresseurs de climatiseur, accrochés aux balcons comme des tiques au cou d'un chien.

– Monsieur Asmar, je suis porteur d'une bien triste nouvelle.

– C'est Aimée, n'est-ce pas ?

– En eff…

– Ne vous fatiguez pas, je l'ai senti il y a deux semaines, l'interrompt sans ambages le vieil infirme. Je ne cesse de le répéter au docteur, mais cet imbécile ne me croit pas et me prend pour un fou. Elle est morte, n'est-ce pas ?

– En effet, madame Asmar a été retrouvée ce mat…

– Je le savais.

– Comment ? s'étonne Marwan, plutôt soulagé de ne pas avoir eu à secouer le grand-père.

– Ce sont des choses que l'on sent, monsieur Khalil. Saviez-vous que nous étions jumeaux tous les deux ?

– Non, je ne savais pas.

– Les jumeaux sont des êtres étranges. Parfois compliqué pour vous autres de nous comprendre, je le conçois bien volontiers. Comment est morte ma sœur ?

– Justement, c'est ce que nous essayons d'établir… La bonne l'a trouvée ce matin, par terre dans le salon.

– Oh, la pauvre petite… Aimée l'appréciait beaucoup. Elle a le cœur au bon endroit, cette Perla.

– Accepteriez-vous de répondre à quelques questions ?

– *Akid*[1]… Que voulez-vous savoir ?

– Pas grand-chose, la routine… Depuis combien de temps êtes-vous ici, vous ?

– C'est facile, inspecteur. Ça remonte à début septembre 2020. Un mois pile après l'explosion du port. Je suis devenu fou, paraît-il. J'étais surtout un poids pour Aimée, je ne voulais plus lui faire supporter ça. Et comme elle a de bons amis au sein du conseil d'administration de cette institution, grâce à elle, j'ai eu une place rapidement.

– Bien. Votre sœur justement… Avait-elle des enfants ?

– Nous n'en avons pas eu. Ni elle ni moi.

– Quel genre de femme c'était ?

– Une entêtée ! Ah ça, monsieur l'inspecteur, vous n'avez jamais rencontré quelqu'un d'aussi têtu ! C'était un peu la Don Quichotte de l'Université libanaise… La pauvre s'est battue contre des moulins à vent toute sa vie, c'était probablement sa raison d'être… jusqu'à la fin.

– Elle travaillait toujours ?

– Évidemment, en voilà une drôle de question ! Que voulez-vous qu'elle fasse d'autre ?

– Elle avait 77 ans, tout de même… Elle aurait pu profiter de sa retraite.

– Monsieur, les cerveaux comme ceux de ma sœur, il ne faut jamais les mettre à la retraite. Sinon ils surchauffent et explosent. Aimée le disait toujours : elle travaillerait même six pieds sous terre.

– Sur quoi travaillait-elle en ce moment ?

– Sur le chef-d'œuvre de sa vie, inspecteur. Le chef-d'œuvre de sa vie.

– Vous pouvez être plus précis ?

– À la fin des années 90, Aimée s'était impliquée auprès de la commission du Centre national de recherche et de développement pédagogique, le CNRDP. Sous la direction de Mounir Abou Assly et d'Ali Abbas Moussaoui. Ces noms-là vous disent quelque chose ?

– Pas le moins du monde, concède Marwan en notant les deux noms sur son calepin.

– Cette commission avait été instituée pour produire un manuel scolaire sur l'Histoire du Liban, conformément aux termes de l'accord de Taëf de 1989. Un manuel scolaire unifié, dois-je préciser.

– Un manuel scolaire ?

– Oui, un manuel scolaire unifié. Rendez-vous compte inspecteur, les petits Libanais n'apprennent rien sur leur propre histoire ! Ils ne connaissent qu'une date, 1943, celle de l'Indépendance. Et encore… Cette commission a planché longtemps sur ce manuel scolaire dont le contenu devait plaire à toutes les composantes du pays. Vous imaginez qu'ils n'ont pas eu la tâche facile… D'autant qu'à l'époque, la guerre n'était finie que depuis dix ans, et que les Syriens régnaient en maîtres sur le Liban. Pourtant, ils y étaient parvenus. Le programme du manuel scolaire avait été avalisé en conseil des ministres. La nouvelle était même parue au Journal officiel.

– Et ?

– Et ce manuel n'a jamais été distribué dans les écoles, sur décision politique. Je vous passerai les détails de l'histoire, mais sachez qu'Aimée travaillait sur une nouvelle version qui intégrait tout ce qui s'est passé dans le pays depuis 2000.

– Qui avait bloqué la première version ?

– Enfin voyons, monsieur l'inspecteur ! Celui qui bloque toujours tout, évidemment… Pour son propre compte ou pour celui de ses

parrains. Dois-je vous faire un dessin ?

– Nabih Berri ?

Alfred fixe Marwan avec attention, puis baisse le regard jusqu'au calepin de l'inspecteur. D'un coup, le flic se sent mis à nu, comme si les quelques notes griffonnées sur le papier étaient en train de révéler qui il est. Il n'aime pas cette impression. D'habitude, c'est lui qui fait cet effet-là sur ses interlocuteurs.

– Aimée était très respectée, vous savez, reprend le vieil homme. Alors quand le ministre de l'Éducation a décidé l'année dernière de réactiver la commission du CNRDP, ils ont fait appel à elle et à d'autres historiens. Mais c'est elle qui coordonnait tout le travail, elle avait achevé son manuscrit à la fin août. Ou peut-être au début du mois. Veuillez me pardonner, j'ai un peu perdu la notion du temps.

– On peut le lire quelque part, ce manuscrit ?

– Vous le trouverez sûrement sur son ordinateur. Elle devait aussi avoir un exemplaire imprimé.

– Vous l'avez lu ?

– Oui. C'était un travail remarquable. Mais les trois derniers chapitres allaient forcément poser beaucoup de problèmes.

– Ils parlaient de quoi, ces trois derniers chapitres ?

– De tout ce qui s'est passé dans le pays depuis que les Israéliens ont évacué le Sud-Liban le 25 mai 2000.

En sortant de l'hospice, Marwan dégaine son téléphone. Il ordonne une perquisition complète du domicile de la morte et demande qu'on lui mette de côté l'ordinateur et le manuscrit. Ça le titille, cette histoire de manuel scolaire. Il n'avait jamais vraiment réfléchi à la question. Quand Maha était petite, c'était son ex-femme qui s'occupait d'aider leur fille à faire ses devoirs, le soir en rentrant de l'école. Jamais lui. Marwan ne savait pas que les gamins de son pays s'arrêtaient à la sacro-sainte date de 1943, célébrée en grande pompe chaque 22 novembre devant tous les officiels, installés dans des tribunes branlantes et étriquées, tout heureux de leur petit défilé militaire de circonstance. Rien à voir avec la prestigieuse mise en scène de la place Rouge à Moscou, mais quand même. Passer en revue deux chars et trois fusils semblait donner du baume au cœur à tous ces vieux grognards de la République. 1943-2023. Marwan fait le calcul sans compter sur ses doigts : un trou noir de quatre-vingts ans. Ah oui, tout de même. Cela valait bien un manuel scolaire.

* * *

Trois heures plus tard, Ibtissam et un policier en uniforme déboulent dans le grand bureau de la brigade criminelle. Avec plusieurs sacs et deux cartons. Du premier, l'inspectrice adjointe

extrait un énorme ordinateur portable, un Toshiba version tank du début du siècle. Dans l'autre, plusieurs classeurs et une grosse enveloppe.

– Chef, la pêche a été bonne ! Vous allez voir ça !

– Ibtissam, il me semble t'avoir déjà dit de ne pas m'appeler comme ça… Alors, tu as trouvé quoi ?

– Le laptop comme vous me l'avez demandé. Et beaucoup de paperasses. On commence par quoi ?

– L'ordinateur.

Ibtissam ouvre l'écran et allume l'antiquité électronique. Pas de mot de passe, une version de Windows archi dépassée qui déroute même la jeune inspectrice.

– Tu fouilles dans cette machine, s'il te plaît.

– Je cherche quoi ?

– Un manuel scolaire sur l'Histoire du Liban.

– Ah bon ?

– Fais ce qu'on te dit. Et passe-moi l'autre carton.

Marwan en ouvre les rabats et étale tout le contenu sur son bureau. Il trouve immédiatement ce qu'il cherche. Le concierge lui avait parlé d'un coursier qui ne devait remettre ses enveloppes qu'en main propre à la morte.

– Vous l'avez trouvée où, cette enveloppe ?

– Vous allez rire. On l'a trouvée dans le four, dans la cuisine. C'est une drôle de cachette.

Marwan ouvre l'un de ses tiroirs à la recherche de ses gants de tissu blanc. Il les enfile patiemment et extirpe la liasse de feuilles A4, glissée dans une chemise cartonnée bleue. Il inspire profondément et découvre la page de garde. Des annotations en rouge, soulignées trois fois, lui sautent au visage. Le relecteur semble ne pas avoir été satisfait de la copie qu'il a eue sous les yeux. Marwan a l'impression de voir ses contrôles de math, raturés par ses profs excédés, à l'Athénée ou à Jamhour. Il a fait tellement de lycées pour décrocher son bac qu'il ne se souvient plus lequel de ses professeurs honnissait le plus le cancre qu'il était. Le stylo rouge, à la pointe fine, est sans pitié. Il donne des ordres. Le noir, épais de plusieurs millimètres, raye tout ou partie de certains paragraphes. Avec un *post scriptum* final : « Je ne vous renvoie pas les trois derniers chapitres, ils ne sont pas nécessaires. Merci de ne plus insister. NB. »

Machinalement, Marwan lèche le bout de son index et fait la grimace en apercevant son gant. Il tourne la page de garde et s'attarde sur le sommaire. Tout depuis 1943. Y compris entre 2000 et 2020. Il file directement à la fin de la liasse, les derniers chapitres sont manquants. Il revient en arrière et feuillette rapidement l'épreuve dactylographiée du manuel scolaire. Première guerre civile et

intervention de l'armée américaine en 1958, essais concluants du programme spatial libanais en 1962, accords du Caire en 1969 et Septembre noir en 1970, prise de position des fedayin palestiniens dans la foulée, attaque du bus à Aïn el-Remmaneh le 13 avril 1975, premières grandes batailles de 1976 – avec une photographie du massacre de Tall el-Zaatar –, invasions israéliennes de 1978 et 1982, assassinat de Bachir Gemayel et massacre de Sabra et Chatila en septembre 1982, guerre de la Montagne, accord de Taëf en Arabie Saoudite en 1989 et assassinat de René Mouawad un mois plus tard – après seulement 17 jours passés dans son fauteuil de président –, guerre de libération contre la Syrie. Puis une autre partie commence sur les élections législatives du mois d'août 1992, et sur la sacro-sainte « reconstruction », avec l'avènement de l'homme d'affaires sunnite Rafic Hariri au poste de Premier ministre… Tout est passé en revue, avec plusieurs points de vue et coupures de presse. Marwan ne fait que survoler le document, il faudra qu'il le lise dans son intégralité. La morte de l'immeuble rose commence à aiguiser sa curiosité.

Le dernier sous-chapitre sous ses yeux aborde le retrait de l'armée israélienne décidé par le Premier ministre israélien de l'époque, Ehud Barak. Le même Ehud Barak qui, en 1973 du temps où il était agent du Mossad, s'était déguisé en femme lors d'une mission à Beyrouth alors que son commando traquait les auteurs de la tuerie des Jeux olympiques de Munich. Vingt-sept ans plus tard, dont vingt-deux d'une insupportable occupation sur une partie du territoire libanais, Barak et Israël avaient plié bagage. Il était temps. La vraie victoire du Hezbollah, sa raison d'être. Bouter l'ennemi sioniste hors de la sainte patrie. Ou de l'arrière-boutique de Téhéran, c'est selon. Mai 2000 donc. Vingt-trois ans déjà. L'occasion manquée, selon Marwan. Couillons de barbus, ils auraient dû rendre les armes et rentrer dans le rang. Mais non. Quand on a goûté à l'ivresse du pouvoir et sniffé des rails entiers de poudre à canon, impossible de faire machine arrière. Une vraie dope.

Marwan regarde le bas de la dernière feuille de papier : la pagination marque 243/281. Manquent donc presque quarante pages. Manquent tous les assassinats politiques depuis 2005, la Guerre de Juillet en 2006, le siège du groupuscule du Fatah al-Islam dans le camp palestinien de Nahr el-Bared en 2007 ou encore le mini-putsch du Hezbollah et de ses sbires en mai 2008. Jusqu'à la *thawra* d'octobre 2019 et l'explosion du nitrate d'ammonium au port, le 4 août 2020, qui ont emporté les derniers espoirs de ce pays. Et sa fille Maha loin de Beyrouth. Comme s'il fallait effacer tout ce qui concerne l'Histoire vécue par les jeunes d'aujourd'hui.

– Putain, comment veux-tu que ce pays s'en sorte ? s'emporte Marwan en balançant le manuscrit à l'autre bout de son bureau. On

n'est même pas capables d'écrire notre propre Histoire, bordel ! Comment veux-tu que la nouvelle génération s'en sorte ? Toi, t'as trouvé quoi dans l'ordinateur ?

– Rien du tout ! C'est même très bizarre, affirme l'adjointe sûre d'elle.

– Qu'est-ce qu'il y a de bizarre exactement ?

– Admettons que madame Asmar soit morte accidentellement il y a deux semaines environ. On peut donc imaginer qu'elle se soit servie de son ordinateur jusqu'à la fin, non ?

– On peut l'imaginer, oui.

– Dans ses e-mails, on trouve en effet des courriers envoyés jusqu'au 3 septembre, puis plus rien. En revanche, il n'y a aucun document récent. Pas un fichier Word, rien. Si elle travaillait régulièrement sur son ordinateur, quelqu'un a certainement effacé des fichiers.

– Bien, fais-moi un rapport. Sans entrer dans la technique, afin que des vieux croûtons comme le commissaire et moi puissions comprendre, c'est clair ?

– Oui chef.

– Et qu'est-ce que je serais incapable de comprendre, moi ? intervient Jamil Chakar en arrivant dans le dos de Marwan.

Les pattes de velours de Chivas ont toujours hérissé le poil de Marwan. Cette propension à arriver sur la pointe des pieds, c'est la marque des fourbes, s'est toujours dit l'inspecteur. Surtout quand ils sont aussi empâtés que le commissaire. Marwan devrait être davantage sur ses gardes, il sait bien que Chivas est coutumier du fait. On ne le voit jamais venir. On est toujours persuadé que ses gros sabots le trahiront, mais Jamil Chakar, malgré ses cent kilos bien tassés, sait se faire aussi léger qu'une plume.

– On a un début de piste, affirme Marwan pour reprendre la main.

– De quoi tu parles ?

– De la vieille de ce matin. On a trouvé quelque chose d'intéressant.

– Tu me raconteras ça demain. Pour l'instant, je dois veiller à ce que l'incendie dans la maison ne se propage pas ici.

– Hein ? De quoi tu parles ?

– Il paraît que le ministre de l'Intérieur va parler ce soir à la télé au sujet des poursuites pour corruption contre le directeur des FSI. C'est le moment de faire gaffe à nos fesses. Ça va tanguer.

– Je m'en fous de vos histoires, balance Marwan à son supérieur.

– C'est bien ça ton problème, *ya khayé*[2]. Un conseil d'ami : tu devrais faire un peu plus de politique.

La rumeur enflait depuis quelques jours et éclaterait en scandale aussi sûrement que deux et deux font quatre. Tous les services policiers du pays étaient sur les dents : le ministre Bassam Maoulaoui

allait sûrement autoriser la justice à poursuivre Imad Othman, le patron des Forces de sécurité intérieure, pour des affaires de corruption. Le dossier était éminemment politique, évidemment. Et Othman ne tomberait certainement pas tout seul, il emporterait d'autres flics dans sa chute. De quoi mettre Chivas à cran.

Marwan, lui, ne voulait pas s'en soucier. Il n'aimait pas Maoulaoui, mais il lui reconnaissait tout de même une certaine dose de courage sur ce coup-là. Il était grand temps que les enquêtes soient menées jusqu'au bout pour dénoncer la pourriture qui gangrenait le cèdre par les racines. Que ce soit l'enquête bloquée sur l'explosion du 4 août au port ou celles sur tous les assassinats politiques depuis vingt ans. À quelques semaines de la retraite, Marwan était même prêt à prendre sa part. Il avait trempé ses mains dans le pot de confiture trop souvent. Si jamais quelqu'un ouvrait une enquête sur lui, il laisserait faire.

Enfin, pas sûr.

1. Bien sûr.
2. Mon frère.

5

Pénuries

Mardi 19 septembre, 7 h 56

Ça lui fait bizarre chaque matin. Sa paupière droite met toujours un peu plus de temps à s'ouvrir que la gauche. Marwan se frotte les yeux. Il n'a pas entendu son réveil. Ou bien l'a éteint sans s'en apercevoir. Il jette un œil à son téléphone portable. Une avalanche de messages WhatsApp. Pas de sa fille, non, mais des copropriétaires de son immeuble. Tout le monde se plaint qu'il n'y a pas d'eau au robinet ce matin. Certains font même les malins en rappelant que c'était prévu depuis la veille. C'est vrai, remarque Marwan. Hier au soir, il n'avait pas entendu le long sifflement des pompes alimentant les cuves individuelles tout en haut de l'immeuble. Ce silence aurait dû l'alerter.

Avant toute chose, il va donc falloir monter vérifier le niveau d'eau sur le toit. Mais sa vessie le rappelle à l'ordre. Mission prioritaire, passer par la case WC. Ça urge. Encore allongé, Marwan pivote sur le côté pour éjecter sa jambe hors du lit et commencer son rituel du matin. Quelques secondes suffisent à dérouiller le genou, en attendant que tous les muscles s'échauffent. Une main sur la tête de lit, Marwan se redresse à la verticale et file se soulager. C'est de plus en plus pénible, cette urine qui ne veut pas sortir alors que le robinet est ouvert. Elle prend son temps, elle aussi.

Marwan se rend compte qu'il a transpiré comme un porc cette nuit, et enfile un t-shirt propre. La fin d'été est lourde cette année encore, en attendant les premières pluies qui s'abattront sur Beyrouth dans les jours ou les semaines à venir. Elles feront du bien, il les attend avec impatience. Les clés en main, il entame l'ascension. Trois étages à monter jusqu'au toit, puis une échelle plantée quasiment à la verticale pour avoir accès aux cuves. Sur la sienne, le numéro 2 tracé à la peinture blanche. Arrivé au sommet, il se cale contre un mur et reprend sa respiration. Autour de lui, les toits de Beyrouth sont tous les mêmes, avec leurs cuves et leurs enchevêtrements de câbles illégaux qui alimentent les appartements en bande passante, en chaînes de télévision du monde entier et en électricité produite par des générateurs aussi polluants qu'illégaux. Il rêve un instant de paires de ciseaux géantes qui viendraient débroussailler tout ce qui dépasse. Beyrouth aurait moins la gueule des mauvais jours comme ça.

Une fois en haut de l'échelle, il dévisse le couvercle de son

réservoir, le souffle court et un nœud à l'estomac. Eh merde. Il ne reste que dix centimètres dans le fond. Ces dix centimètres d'eau stagnante où gigotent des larves non identifiées, ces dix centimètres qui ne sont jamais injectés dans les tuyauteries. Il est à sec. Comme les voisins.

– *Kess okht hazé !*[1] jure-t-il en criant.

Voilà à quoi on en est réduit. Presque pas d'électricité, de l'eau un jour sur deux, ou trois. Tout ça à cause de ces politiciens qui ne font pas leur boulot depuis trente ans. Eux s'en fichent, ils ont leurs réserves, ils ont leurs privilèges. Le petit peuple, lui, n'a qu'à se démerder. À asphyxier la gueule ouverte comme ces poissons maintenus hors de l'eau trop longtemps. À puer comme les rues qu'on devrait passer au DDT. Pas étonnant que certains pètent les plombs dans le pays. État de merde, qui ne laisse le choix qu'entre tirer la chasse ou se doucher, entre faire la vaisselle ou la lessive. À croire qu'ils le font exprès, de laisser le peuple dans sa crasse.

Marwan revisse le bouchon et prend son temps pour redescendre l'échelle. Elle lui fait de plus en plus peur, cette échelle. Il a peur de voir débarquer une crise de vertige, paraît que ça vient avec l'âge.

Retour à l'appartement. Il regarde sa montre, et appelle Fakhoury, le gars qui fait régulièrement le tour du quartier avec son camion-citerne pour livrer de l'eau. Mais d'où la prend-il, d'ailleurs, sa flotte ? Faudra penser à lui demander. Au téléphone, le livreur lui dit qu'il est débordé, qu'il passera ce soir c'est promis, mais qu'il ne pourra lui livrer qu'une demi-cuve de mille litres. Pas plus. Paraît que l'Office des eaux de Beyrouth a annoncé hier de nouvelles restrictions visant plusieurs quartiers de la capitale, à cause des coupures d'électricité quasi quotidiennes à la principale station de pompage à Dbayé, à la sortie nord de Beyrouth. L'eau, l'électricité, tout est lié. Marwan repense aux cactus de l'appartement d'Aimée Asmar, qui n'ont besoin de presque rien pour survivre : c'est ça la solution, les Libanais devraient se transformer en cactus.

Tant pis pour la douche, Marwan n'a pas le choix de toute façon. À peine 8 heures du matin et il fait déjà moite. Comme si la capitale suffoquait un peu plus chaque jour. C'est peut-être un coup du réchauffement climatique, ça aussi. Il enfile une chemise bleue, en espérant qu'elle puisse camoufler son odeur corporelle qui ne fera – il le sait déjà – qu'empirer tout au long de la journée. *Kess okht hazé*. Ses clés dans sa poche de gauche, son Beretta 92 dans l'étui fixé à sa ceinture, Marwan décolle enfin. Devant l'immeuble, l'inspecteur retrouve son bolide. Lui non plus n'aura pas droit à sa douche.

La clé dans le contact, et soudain le V6 ronronne. Dans l'autoradio, la bande magnétique se met à tourner lentement et Bernard Sauvat reprend sa chanson là où il l'avait laissée. *La guerre est jolie quand on*

est petit, Méfie-toi des grands qui jouent aux enfants… Il a tout compris, Bernard. Marwan extirpe l'Alfa de sa place de parking et décide de faire un détour par la morgue de l'hôpital de la Quarantaine. Il veut des réponses. Chivas et Ibtissam attendront.

Les embouteillages sont monstres ce matin, la boîte de vitesses n'aime pas ça. Première, point mort. Marwan se pince les lèvres. Hier soir, il n'a pas trouvé les mots pour répondre au message de sa fille. Maha est un mystère pour lui. Père et fille n'ont jamais réussi à communiquer vraiment. Lui n'a jamais eu les codes, il ne les a jamais vraiment cherchés d'ailleurs. Et elle n'a jamais pensé à les lui donner. Cela aurait peut-être dû être instinctif. Il aime sa fille, que personne ne s'avise de remettre ça en doute. Mais il s'est toujours demandé ce qu'aurait été sa vie s'il avait eu le fils qu'il attendait. Une fois passée l'euphorie de la naissance, Marwan ne s'était pas vraiment intéressé à elle. Elle qui réclamait pourtant affection et attention. À l'adolescence, il n'avait pas fait mieux. Avec ses grands yeux gris qui lui lançaient des Scud matin, midi et soir, Maha lui faisait payer cher son indifférence. Et puis ça a dérapé sans qu'il comprenne pourquoi. L'orage a pété, fort. Il se souvient de ce jour d'avril où il lui avait couru après, dans tout le quartier, sans la retrouver. Il tombait des trombes d'eau ce jour-là. Le père qu'il était faisait désormais partie des têtes à abattre, sans qu'il ait vraiment compris pourquoi sur le moment. Parce que rien n'avait changé pour lui, il était toujours le même. Marwan le sait, il n'a jamais eu le début d'un indice pour résoudre l'énigme Maha.

Première, point mort, et rebelote. Ça n'avance décidément pas. Cent mètres plus loin, un autocar scolaire semble arrêté en plein carrefour, les voitures passent au compte-gouttes. Juste au-dessus, le feu tricolore n'est plus là que pour la décoration. Cela fait des années qu'il ne fonctionne pas. Il se faufile entre l'autocar qui a percuté un taxi – ou inversement – et des blocs de béton séparant la route en deux. Il aperçoit du coin de l'œil les deux conducteurs en train de discuter à l'ombre d'un jacaranda, en attendant que les experts de leurs assurances respectives rappliquent pour dresser le constat. C'est bien là le dernier bastion du civisme *made in Lebanon*, s'amuse Marwan.

Vingt minutes plus tard, l'Alfa se range sur le côté. La route est barrée à cause de travaux commencés il y a trois siècles dans le quartier de la Quarantaine. Marwan serre le frein à main et poursuit sa route à pied malgré son genou récalcitrant. Sur le trottoir – ou du moins ce qu'il en reste –, il essaie de se frayer un chemin entre les trous, les carreaux déchaussés et les poteaux électriques plantés de travers. Il se demande comment font les jeunes mamans pour balader leurs chérubins en poussette. Ça doit être un secteur sinistré d'ailleurs,

l'importation de poussettes. Personne n'a jamais dû faire fortune avec ça dans le pays.

Le bâtiment de l'institut médico-légal de l'hôpital gouvernemental s'est remis des plaies béantes laissées par l'explosion il y a trois ans, quand le nitrate d'ammonium avait pété au port. À un petit kilomètre à vol d'oiseau. Marwan pousse la porte d'entrée, fait un clin d'œil au gardien qui croupit là depuis la fin de la guerre, sur son fauteuil en skaï qui s'affaisse chaque année un peu plus. Tout le monde l'appelle « *Ammo* Joseph ». Personne ne connaît vraiment son nom de famille, mais tout le monde le respecte. D'ailleurs, il ressemble comme deux gouttes d'eau au fameux « *Ammo* Joseph », l'ancien gardien des archives du journal *L'Orient-Le Jour*, qui avait massacré les assassins de ses deux fils en 1975. Héros et martyr pour les uns, boucher pour les autres. Tout dépend d'où on se place. Comme toujours. Joseph ne sert pas à grand-chose, mais son maigre salaire continue de faire de lui un homme digne. Enfin, c'était peut-être le cas avant la dévaluation de la livre. Avant cette dégringolade, Marwan touchait l'équivalent de deux mille cinq cents dollars. De quoi vivre convenablement, même à Beyrouth où la vie est hors de prix. Aujourd'hui, sa paye n'équivaut même plus à trois cents billets verts.

En nage à cause de son rallye-cross sur le trottoir, Marwan descend péniblement l'escalier qui mène au sous-sol et au repaire de Ziad, le légiste. Il connaît bien son boulot Ziad, et connaît surtout les ordres qui viennent d'en haut et qui lui disent d'orienter ses rapports d'autopsie en fonction des besoins de la hiérarchie de la police judiciaire. C'est pour ça qu'il vaut toujours mieux lui rendre une petite visite préliminaire pour avoir ses premières impressions, à chaud. Avant qu'elles ne soient travesties.

– *Sabah el-kheir*[2] Marwan ! Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu ! lance Ziad de sa voix épaisse et rocailleuse.

– *Kifak habibi ?*[3]

– Comme un homme qui aimerait prendre des vacances sur la Lune !

– Tu as encore du café ? demande Marwan en voyant une tasse à moitié vide sur le plan de travail carrelé, juste en dessous d'un grand poster réunissant toutes les mouches de la création et portant ce titre merveilleux, en français dans le texte : « Les escouades de la mort ».

– Oui sers-toi, il y en a encore dans la *rakwé* [4]. Alors, quel bon vent t'amène ?

– Hier en fin de matinée, on t'a apporté le corps d'une vieille femme, dit calmement Marwan en remplissant un petit gobelet en carton. Elle est facile à reconnaître, elle n'avait plus de nez. Tu l'as déjà traitée ? Nom de famille, Asmar.

– Oui bien sûr, je m'en suis occupé hier soir.

– Alors ?

– Ouvre le tiroir n° 8, je vais te montrer.

Marwan avale une gorgée de café parfumé à la cardamome. À peine tiède. Dans moins d'une minute, il saura si l'enquête s'arrête là ou non. Il agrippe fermement la poignée d'acier, ouvre la porte carrée n° 8 et tire le plateau. Le corps sans vie, nu et malodorant, s'impose à lui. Pauvre morte, elle n'est vraiment pas belle à voir. Il n'y a plus de coquetterie qui tienne, de l'autre côté. L'inspecteur se penche, évite de s'attarder sur le visage qui ne ressemble plus à rien et inspecte la peau jaunasse, sa texture cartonnée. Rien de nouveau sous les néons, *a priori*, mis à part le grand Y recousu grossièrement sur la poitrine. Marwan ne sait même plus combien de cadavres il a pu voir dans sa vie. Que ce soit des tout frais encore chauds, ou des très froids, rigidifiés bien comme il faut.

– Tu as une estimation de la date de sa mort ?

– Environ deux semaines, je ne pourrai pas être plus précis, regrette Ziad en rattachant le bandana qui ceinture ses cheveux longs. Y a que dans les séries américaines où les mecs comme moi vont te dire « Ah ah, la victime est morte le 4 septembre à 18 h 25 ! ». Que des conneries, les séries américaines.

– Tu ne peux pas être un peu plus précis quand même ?

– *Habibi*, la datation, c'est le truc le plus difficile dans notre boulot, tu le sais bien ! Y a trop de paramètres à prendre en compte, la dégradation cutanée, la température ambiante… La seule chose que je peux t'affirmer, selon les bestioles qu'on a retrouvées, c'est que les champignons ne se sont pas encore développés. Donc si je devais miser ma chemise, je dirais environ quinze jours.

– Quoi d'autre ?

– Écoute, tu as vu son état ? Les vers l'ont bouffée de l'intérieur, mais je peux quand même te dire qu'elle a mangé de la *mjadra*[5] et de la salade de chou pour dernier repas. Sinon tu vois, là, le piqueté hémorragique sur sa peau ? Ça veut dire qu'elle est morte dans cette position. Ton macchabée n'a pas bougé après sa mort.

– T'es un rigolo, toi, plaisante Marwan.

– Je sais, sourit l'homme en blouse blanche débraillée. Bon sinon, j'ai lu sa fiche d'entrée : pas la moindre trace de brûlure au bout des doigts, cette dame n'est pas morte électrocutée.

– Arrête Ziad, tu me fais languir…

– OK, OK. Regarde son cou, juste là, indique le médecin légiste du bout de son stylo-feutre rouge.

– Les marques, là ? demande Marwan en se penchant au-dessus de la dépouille de la vieille universitaire. On les avait remarquées hier, oui.

– Elles sont claires comme de l'eau de roche. Strangulation.

– Tu es sûr à 100 % ?

– *Miyé bil miyé*[6].

Marwan se redresse et tire une cigarette de la poche pectorale de sa chemise.

– Ça ne te dérange pas ?

– Non, bien sûr. Fais comme chez toi.

– Donc, madame Asmar, quelqu'un vous a étranglée ? énonce Marwan à voix haute en tapotant sa cigarette sur le plateau en inox pour en tasser le tabac, à quelques centimètres de l'épaule du cadavre. Et ce même « quelqu'un » a stupidement maquillé la scène en accident, et a probablement effacé des fichiers sur votre ordinateur… Ziad, tu peux me dire quoi d'autre sur ces marques ?

– À en juger par leur forme, je dirais que ton tueur a de petites mains. Pas comme les miennes ! s'esclaffe le légiste en montrant ses grosses paluches, taillées dans le même moule que celles de Chivas. Bref, tu liras tout ça dans mon rapport.

– Merci Ziado, sourit l'inspecteur avec tendresse.

Le médecin referme le tiroir. La salle en sous-sol, sans fenêtres, sans soleil, est un royaume où Marwan n'a jamais voulu s'attarder trop longtemps malgré son indéniable fraîcheur. Il se demande toujours comment Ziad peut y passer dix ou douze heures par jour, cinquante semaines sur cinquante-deux.

– Dis-moi Marwan, toi et moi, on se dit tout, n'est-ce pas ?

– Évidemment.

– Alors ce n'est pas parce que tu me fais l'honneur de ta visite, ici où ça pue la mort, qu'il faut te sentir obligé de sentir mauvais comme ça !

– Je n'ai plus d'eau chez moi, *ya hmar*[7], rétorque Marwan amusé. T'aurais pas une douche ici, non ?

Vingt minutes plus tard, l'inspecteur Khalil pousse la porte d'entrée de la brigade criminelle, à Adlieh. À son bureau, il allume le ventilateur qui commence sa valse avec son petit drapeau. Il est l'heure d'ouvrir officiellement l'enquête. Il met en marche son ordinateur et crée un nouveau dossier sur le serveur. *Qadiya Asmar*, le « Cas Asmar ». Bon, maintenant, il va s'agir de lui régler son cas, au cas Asmar. Hors de question de laisser ce meurtre sans réponse. Concentré sur le clavier de l'ordinateur, ses deux index visant une touche après l'autre, Marwan n'aperçoit pas sa jeune adjointe s'asseoir à son bureau, en face de lui, de l'autre côté de la grande table carrée où ils sont installés tous les deux.

– Ça va, chef ?

– Ah, t'es là ? Allez, au boulot. Elle a été assassinée, notre vieille, ânonne Marwan sans détourner le regard. Étranglée, pour être précis.

– Comment vous savez ? On n'a pas encore eu le rapport d'autopsie.

– Parce que je reviens de la morgue. Règle nº 1 : c'est toujours mieux d'aller chercher l'info à sa source plutôt que de l'attendre.

– Et pourquoi vous ne m'avez pas proposé de venir avec vous ?

– Je… je n'y ai pas pensé, ment Marwan pour toute défense, en la fixant ostensiblement.

– J'ai fait quelque chose ? Pourquoi vous ne me dites rien quand je vous pose des questions ? Pourquoi vous me mettez sur la touche ? se risque Ibtissam, l'air visiblement contrarié.

– Je n'ai rien contre toi, tente Marwan sans conviction. Je…

– On ne dirait pas.

C'est plus fort que lui, il le sait. Marwan n'aime pas les musulmans. Ce n'est un mystère pour personne à la brigade. Il en a tué un paquet pendant la guerre, pendant que ceux d'en face tuaient ses frères d'armes à lui. Il ne comprend pas pourquoi Chivas lui a mis cette jeune flic dans les pattes. Le commissaire ne les aime pas non plus, il y a trop de blessures impossibles à cicatriser. Ils sont si bêtes, ces sociologues qui répètent dans les médias que la guerre est terminée. Terminée pour qui, exactement ? Le pays n'a jamais fait la paix avec lui-même. Il s'est contenté d'amnistier ses tueurs en pensant que tout le monde pourrait tourner la page et faire comme si de rien n'était. Foutaises.

– Je te promets de faire un effort, avance Marwan sans croire vraiment à ce qu'il dit.

Il faut bien commencer quelque part. Et puis les promesses n'engagent que ceux qui y croient, n'est-ce pas ? Les états d'âme de son adjointe sont très loin dans la liste de ses priorités. Mais il fera de son mieux pour l'intégrer un peu plus. Ça ne lui coûtera rien, après tout. Bon, maintenant, il faut comprendre ce qui s'est passé il y a deux semaines. Comment la morte s'est-elle retrouvée avec une ampoule brisée par terre à côté d'elle, et surtout avec deux mains autour du cou pour l'empêcher de respirer ?

– Donc, chère collègue…, tente-t-il pour reprendre la main. Nous avons un meurtre sur les bras. Commençons par le commencement, et avançons sur les auditions des voisins.

Marwan met de côté sa souris d'ordinateur, tire le calepin qui déforme la poche arrière de son jean et relit ses premières notes. L'enveloppe de cash retiré chez Western Union, retrouvée intacte, indique qu'il ne s'agit pas d'un crime crapuleux. Rien ne semble avoir été volé dans cet appartement, d'ailleurs. Le calepin dans la main gauche, il bascule son siège en arrière pour chercher l'inspiration. Soudain, le ventilateur ralentit sa course et tous les UPS commencent à siffler en cadence dans la vaste pièce. Courant coupé. Dans deux minutes, les grosses batteries n'auront plus assez de jus, arrêteront

leur chant de cigales à l'agonie et les ordinateurs s'éteindront. Autour de lui, Marwan voit tout le monde s'exciter, brailler, jouer de la souris pour éteindre les bécanes.

– Encore !!! hurle Chivas, en sortant furieux de son bureau. Toi là-bas, va voir le générateur ! ordonne le commissaire au *coffee boy*.

Dans son coin, Marwan sourit. Sa carrière, il l'a commencée à l'époque des machines à écrire et des rubans d'encre bicolores. Son ordinateur ne lui manquera pas. Retour à l'analogique. À la recherche à l'ancienne. La seule qui vaille. Celle du papier et du terrain. En une minute, la pièce vient de se transformer en basse-cour peuplée de poulets sans tête. Ça bouge dans tous les sens, ça s'énerve, ça insulte tous les saints et les prophètes. Ce ballet l'amuse, l'inspecteur Khalil.

Marwan entend vaguement le *coffee boy* revenir du sous-sol et déclarer tout penaud que le générateur de l'immeuble s'est éteint parce que la cuve de mazout est à sec. Elle aussi. Décidément. La République des cuves à sec, voilà ce qu'est devenu le pays. Marwan quitte son fauteuil et ignore l'agitation. Dans le couloir, il pousse la deuxième porte à droite. La pièce, aveugle, est plongée dans le noir.

– Y a quelqu'un ? demande Marwan à haute voix.

– Oui oui, attends, je cherche les bougies.

Marwan sort son briquet et l'allume. Il reconnaît immédiatement la crinière de Ghassan, le gardien des scellés, agenouillé, en train de farfouiller dans un placard.

– Ah les voilà ! s'exclame Ghassan en brandissant un sac en plastique transparent. T'as mal choisi ton moment pour venir m'embêter, toi !

– Tu as remisé tout ce qu'on a rapporté hier concernant le dossier Asmar ? demande Marwan en approchant son briquet de la mèche des bougies que l'archiviste commence à disposer dans des tasses à café.

– Évidemment. Tu crois que je sers à quoi, moi ?

– J'ai besoin d'y prendre quelque chose.

– OK, mais signe le registre d'abord.

Procédure inutile, mais procédure quand même. Marwan s'y plie, retourne le gros cahier horizontal et gribouille son nom. Une fois de l'autre côté du portique, une bougie à la main, il suit Ghassan – une espèce de grand dadais efflanqué – dans le rayonnage d'étagères métalliques. Le gardien des pièces à conviction en sort deux cartons.

– Tu cherches quoi ?

– L'agenda de la victime.

Dix secondes plus tard, Marwan déniche le sachet plastique contenant le calepin broché, avec sa couverture en cuir brun, caché sous l'enveloppe épaisse du manuscrit. Vraiment un truc de vieux de la vieille, cet agenda, mais tellement plus personnel qu'un téléphone portable. Du bout des doigts, Marwan le caresse un instant.

– Merci *habibi*, je te le rapporte plus tard.

Dans la salle principale, tous ses collègues sont encore en train de râler devant leurs écrans éteints. Sans leur prêter attention, Marwan s'approche de cette fenêtre coulissante aux montants en aluminium mal ajustés, qui laisse passer l'air froid en plein hiver. À travers la poussière des carreaux, il devine des grues de chantier à l'arrêt. Ça fait des mois qu'elles prennent racine sans velléité d'évasion. Un coup de salive sur le bout de l'index et il se met à consulter les semaines de juillet et août dans l'agenda. Une même mention, récurrente, apparaît quatre fois au cours de l'été. « RDV Moussaoui UL ». Université libanaise, probablement. Hier à l'hospice, Alfred – le frangin – avait mentionné un Moussaoui. Le même Moussaoui, probablement.

1. Insulte traduite littéralement par « La chatte de la sœur de ma chance ! ».
2. Bonjour (formule dite le matin uniquement).
3. Comment ça va, mon ami ?
4. Casserole spécifiquement utilisée pour la préparation du café turc.
5. Purée de lentilles.
6. Cent pour cent.
7. Abruti (littéralement « âne »).

6

Le pire d'entre nous

Mardi 19 septembre, 14 h 04

La Corniche el-Mazraa, à l'ouest de la capitale, est en vrac. La faute à une manifestation que Marwan n'avait pas anticipée, près du siège de la Caisse nationale de Sécurité sociale, l'administration la plus inutile du pays après l'Office des Chemins de fer qui continue d'employer des dizaines de fonctionnaires alors qu'aucun train ne circule plus dans le pays depuis trente ans. Devant la CNSS, des manifestants sont arrivés dès la fin de la matinée pour crier leur colère face à la détérioration des services de cette administration censée gérer les remboursements de frais médicaux et verser la retraite des fonctionnaires. Les esprits commencent à s'échauffer, Marwan se dit qu'il devrait aller manifester lui aussi pour cette retraite de misère qu'il touchera dans quelques mois. L'équivalent d'à peine deux cents dollars, lui a-t-on dit. Un « privilège » de fonctionnaire, les employés du privé étant invités à travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les tirailleurs des FSI sont là en nombre pour « maintenir le calme » au cas où des éléments perturbateurs voudraient en découdre. Au volant de son Alfa Romeo, Marwan peste. Il va être en retard. Ça aussi, il déteste. Quand il était gosse, son père lui avait enseigné la politesse des rois. À la dure. Marwan était fier de cette qualité, d'autant que les hommes comme lui devaient se compter sur les doigts de la main à Beyrouth. Mais lui n'avait jamais été capable de transmettre cette vertu à sa propre fille. Ça l'horripilait quand elle lui disait « J'arrive dans cinq minutes » et qu'elle débarquait une heure plus tard. Et là, coincé dans l'habitacle surchauffé de la GTV, Marwan donnerait n'importe quoi pour entendre encore Maha lui dire ça.

Un coup de volant à droite, et il décide de tenter sa chance dans les petites rues de Mar Elias. Dans les embouteillages, le moteur de l'italienne chauffe toujours trop, le radiateur a besoin d'air frais en permanence. Un nouveau coup de volant à gauche au carrefour suivant. Ce quartier, il s'en souvient, était un coupe-gorge pendant la guerre. Aux fenêtres, les drapeaux verts du Mouvement Amal – l'ex-milice de Nabih Berri – flottent au vent et rappellent à Marwan qu'il est en territoire ennemi. Il le sent encore. Certes, les années ont passé, les pores de sa peau ne suintent plus ce mélange de peur et de rage comme il y a trente ans. Mais Marwan n'aime pas venir ici. Trop de

mauvais souvenirs. Lui n'est pas comme ces politiciens, champions du monde toutes catégories du clientélisme et du déni. Il n'a pas envie de faire semblant et de caresser tout le monde dans le sens du poil.

Il a pris rendez-vous avec le vieil homme mentionné à plusieurs reprises dans l'agenda de la victime. Ali Abbas Moussaoui, ancien vice-doyen de l'une des facultés de l'Université libanaise. La même génération que la morte. Et puis un chiite, vu son nom. Décidément. Ils sont partout en ce moment. Les vieux comme les chiites. Tous l'assiègent. Marwan ronge son frein, la main droite scotchée au levier de vitesse, l'œil sur la jauge de température du moteur qui ne cesse de flirter avec la zone dangereuse. Dans sa tête, il se répète les mots qu'il distillera à son interlocuteur. Il sait qu'il devra faire attention, il a souvent du mal à dompter sa rancœur qui n'est jamais la bienvenue quand elle sort de sa boîte. Déjà six minutes de retard et il n'est pas encore garé. Il a rendez-vous dans un immeuble des années 60, rue Dar el-Fatwa. Tout s'annonce mal.

Évidemment, l'interphone ne fonctionne pas. Pas plus que l'ascenseur. Dans le hall d'entrée, Marwan compose le numéro de l'universitaire. L'homme l'attend deux étages plus haut. Ça ira pour le genou. Trois minutes plus tard, Ali Abbas Moussaoui ouvre sa porte, un sourire courtois illuminant son visage. Une tête de petite souris à demi chauve. Les rides bien calées au coin des yeux, comme celles des vendeurs de la rue Hamra, ceux qui refourguent des imitations de costumes italiens en promettant la main sur le cœur qu'ils arrivent direct de Milan par avion. La poignée de main est franche, s'étonne Marwan qui devine des bras maigrelets sous la chemise blanche amidonnée de son hôte.

– Savez-vous où et quand auront lieu les funérailles d'Aimée ? s'enquiert le vieil homme après les premières salutations d'usage.

– J'avoue que non… Probablement le week-end prochain.

– Je ne les manquerai pour rien au monde. Aimée était une grande amie, vous savez. Venez, installons-nous dans le salon, propose Ali en prenant Marwan par le bras.

L'inspecteur se demande s'il le fait comme un vieillard qui a besoin d'une béquille ou comme un ami de toujours à la recherche d'une confidence. Il se laisse embarquer par le vice-doyen à la retraite jusqu'au salon de réception. Ça sent l'encaustique à plein nez ici. Tant mieux, se dit Marwan, ça couvrira son odeur. Des fauteuils style Louis XV les attendent, avec leurs motifs fleuris. Ainsi qu'une domestique éthiopienne immobile, au garde-à-vous. Aussi belle qu'une statue rococo en ébène.

– Vous la connaissiez depuis longtemps ? entame Marwan, en y allant mollo.

– Depuis le début des années 80, je pense. J'étais son aîné de six

ans, presque jour pour jour.

– C'était à l'université ?

– Oui. Nous nous sommes tout de suite très bien entendus. Pourtant, nous ne venions pas du même monde, si vous voyez ce que je veux dire. Surtout à cette époque… laissez-moi réfléchir… Ah oui ! C'est à la rentrée 1981 que nous nous sommes rencontrés. Mais dites-moi, comment êtes-vous arrivé jusqu'à moi ?

– J'ai rendu visite à son frère, hier midi. C'est lui qui m'a parlé de vous.

– Comment va-t-il, ce cher Alfred ?

– Il m'a semblé plutôt en forme.

– C'est bien, tant mieux… Café ? Avec ou sans sucre ? invite l'hôte en claquant des doigts à l'attention de la domestique au nez aussi fin que son visage est étroit.

– Avec, s'il vous plaît.

Ali Abbas Moussaoui donne ses instructions à la domestique. Marwan lui lance un sourire gêné et scanne rapidement ce salon immense. La décoration n'a pas dû changer d'un iota depuis 1981. Il reconnaît une aquarelle de Georges Cyr, accrochée bien en évidence sur le mur principal, en face de lui. Probablement un original. Des napperons en dentelle dépassent de tous les meubles. Sur la table basse devant lui, un plateau regorge de paquets de cigarettes entamés. Comme dans la maison de son enfance. Marwan s'étonne de l'absence de photographies de son hôte en compagnie de politiciens, comme cela semble être la mode chez les vieux en ce moment. Juste des photos de famille avec une ribambelle de petits-enfants qui posent contraints et forcés, les bagues métalliques fixées aux incisives.

– Alors inspecteur, en quoi puis-je vous être agréable ?

– J'aimerais que vous me parliez du travail qui vous a réuni, avec madame Asmar, il y a vingt ans. Autour de la commission du Centre national de recherche et de développement pédagogique.

– Ah oui, je vois. Vous allez droit au but. C'est bien ça, d'être direct. Cette commission, cher inspecteur, a été le plus grand échec de ma carrière professionnelle.

– Pourquoi ?

– À l'époque, nous avions eu la charge de constituer un manuel scolaire unifié sur l'Histoire libanaise, suite à la décision du Conseil des ministres… en 1997, si mes souvenirs sont bons. Nous étions plusieurs à travailler dessus, représentant toutes les sensibilités politiques libanaises. C'est ainsi, que voulez-vous, il faut plaire à tout le monde dans ce pays.

– Est-ce indiscret de vous demander de qui vous étiez proche à l'époque ? Politiquement parlant, je veux dire.

– Ce n'est un secret pour personne. J'avais été nommé parce que le

Mouvement Amal avait donné son aval. Même si, par honnêteté intellectuelle, je n'étais pas là pour servir ses intérêts, mais ceux du Liban tout entier. Nous avons travaillé de longs mois, les programmes étaient prêts au printemps 2000. La maquette du livre était finalisée. Mais en 2002, sa sortie a été interdite, officiellement par le ministre de l'Éducation. Abdel Rahim Mrad.

– Un pro-Syrien…

– …notoire, ajoute l'historien. Mais je ne pense pas que ce soit lui qui ait vraiment décidé de quoi que ce soit, vous savez. Il n'en avait pas le pouvoir, l'ordre venait de plus haut. Après ça, Mrad a tout de même été promu ministre de la Défense par le président Lahoud. Probablement pour bons et loyaux services.

– Lahoud, le pire de tous… Excusez ma franchise, monsieur Moussaoui, mais Lahoud, c'est la lie des Libanais.

– Libre à vous de le penser, je ne juge pas.

– Mais dites-moi, pourquoi cette commission a-t-elle été un échec pour vous, personnellement ?

– Parce que je suis un historien avant tout, inspecteur ! Je suis attaché à l'idée de transmission, tout comme l'était Aimée ! À l'idée de vérité ! Rendez-vous compte : dans le meilleur des cas, aujourd'hui encore, les enfants de ce pays apprennent que le président Gemayel est « décédé dans un regrettable incident » ! C'est lunaire ! Dois-je vous rappeler l'attentat de la rue Sassine ? Un regrettable incident ? Soyons sérieux un instant… Tout ça parce qu'il ne faut pas dire que c'est le PSNS qui a exécuté l'ordre d'éliminer Gemayel. Ce n'est qu'un fait historique, rien de plus.

Marwan a le souffle coupé. Les pupilles dilatées. Un « regrettable incident », donc. Qui avait emporté le tout jeune président en septembre 1982. Et sa petite sœur Reem, quatre jours plus tard. Parmi tous les exemples à piocher dans l'Histoire libanaise, pourquoi Moussaoui a-t-il choisi celui-là ?

– On sait très bien qui a fait le coup, comment et pourquoi ! reprend l'historien. L'Histoire du pays aurait été bien différente sans cet assassinat, sans tous les autres assassinats d'ailleurs… Aujourd'hui comme hier, on ne peut rien dire qui fâcherait la Syrie ou l'Iran, et leurs hommes de paille ici même. Ça oui, on peut critiquer les Américains, les Français ou les Israéliens, et il y a de quoi ! Mais pas les autres. Pour les historiens intègres, c'est insupportable. Alors, comme nombre de mes pairs, je me tais. Je sais, cette posture n'est pas vraiment à notre honneur, mais je préfère vivre et voir grandir mes petits-enfants plutôt que de mourir dans ce qui ressemblera à un suicide ou à un accident. Je ne suis pas un combattant, moi.

Marwan a du mal à se remettre de l'uppercut, et profite du retour de l'Éthiopienne dans le paysage pour reprendre ses esprits et le fil de ses

idées. Sur le plateau d'argent de la jeune femme, deux tasses de café et quelques biscuits maison, fourrés à la datte.

– Et cette nouvelle commission à laquelle appartenait madame Asmar, vous en avez entendu parler, j'imagine ? relance l'inspecteur.

– Bien entendu. On m'a même proposé d'en faire partie, comme pour les précédentes. Mais j'ai refusé.

– Ah bon, il y en a eu d'autres ?

– Oui, en 2012, en 2019… Cette histoire de manuel scolaire unifié est un sacré serpent de mer, inspecteur. Un projet maudit. En 2012, le ministre Hassan Mneimneh avait proposé que le programme s'étende jusqu'en 2008, comprenant donc l'assassinat du Premier ministre Hariri, et la Révolution du Cèdre qui a suivi. Mais le Hezbollah a dit « niet ». Hors de question pour lui d'appeler « Révolution du Cèdre » les manifestations de février et mars 2005, et le départ de l'armée syrienne en avril. C'était une ligne rouge à ne pas franchir pour Hassan Nasrallah et pour ses parrains, à Damas comme à Téhéran. Je ne vous apprends rien, j'imagine, cet homme n'a pas vraiment le sens de l'humour et du compromis… Encore une fois, vous devez bien comprendre qu'il faut vraiment plaire à tout le monde. Le moindre mot, la moindre virgule, sont toujours sujets à équivoque. Chaque parti veut imposer son idéologie, c'est la malédiction du Liban et de notre fameux « consensus ». Il y a autant d'opinions que de Libanais… Et puis pour être honnête avec vous, écrire l'Histoire de notre pays n'est pas une sinécure. Je n'ai vraiment pas eu envie de rempiler. Vous savez, l'un de mes confrères avait eu cette phrase très juste : on ne peut pas écrire l'Histoire alors que nous sommes en train de la vivre.

– Si on part de ce principe, on ne l'écrira jamais…

– Je ne vous le fais pas dire. Surtout au Liban, constate Ali en saisissant un mouchoir en papier du bout des doigts pour s'éponger le front, le geste économe. Vous savez inspecteur, enseigner l'Histoire, ce n'est pas simplement faire entrer des dates, des faits et des chiffres dans la tête des étudiants, non. Ce n'est pas ça, l'éducation. L'éducation, comme disait Chomsky concernant la Shoah, c'est de faire comprendre à ces mêmes étudiants pourquoi et comment des Libanais ont pu se laisser convaincre de devoir tuer d'autres Libanais, même leurs frères. L'éducation, c'est donner les armes intellectuelles aux nouvelles générations pour que les pages sombres de l'Histoire ne se répètent pas. Et clairement, certains au Liban n'en veulent surtout pas.

Moussaoui clôt sa phrase comme une sentence. Il commence à s'agiter. Le vieux bonhomme intrigue Marwan. Il semble s'ouvrir à lui avec la plus grande honnêteté. Autant en profiter.

– Pour quelle raison avez-vous refusé de travailler sur ce nouveau projet ? relance Marwan.

– Parce que la nouvelle commission est encore plus véreuse que les

précédentes.

– Madame Asmar en avait-elle conscience ?

– Bien entendu. Nous en avions parlé elle et moi, l'an dernier. Et encore cet été… Je l'avais mise en garde. Mais elle était butée, elle voulait mener ce combat coûte que coûte. Moi, j'ai refusé, malgré les pressions. Je ne voulais pas participer à cette réécriture de l'Histoire que les miliciens qui nous gouvernent imposaient. Je ne voulais pas participer à cette grande entreprise de dissimulation. Une vraie mascarade, je vous assure… Aimée n'aurait jamais dû se lancer dans ce projet insensé. Pourquoi toutes ces questions ? Vous pensez qu'on a voulu lui faire du mal ?

– C'est possible.

– Quelle horreur…

– En tous cas, à vous écouter, je ne comprends pas pourquoi elle s'est mise dans ce nid de guêpes…

– Aimée était une femme fantaisiste, mais très courageuse. Et elle n'avait rien à perdre. Pas de famille à protéger, pas de petits-enfants à voir grandir. Sa solitude, son indépendance, c'était sa force. Et cela en embêtait plus d'un.

– Et cette nouvelle commission, que va-t-elle faire maintenant ?

– Je ne sais pas, et je ne tiens pas à le savoir, assène Ali. Mais un conseil, jeune homme, méfiez-vous de son président. Nicolas Bassil. C'est un historien très en vue, il dirige une chaire à l'Université Saint-Esprit de Kaslik.

– Pourquoi devrais-je m'en méfier ? demande Marwan que ce « jeune homme » fait sourire.

– Bassil est un homme charmant en société, je suis sûr qu'il vous recevra avec plaisir. Mais c'est un sale petit opportuniste, prêt à tout pour se faire apprécier des pires tueurs qui peuplent les coulisses du pouvoir. Bassil, c'est le pire d'entre nous.

– C'est noté, acquiesce Marwan en reposant son stylo.

Ali saisit délicatement sa tasse de café et scrute l'inspecteur avec l'œil d'un spécialiste. Ses doigts et sa moustache jaunâtres trahissent un vice qu'il connaît bien. D'un geste de la main, Ali suggère à son invité de piocher dans la quinzaine de paquets de cigarettes éparpillés dans le plat rond en cristal, sur la table basse. Les vieilles traditions sont les plus belles, pense Marwan qui ne se fait pas prier. Il attrape une Marlboro aussi rouge qu'appétissante, et l'allume.

– Qui aurait eu intérêt à tuer madame Asmar, selon vous ? lance l'inspecteur en expirant la douce fumée.

– Tout le monde, je suppose. Ceux dont les noms apparaissent, noir sur blanc, dans son manuel scolaire et qui auraient préféré qu'on les oublie… et les vaniteux qui auraient aimé y être et qui n'y sont pas.

* * *

Marwan ne peut plus se sentir lui-même. Il empeste à trois mètres à la ronde. Il rêve de sa douche et de brûler ses habits imbibés de cette transpiration acide qui irrite sa peau. Après la visite chez Moussaoui, il est repassé par le siège de la police judiciaire où Ibtissam était en train d'achever les auditions des voisins de l'immeuble de la défunte. Grosse réunion prévue demain matin avec Chivas, pour discuter de la suite des opérations. Marwan décide de ne pas faire d'heures supplémentaires aujourd'hui et de rentrer chez lui. Il a une mission prioritaire. Se faire livrer de l'eau. Pour sa douche, sa vaisselle, ses toilettes, ses pots de fleurs. Et pour le radiateur de l'Alfetta.

Un peu avant le coucher du soleil, il s'installe sur son balcon. La ville à ses pieds. Les lumières s'allument puis s'éteignent une à une. Sur le toit d'en face, un panneau publicitaire tombe en ruine, surnageant au milieu d'une flopée de panneaux photovoltaïques. Il n'a pas été changé depuis l'explosion du port trois ans plus tôt. On y distingue encore l'affiche, à moitié déchirée, ses couleurs lessivées à force d'être restées trop longtemps au soleil. Une pub pour un nouveau projet immobilier qui n'a jamais vu le jour, se rappelle vaguement Marwan. Avec un slogan grotesque. « BEYROUTH FOREVER ». Il rit jaune à chaque fois en lisant ces deux mots, et leur double sens. Sa *love story* est finie depuis belle lurette. Lui ne voit plus que sa peine de réclusion à perpétuité.

Il sort son téléphone et appelle Fakhoury. Ça sonne de longues secondes, une voix caverneuse décroche enfin. Le livreur d'eau l'assure, il sera là dans la demi-heure. Et lui demande s'il a bien le cash pour être payé sur-le-champ, il ne fait plus crédit comme cela lui arrivait par le passé. Trois cent mille livres pour cinq cents litres. Aucune faveur possible, même pour les clients fidèles.

Quand sa défunte mère lui disait encore, juste avant d'attraper cette saloperie de coronavirus, que la vie était plus douce pendant la guerre, qu'on trouvait de tout, qu'on se débrouillait toujours d'une manière ou d'une autre sous les bombes, Marwan trouvait qu'elle y allait un peu fort. Mais elle avait raison, il le sait bien. Remplir la cuve d'eau n'est pas un caprice d'enfant gâté. Juste une simple nécessité pour survivre. C'était donc à ça qu'il allait être réduit ? Comment fera-t-il dans quelques mois avec les miettes de sa retraite ? Ce n'est peut-être pas une si bonne idée que ça de quitter son job même s'il n'en peut plus. Il ne se voit pas se reconvertir en taxi ou remplir les sacs plastiques dans les supermarchés, Marwan. Il refuse cette perspective qui s'est pourtant imposée à tant de Libanais de son âge, comme Mike et Ghadi, ses deux copains d'enfance. Il faudra trouver autre chose. Détective privé, par exemple. Pour commencer, ça lui évitera de

tremper dans les combines de la police. Et puis ça lui permettra de continuer à faire tourner sa cervelle. Il n'est peut-être pas historien comme Aimée Asmar, mais mettre ses neurones à la retraite lui semble de toute évidence contre-nature.

Comme tous ses concitoyens, Marwan avait vu son argent – les économies de toute une vie – gelé par les banques au moment de la crise de 2019. Chaque semaine, il ne pouvait retirer que cent dollars par-ci, deux cents dollars par-là. Tout le monde se renvoyait la balle, personne ne voulait prendre la responsabilité de la déroute financière du pays des trois dernières années. La monnaie nationale avait perdu 98 % de sa valeur, et fallait avoir fait des études à Harvard pour comprendre les quatre taux de change différents entre la livre libanaise et le dollar. De toute façon, ces taux étaient toujours calculés en défaveur des Libanais. Sauf évidemment pour les mafieux gérant l'économie parallèle des bureaux de change.

Et de plus en plus, dans les discours officiels, montait cette petite musique susurrant que l'effondrement du pays avait été provoqué par les grandes manifestations populaires de l'automne 2019. Par cette *thawra* qui n'avait de révolution que le nom. Cette petite musique tentait d'intervertir les responsabilités dans ce jeu de dupes. La *thawra* n'était que la conséquence de décennies de braquages en série de l'État, par tous les chefs de partis et par tous ces arrivistes et profiteurs de misère qui claquent leurs dollars dans des restaurants à la mode, tout en se foutant éperdument que 80 % de leurs concitoyens crèvent la gueule ouverte en cherchant de quoi manger dans les poubelles. C'est pire encore dans son quartier de Mar Mikhaël où les bars poussent et meurent comme de la mauvaise herbe. Les soirs, tard, c'est le défilé des Porsche en talons aiguilles, des Hummer à Cohiba obscènes, des Ferrari fardées comme des putes. C'est le ballet grandiloquent des voituriers qui gagnent des clopinettes, c'est le concours permanent du plus riche et du plus tonitruant. Le royaume du *show off*. Avec les gamins de rue qui vendent des roses en pleurnichant, la main tendue. Ce spectacle quotidien, cette danse à pieds joints dans le cratère du volcan, ce sens de la fête qui fait le délice des journalistes du *New York Times*, eh bien Marwan n'en peut plus. Il voudrait le pulvériser d'un tir de RPG. Il aurait dû en garder un des années de guerre. Dommage.

Il regarde sa montre. 18 h 38. Le ciel à l'horizon se pare d'orange et de violet, la Méditerranée s'irise. L'espace d'un instant, le Liban est un miracle sur Terre. Le spectacle est flamboyant, et probablement exacerbé par quelques substances toxiques en suspension dans l'air. Un leurre certes, mais un leurre magnifique. En écrasant son mégot dans le cendrier qui déborde, il pense à ses parents, partis tous les deux, coup sur coup, à cause du virus et de ce fichu pangolin *made in*

China. Sa peine ne s'est pas vraiment allégée depuis leur enterrement, mais il ressent une sorte de soulagement à l'idée qu'ils n'aient pas eu à voir jusqu'où le pays est en train de sombrer. Son père ne l'aurait pas supporté. Ou bien il aurait fait semblant, comme tant de vieux Libanais. Les grands-pères du pays, encore la tête dans l'âge d'or des années 60, sont souvent persuadés que la situation s'améliorera « bientôt ». Que le pays où coulent le miel et le lait s'en remettra. Que les affaires continueront, avant de redevenir florissantes. C'est vrai quoi, il y a des signes qui ne trompent pas. Les restaurants de luxe affichent complet partout, l'argent coule à flots. Mais seulement dans quelques poches. La saison estivale qui s'achève a vu les expatriés venir débourser leurs beaux dollars gagnés à Dubaï ou ailleurs. Marwan vomit cette ritournelle élimée du phénix qui renaîtra de ses cendres. Les Libanais ne sont pas plus Phéniciens qu'héritiers spirituels du Phénix. Ils sont les dindons d'une farce qui dure depuis trop longtemps.

Lui, il pense surtout à ceux qui préfèrent ne pas renoncer à ce qui leur reste de dignité. En se faisant sauter le caisson ou en prenant les choses en main. Dans sa cuisine, punaisées sur un tableau de liège, Marwan a conservé plusieurs coupures de presse. Il y a celle du 9 février 2019. Avec l'histoire de Georges Zreik qui s'était immolé deux jours plus tôt devant l'école de sa fille parce qu'il ne pouvait plus régler les frais de scolarité. Marwan avait pleuré ce jour-là. Il s'était mis à la place de cet inconnu, incapable de faire face à ses responsabilités. Ça lui avait fendu le cœur. Elle est là, la vraie violence libanaise. Pas dans les armes que tous les citoyens conservent dans leurs placards. Au cas où. Elle est là, cette rage, dans les cœurs des pères de famille poussés à bout, qui préfèrent en finir plutôt que de farfouiller dans les bennes à ordures. Elle est là, cette férocité, dans les actes désespérés des nouveaux braqueurs de banque qui font la une des journaux depuis presque deux ans maintenant. Que ce soit Abdallah al-Saï qui avait braqué une agence de BBAC à Joub Jannine, dans la plaine de la Békaa, pour encaisser les 50 000 dollars bloqués sur son compte. Ou encore Sali Hafez qui avait braqué – avec un pistolet en plastique – une agence de la BLOM à Beyrouth il y a tout juste un an, pour récupérer ses économies. Et pas un dollar de plus. Son seul souhait était de pouvoir payer les frais médicaux de sa sœur, atteinte d'un cancer. Ça ferait un bon scénario de film, ça.

Et malgré ces drames à répétition, le zombie de l'État libanais tient toujours debout. On peut y voir un miracle évidemment. Mais le cancer, le vrai, il faudra bien s'en débarrasser un jour ou l'autre. Pendre haut et court tous les fossoyeurs du pays. C'est ça, la solution. Évidemment. Solution impossible, solution mirage, mais solution tellement tentante. Avec son flingue de flic et son autorité passée,

Marwan, lui, ne sait soudain plus de quel côté de la barrière il est. Ou a envie d'être. Les 147 000 dollars de son compte en banque ne sont plus qu'une ligne virtuelle sur un relevé craché par une imprimante à sec. Ces dollars-là n'existent plus. Il est nu comme un ver. Marwan n'a jamais pensé à se reconvertir en braqueur de banque. Mais faudrait pas écarter l'idée trop vite.

Dans sa poche, son téléphone vibre. L'écran affiche « Chivas ». Son commissaire, son ancien compagnon de barricade, de beuverie et de joints roulés au délicieux haschich de la Békaa. Il l'aime et l'abhorre en même temps. Jamil Chakar représente tout ce qu'il faudrait changer. Un homme brisé par un massacre sanglant dans sa jeunesse, un homme pour qui la guerre de 1975 n'est pas tout à fait terminée, un homme qui s'est arrangé avec sa conscience pour assurer des rentrées de cash régulières et évidemment illégales. Comme lui. À force de fermer les yeux sur certains trafics pour toucher sa part, l'inspecteur Khalil a perdu la vue. Marwan se rend soudain à l'évidence. Lui aussi devrait être changé. Effacé. Pendu haut et court.

– Mario, entame Chivas d'une voix autoritaire et paternaliste, à partir de demain, je veux que tu joues franc jeu avec la petite Ibtissam.

– De quoi tu parles ?

– Ton adjointe… faut que tu lui fasses une place. Vous êtes deux sur l'enquête Asmar, t'es pas tout seul.

– Je sais.

– Alors agis en conséquence, s'il te plaît.

– Tu m'emmerdes.

– Écoute, toi et moi, on a certainement plein de choses à lui apprendre.

– Comme quoi ? Mettre la main sur les billets de 100 dollars qui dépassent ?

– Arrête de jouer au con.

– Dis-moi Jamil, rétorque Marwan en se rendant compte qu'il ne l'appelait quasiment jamais par son vrai prénom, tu crois vraiment que nous pouvons servir d'exemples à celles et ceux qui nous remplaceront ? Nous !

– Dans notre job de flic, oui. On connaît deux ou trois ficelles, tout de même.

Tes grosses ficelles, on pourrait nous pendre avec, se dit Marwan en raccrochant. Au loin, l'orange du ciel commence à s'estomper, les ténèbres s'abattront bientôt sur la ville et sur les immeubles dépourvus de raccordement aux générateurs. Marwan reconnaît soudain le son du moteur du camion-citerne. Il se penche au-dessus de sa balustrade et voit la silhouette blanche et arrondie de l'engin de Fakhoury. Dans moins d'une heure, il pourra tirer la chasse de ses toilettes. Et se

doucher. Petite victoire du jour.

7

Suspects, mobiles et alibis

Mercredi 20 septembre, 9 h 45

Chivas a changé de polo. Marwan le remarque immédiatement en entrant dans le bureau de son boss. Il a mis le rose pâle ce matin. Le commissaire, avec ses faux Lacoste, aime se donner des airs de joueur de golf. Lui seul y croit et joue le jeu franco. De toute manière, il sait que le grand Jamil Chakar s'en fout de ce qu'on peut bien penser de lui. À cet étage, c'est lui le patron.

– Bon, on peut s'y mettre ? demande Chivas à ses inspecteurs.

Marwan et Ibtissam prennent place devant lui, comme deux lycéens convoqués dans le bureau du directeur. Ça aussi, Marwan, ça l'amuse. Il sait combien les apparats d'autorité hiérarchique sont importants pour Chivas. Depuis toujours. Qui plus est maintenant, avec une jeune femme dans le paysage. Surtout une voilée. Au cours de leur carrière commune au sein de la police, cela en a irrité plus d'un, cet attachement aux apparences. Marwan, lui, sait bien ce qu'il en est : Jamil est un faible, affligé d'un sale complexe de supériorité.

– Mademoiselle, monsieur, je vous écoute.

– D'après le légiste, la victime est morte étranglée. Par des mains d'homme, petites, précise Marwan. Pas dans une malencontreuse chute au moment de changer une ampoule, comme le laissait sous-entendre la piètre mise en scène.

– Ça pourrait être des mains de femme, rétorque Chivas pensif. C'est à la mode maintenant, les bonnes femmes se font justice elles-mêmes.

– Possible, reconnaît Marwan. Mais je n'y crois pas. Je ne vois pas une femme faire ça.

– À voir… Question timing, ça donne quoi ? relance Chakar.

– La victime était encore vivante le vendredi 1er septembre puisque la bonne lui a remonté de grosses courses ce jour-là. C'est le dernier témoin oculaire. Ibtissam a aussi noté des e-mails envoyés jusqu'au 3 septembre, et plus rien après. Selon le légiste également, sa mort remonterait à peu de chose près à 15 jours. Donc on peut supposer qu'elle est bel et bien morte le dimanche 3 septembre.

– J'étais à la plage à Batroun, moi, ce jour-là, s'amuse le commissaire en comptant sur ses doigts.

– Et moi en train de bosser, s'agace Marwan.

– Oh, ça va…

– Les tests ADN, tu les as bien demandés, hein ? relance Marwan. Tu recevras quand les résultats ?

– Ils sont au labo. Je ne sais pas quand on les aura… temporise Chivas. Bon, quoi d'autre ? Les voisins, ça donne quoi ?

– Vas-y lance-toi, propose Marwan à son adjointe.

– OK, chef. Bien, j'ai procédé aux auditions des voisins comme vous me l'avez demandé. Je vous fais un topo, un par un ?

– Commence par le concierge, ordonne le commissaire.

– Bien, acquiesce Ibtissam en tirant la fiche manuscrite correspondante. Alors… Il s'appelle Hadi Sleimane, il a 23 ans. Originaire de Maskanah, à cent kilomètres à l'est d'Alep. Pendant la guerre en Syrie, il affirme avoir fui sa ville natale pour se réfugier à Damas, chez son oncle paternel. Il est bien arrivé à Beyrouth en 2015, j'ai pu vérifier. Il a enchaîné plusieurs petits boulots avant de se faire embaucher comme concierge, par la victime elle-même. Selon ses dires, c'est parce qu'il aurait trouvé le portefeuille de madame Asmar par terre dans la rue, et qu'il le lui aurait rapporté sans rien piquer dedans, qu'elle se serait prise d'affection pour lui. Impossible de vérifier cette anecdote évidemment.

– Il a un alibi, notre gentil réfugié ? demande machinalement le commissaire, le regard dans le vague.

– Oui, et j'ai des témoins qui corroborent sa version, poursuit la jeune inspectrice. Il était à Tripoli durant tout le week-end, il m'a dit que madame Asmar lui en avait donné la permission la veille. Il y est allé en bus pour assister au mariage de l'une de ses cousines, elle aussi réfugiée au Liban.

– Décidément, ils sont partout, soupire Chivas. Tu me laisseras la liste de tes témoins, je m'en méfie de ce concierge. Et il aurait un mobile, ce Hadi Sleimane ? L'argent peut-être ?

– Je ne pense pas, coupe Marwan. On a retrouvé beaucoup de cash dans le sac à main, bien en évidence. Il aurait pu le prendre sans que personne ne s'en aperçoive.

– OK. La Philippinaise alors ? enchaîne le commissaire, usant avec un dédain tout volontaire de cette appellation fourre-tout servant à désigner les employées de maison philippines ou sri-lankaises.

– Perla Wickramasinghe, 32 ans, nationalité sri-lankaise, reprend Ibtissam, en déchiffrant ce patronyme exotique avec une aisance étonnante. Résidente au Liban depuis 2010, j'ai vérifié son permis de travail auprès du ministère, elle est en règle. Pas de problème de ce côté-là. Elle n'est plus fixe dans une maison comme à ses débuts, elle s'est mise à son compte il y a quelques années. Comme beaucoup de ces femmes-là. Elle faisait le ménage et les courses chez la victime depuis six ans.

– Alibi ? demande le commissaire.

– Elle a pris l'avion le samedi 2 septembre pour Colombo. Colombo, c'est la capitale du Sri Lanka.

– Quel vol ? interroge Marwan en fronçant les sourcils.

– Qatar Airways, le vol de 12 h 45, avec escale à Doha.

– Ça semble l'exclure de la liste des suspects, constate Chivas en se caressant le ventre. À moins qu'elle n'ait eu l'accès aux mails de la victime, à distance, pour envoyer elle-même des messages… Elle est rentrée quand ?

– Dimanche dernier, atterrissage à 20 h 40 à Beyrouth.

– Et donc, c'est elle qui a découvert la victime ? relance le commissaire.

– Oui, répond l'adjointe.

– Elle avait une clé de l'appartement ? rebondit illico Marwan.

– Apparemment oui, assure Ibtissam qui a de plus en plus l'impression de passer un examen face aux deux vieux flics qu'elle sait liés depuis leur jeunesse. Selon le concierge, la voisine du 1er étage avait elle aussi une clé de l'appartement de la victime.

– Intéressant, remarque Marwan.

– Bref, elle aurait pu tuer la vieille le vendredi soir, ou dans la nuit du vendredi au samedi, et ensuite prendre l'avion comme si de rien n'était… propose Chivas. Et puis se connecter à sa boîte mail depuis le Sri Lanka, pour brouiller les pistes. Elle avait peut-être ses mots de passe.

– Ça ne tient pas debout, ton histoire, sourit son compère.

– Oui, bien sûr. Mais moi à votre place, je n'écarterais pas la possibilité.

– Si elle avait tué madame Asmar, elle aurait pris l'argent et tous les objets de valeur, et serait restée bien au chaud au Sri Lanka. Elle ne serait pas revenue.

La porte du bureau s'ouvre en grinçant, le commissaire et ses deux inspecteurs se taisent. Sur la pointe des pieds, le *coffee boy* dépose trois tasses de café sucré et fumant. Marwan se demande si ce passage en revue des voisins et des proches est bien utile. Cette histoire de manuel scolaire pue le scandale à plein nez. Mais le concierge ou la bonne, c'est tout ce qui semble intéresser Chivas. Histoire de classer l'affaire et de se débarrasser d'un étranger. Marwan le comprend, ce ne serait pas la première fois qu'ils envoient un *ajnabé*[1] de troisième classe dans les geôles situées sous le pont de l'autoroute à Adlieh, à moins de cinq cents mètres de là. Là où certains – et surtout certaines, souvent accusées de vol par leur patronne – croupissent dans des cages sans voir ni soleil ni avocat pour les défendre.

Le commissaire pose le rebord du gobelet en carton sur sa lèvre charnue et souffle sur le café brûlant.

– Bien, on continue, invite Chivas en avalant une première lampée.

– Alors, au 1er étage, on a Mona Sayegh, 38 ans, célibataire, reprend Ibtissam. Elle vit là, seule, depuis une dizaine d'années. Bonne famille, *a priori*. Elle travaille comme traductrice en free-lance pour des maisons d'édition, ici à Beyrouth et en France.

– Célibataire ? À son âge ? s'étonne Chivas. Ça doit cacher quelque chose.

– C'est son droit, non ? réagit l'inspectrice sans réfléchir, les sourcils froncés. Faut pas croire que les femmes qui choisissent de rester libres ont forcément un problème.

– Mouais… Tu ne m'enlèveras pas de l'id…

– Quels rapports avait-elle avec la victime ? le coupe Marwan, sans un regard.

– Cordiaux, selon elle. Rien de plus.

– Elles ont tout de même un point commun, non ? suspecte Marwan.

– Quoi ? reprend Chivas un peu surpris.

– Les livres.

– Ça fait mince ! s'esclaffe le commissaire. Les livres… tu en as de bonnes, toi parfois.

– Tu as recoupé tes infos en lui demandant si elle avait elle aussi la clé de l'appartement de la victime ? continue Marwan en questionnant son adjointe, ignorant la moquerie du patron.

– J'ai oublié, chef, avoue-t-elle, contrite. Désolée.

– On verra ça plus tard, lâche Marwan en la fusillant du regard.

– Alibi ? répète Chivas comme pour les autres témoins.

– Aucun, elle dit qu'elle était à la maison tout le week-end du 2-3 septembre, seule, en train de travailler.

– Un mobile, alors ?

– Aucun non plus, *a priori*. Elle n'a pas de problème d'argent, elle a touché un bon héritage.

– Bon, pas d'alibi et pas de mobile, si je résume bien. Au 2e étage, ça donne quoi ?

– L'appartement est inoccupé, comme nous l'avait dit le concierge, avance la jeune adjointe. J'ai appelé le propriétaire, il est bien à Amman, et n'a pas mis les pieds à Beyrouth depuis l'été 2022.

– Au 3e étage ?

– Un Français, Frédéric Lemort, 52 ans. Il vit dans cet appartement depuis son divorce, il y a treize ans. Il a trois enfants, qui vivent avec leur mère, une Libanaise. Ce qui est bizarre, c'est que c'est elle qui a gardé l'appartement familial.

– Un Français, tu dis ? s'intéresse Chivas.

– Oui, enfin… Son père est français, mais sa mère est libanaise. Lui-même est né à Beyrouth en 1971, mais n'a jamais obtenu la

nationalité libanaise, précise Ibtissam.

– Encore heureux, lâche Marwan.

– Et pourquoi ça ? demande Ibtissam.

– Parce que si les Libanaises donnaient leur nationalité à n'importe qui, surtout à toute la racaille, tous ces petits bâtards seraient libanais et bonjour le bordel ! C'en serait fini pour nous, les chrétiens !

– Moi, je pense que c'est une loi stupide, réagit aussitôt l'adjointe. Pourquoi les femmes n'auraient-elles pas les mêmes droits que les hommes, hein ? Pourquoi les mères libanaises ne pourraient-elles pas transmettre leur nationalité à leurs enfants ? Faudrait donc avoir un pénis pour donner son passeport ? Non mais sérieusement, je vous pose la question !

– Oh oh, mais c'est qu'elle a du répondant, la petite ! s'esclaffe Chivas en voyant Marwan se renfrogner. T'as vu ça ?

– Ouais, eh bien vous ne m'enlèverez pas de l'idée que c'est une connerie.

– Bon, il fait quoi dans la vie, ce Frédéric Lemort ? relance le commissaire en fixant la jeune femme.

– Prof de math dans un lycée.

– Il t'a fait quelle impression, ce Français né à Beyrouth ?

– Il était très mal à l'aise… avance Ibtissam. Mais il parle plutôt bien l'arabe, je dois le reconnaître. Même s'il se trompe parfois dans les conjugaisons, entre le présent et le passé. Il semblait avoir peur de mes questions. Il partait dans tous les sens, il pestait contre tout, contre le pays, contre les Libanais, contre son ex-femme… il parlait de corruption… Au cours de son audition, il m'a dit qu'il n'en pouvait plus de fermer les yeux sur ce qui se passe – ou se passait – dans son école, sur les magouilles financières de l'administration… Il paraît même qu'il y aurait une caisse noire là-bas ! Vous saviez ça, vous ? Il m'a raconté une histoire complètement dingue sur un gala de fin d'année à cent mille dollars avec un certain Nikos Machin-Truc, je n'ai pas bien compris le nom. Ça vaudrait le coup d'enquêter !

– Les histoires financières, ce n'est pas notre rayon, botte en touche Chivas. À part ça ?

– Il voulait surtout que je le laisse en paix. Il ne veut pas que cette histoire ait de répercussions sur sa vie, je n'ai pas très bien compris…

– Il faudra retourner voir tout ce petit monde, réfléchit Marwan à haute voix.

– Un alibi ? demande à nouveau Chivas.

– Non.

– Un mobile ?

– Peut-être… Il a reconnu être en retard sur le paiement de son loyer, c'est tout.

– Ça fait mince quand même, remarque Marwan. On ne tue pas une

petite dame juste parce qu'on est court de mille dollars.

– De nos jours, si, lance Chivas en faisant une petite moue.

– Pas faux.

– Donc si je comprends bien, nous avons là quatre personnes qui ont eu soit la possibilité soit une vague raison de s'en prendre à la vieille. Au moins, on peut rayer son frère de la liste des suspects, s'amuse Chivas en mimant un handicapé en train de pousser les roues d'un fauteuil roulant.

– T'es vraiment con parfois, murmure Marwan en attrapant son café.

– Pardon ?

– Tu m'as très bien entendu, ne me fais pas répéter.

– Allons Mario, ne fais pas ta mauvaise tête ! Je plaisantais ! tente de désamorcer Chivas. Bon alors, je résume : la famille proche – elle n'en a pas –, les voisins, la bonne, le concierge… c'est quoi votre intuition, dans le fond ? Ibtissam ?

– Le Français ? avance la jeune flic.

– Moi, je préfère le Syrien, oppose le commissaire. C'est tous des voleurs. Voleur, tueur, ça rime. Et toi, Mario ?

– Moi, je pense que tous ceux-là n'ont rien à voir là-dedans. Ce meurtre, c'est à cause de son travail. Du manuel scolaire qu'elle venait de finir.

– Pfff… persifle Chivas, tu le sais comme moi, c'est souvent dans le cercle proche qu'on va trouver le coupable ! Tout ce que je vois, c'est que cette affaire n'a pas grand intérêt.

– Ça ne tient pas debout, vos histoires de voleurs qui n'en sont pas ! s'énerve Marwan. Je vous le dis, faut fouiller cette histoire de livre qu'elle venait de terminer.

– Mais qui tuerait pour un livre, *ya khayé* ? Plus personne ne lit de nos jours !

– Moi si !

– Ah bon ? Depuis quand ? raille le commissaire.

Marwan se lève. Réunion terminée pour lui. Il se demande ce qui lui prend, à Chivas, de vouloir laisser mourir le dossier sans faire grand-chose. Il y a peut-être des éléments qu'il n'a pas. Peut-être un lien avec la bisbille entre le ministre de l'Intérieur et le patron des FSI, accusé de corruption ? Ou bien avec l'entrée de Jupiter en verseau, qui sait ? De toute façon, Marwan ne veut pas le savoir. D'un hochement de la tête, il fait signe à Ibtissam de le suivre. Faut quitter ce bocal qui sent le renfermé. Et réfléchir.

– Tu as deux minutes ? lui demande Marwan à voix basse.

– Oui bien sûr, répond Ibtissam en mettant de l'ordre dans son dossier.

– Viens avec moi, j'ai besoin de prendre l'air.

Arrivé au pied de l'immeuble, Marwan ne cache pas sa grimace. Il se penche en avant pour masser le côté gauche de son genou, se redresse et tire son paquet de cigarettes.

– Je peux vous poser une question ? se risque Ibtissam.

– Tente ta chance.

– Comment vous êtes-vous fait ça ?

– Souvenir de jeunesse. C'était sympa la guerre, ironise Marwan.

– Je vous vois souffrir tous les jours. Ce ne serait pas plus simple pour vous de marcher avec une canne ?

– Petite sotte ! Moi vivant, avec une canne ? Jamais !

– Pardon chef, je ne voulais pas vous offenser.

– Non mais sérieusement, Marwan Khalil avec une canne ! On aura tout vu !

– Je dis ça, c'est pour vous aider, se défend l'adjointe.

Marwan allume sa Cedars et observe la jeune femme, droit dans les yeux. Ibtissam ne baisse pas le regard. Tant mieux, elle a du cran.

– À moi de te poser une question, relance le vieux flic. Pourquoi t'es devenue policière, toi ?

– Par idéalisme, probablement.

– Mais encore ?

– Parce que mon père s'est fait braquer un jour et que personne n'a jamais essayé de trouver le coupable.

– Il fait quoi ton père ?

– Il tient une épicerie, à Haret Hreik.

– Tu es de là-bas ?

Pour Marwan, ce « là-bas » est lourd de sens. Haret Hreik, c'est l'épicentre de la banlieue sud de Beyrouth. Le fief du Hezbollah et de l'armée de barbus qui préfèrent dire amen à Téhéran plutôt qu'à Beyrouth. Et qui prennent le pays en otage depuis trop longtemps.

– Son épicerie est là-bas oui, mais ma famille habite juste à côté, à Chiyah. Depuis toujours.

– Ah… et toi, tu n'y habites plus ?

– Disons que je ne m'entends plus très bien avec ma famille. Avec mes parents, surtout mon père… On n'a pas les mêmes opinions.

– C'est-à-dire ? commence à s'intéresser Marwan, qui renifle là l'occasion de mieux comprendre sa propre fille.

– Hadi, mon petit frère, est mort en Syrie il y a deux ans. Il est revenu en *chahid*[2]. Moi, je ne vois pas pourquoi on devrait aller mourir pour Assad.

– Tu n'es pas pour le Hezbollah, toi ? s'étonne l'inspecteur, s'apercevant qu'il avait peut-être catalogué un peu vite son adjointe et son voile.

– Faut pas croire que tous les chiites sont pro-Hezbollah, chef. Dans ma famille, comme dans d'autres, il y a deux camps. Ceux qui sont

pour, et ceux qui sont contre. Dans la famille de ma mère, on m'a raconté que mon oncle Hussein a été assassiné par le Hezb en 1987. Il était communiste. Cette histoire a toujours divisé la famille.

– Je sais que ça ne se fait pas de demander ça aux jeunes femmes, mais t'as quel âge, exactement ?

– Je viens d'avoir 24 ans.

Marwan fait un rapide calcul mental. Chiyah, Haret Hreik, ces quartiers de la banlieue sud, à majorité chiite, avaient été pilonnés par l'aviation israélienne en 2006, pendant la Guerre de Juillet. Certaines rues avaient été complètement rasées, comme à Gaza un mois plus tôt pendant l'opération *Pluies d'été*. De grands poètes tout de même, ces bâtards d'Israéliens. Pourquoi pas *Giboulées de printemps* tant qu'on y est, pour le prochain massacre ? Ibtissam l'intrigue. Elle ne colle pas à l'idée qu'il s'était faite d'elle au premier regard. Entre son index et son majeur, sa cigarette est presque consumée.

– Tu avais quoi… 6 ou 7 ans à l'été 2006 ?

– Sept.

– Tu te souviens un peu de la guerre ?

– Très bien, oui. Tout notre quartier était en ruines. Et puis je me souviens, quand les bombes se sont arrêtées, on a vite déblayé les rues et tout reconstruit. On m'a raconté plus tard que les hommes du Hezbollah avaient installé des tables un peu partout et qu'ils distribuaient des liasses de billets de cent dollars pour dédommager les gens qui avaient perdu leur appartement…

– On t'a dit vrai. Les mallettes de cash arrivaient chaque jour de Téhéran, par avion. Une forme de corruption comme une autre…

– Justement. Quand j'y repense, ça me met mal à l'aise. Tout le monde a pris l'argent les yeux fermés, même mon père. Je déteste cette idée. Le Hezbollah achète la loyauté des gens. Mais il se passera quoi, quand il n'y aura plus d'argent ?

– Je comprends.

– Ah bon ? Paraît que vous n'êtes pas un ange, vous…

– Qu'est-ce que tu insinues là ?

– Je ne sais pas, on raconte beaucoup de choses sur le commissaire Chakar. Et sur vous…

Marwan lâche son mégot et l'écrase du bout de la semelle qui se décolle de plus en plus. Tant pis pour l'environnement, tant pis pour ses bonnes résolutions. Il regarde longuement le visage d'adolescente trop maquillée de son adjointe. C'est donc ça ? On parle dans leurs dos, on les estampille. Corrompus. Marwan ne la quitte pas des yeux, laisse passer deux interminables secondes. Il sait très bien tout ce qu'on dit sur leur compte. Il n'a pas besoin de détails. C'est aussi à cause de ces « détails » – en tout cas de ce qu'il considère comme tel – que Maha s'était dressée contre lui. Contre l'image droite et

rassurante du paternel qu'il n'a jamais vraiment été pour sa fille. À 15 ans, elle avait très bien compris ce qui se passait dans la vie de son flic de père. Les sales histoires, comme cette affaire en 2018 lors de laquelle Marwan avait fait porter le chapeau à l'un de ses indics en plantant de fausses preuves, pour ne pas plonger lui-même et finir dans une cellule moisie de la prison de Roumieh. Ou pire, dans un fossé de montagne, à se faire bouffer par des renards. Elle avait les oreilles qui traînent, Maha. Elle n'était pas sotte. Elle voyait bien que son père n'était pas vraiment un homme fréquentable. À 15 ans, contrairement à Marwan, elle avait encore des rêves de grandeur pour son pays malade. Mais son propre père, celui qui aurait dû lui servir de modèle, représentait surtout cette gangrène perpétuelle empêchant toute guérison. Ses rêves d'adolescente avaient alors viré au cauchemar. À cause de croquemitaines à la petite semaine comme lui, comme Chivas. Avec le temps, elle avait fini par détester les petites choses qu'elle adorait quand elle était enfant. La *manouché jebné*[3] de chez Barbar, les balades à Raouché les dimanches, l'odeur de gardénia du jardin Sioufi. Elle était passée de l'amour à la haine, peut-être pour se protéger. Elle le détestait déjà pour ça. Et puis, clou de ce mauvais spectacle, son père avait été incapable de la protéger, elle, au moment de l'explosion du port. Il était arrivé trop tard. Juste quelques minutes trop tard. Il aurait dû être là, pour servir de bouclier. Pour prendre ces putains d'éclats de verre à sa place. Il était passé entre les gouttes et s'en voulait chaque jour un peu plus. Quelques semaines plus tard, en pleine convalescence, Maha s'était installée à Paris à la faveur d'une bourse étudiante. Elle avait enfin pu mettre un système solaire entre elle et son père. Marwan avait beaucoup cogité à tout ça, à son refus de voir sa fille partir un an plus tôt. À son aveuglement et à son égoïsme. S'il l'avait laissée s'envoler comme elle l'avait souhaité, il l'aurait sauvée de l'explosion. Ces pensées tournaient en boucle depuis trois ans maintenant, même s'il n'aurait reconnu ses torts devant personne. Surtout pas face à un psy ou devant son ex-femme.

– Un conseil, ma jeune collègue : ne t'aventure pas sur des terrains que tu ne connais pas, et évite d'accuser les gens sans savoir. Ça pourrait te jouer de mauvais tours. Allez viens, on va trouver qui a tué la vieille.

Sur le palier du 1er étage, Marwan marque une pause. Pas pour reprendre son souffle, mais pour réfléchir à haute voix. Elle a l'air volontaire, la petite. Marwan décide donc de lui offrir un strapontin dans son enquête.

– Écoute, voilà ce que je te propose. Toi, tu vas poursuivre ton enquête sur les voisins, essaie d'en apprendre un peu plus sur la voisine du 1er et sur le Français. Comme ça, Chivas aura un os à ronger. Moi, pendant ce temps-là, je vais creuser la piste du manuel

scolaire. Je sens que c'est là qu'il faut chercher. Et on comparera ce qu'on trouvera. Qu'est-ce que t'en dis ?

– OK chef.

– *Ya ammé !*[4] se lamente Marwan. Arrête avec ça, s'il te plaît.

Quatre volées de marches plus haut, de retour à leur étage, les deux inspecteurs se séparent. Ibtissam attrape ses affaires en vitesse et quitte la brigade une minute plus tard. Marwan, lui, n'a plus qu'une idée en tête. S'isoler quelques heures pour lire le manuscrit d'Aimée Asmar, en espérant trouver un indice qui pourrait le mettre sur la piste du tueur. Ou du commanditaire. C'est bien connu, les salauds ne se salissent jamais les mains eux-mêmes. Il jette un coup d'œil au bureau de Chivas, qu'il devine en grande conversation téléphonique à travers les stores à demi baissés. Ce polo rose ne lui va décidément pas. Marwan passe devant et bifurque dans le couloir. Deuxième porte à droite, il toque et pousse sans attendre de réponse. Ghassan est là, les yeux mi-clos. Le gardien des pièces à conviction somnole, un coude posé sur le comptoir.

– Ben alors ? C'est pas l'heure de dormir !

– Mais je ne dormais pas ! s'offusque Ghassan en relevant ses cheveux en arrière.

– C'est ça ! À d'autres, plaisante Marwan. Dis, j'ai besoin d'avoir accès aux pièces du dossier Asmar. Les mêmes qu'hier, je connais le chemin.

– OK vas-y, tu signeras le bordereau après.

L'inspecteur lance un sourire et un clin d'œil à Ghassan, au moment de passer le portique. Devant lui, la forêt d'étagères métalliques semble tenir debout davantage par l'opération du Saint-Esprit que grâce à l'intervention conjointe de saint Boulon et saint Écrou. Il s'approche des cartons, les ouvre et fouille le premier. Puis le second. Attends, qu'est-ce qui se passe là ? Soudain, le sourire s'efface de son visage.

– Ghassan, quelqu'un a touché à ces cartons depuis hier ?

– Personne à ma connaissance.

– Vérifie sur le registre, *please*.

Ghassan enfile ses petites lunettes rondes et consulte son listing.

– Personne, je te dis.

– OK très bien. Alors explique-moi comment un manuscrit et une enveloppe de 4 500 dollars ont disparu ?

– Marwan, je n'y suis pour rien, je te promets !

L'inspecteur Khalil quitte la pièce, les poings serrés, sans un mot de plus pour le gardien. Dans le couloir, il allonge le pas, la jambe presque tendue, indolore. Marwan contient sa fureur, là, tout en haut de la trachée, prête à exploser en insultes et en accusations. De retour

dans la pièce principale, il pousse la porte du bureau de Chivas, sans prendre la peine de toquer.

– Jamil, c'est quoi ces conneries ?

– Attends, je te rappelle *habibté*[5], je t'emmènerai au restaurant, c'est promis… murmure le commissaire en raccrochant. Qu'est-ce que t'as encore, toi ? T'as tes règles ou quoi aujourd'hui ?

– T'as l'air d'un con avec tes polos roses, mon pauvre vieux ! Et puis arrête un peu avec tes poufiasses, t'as encore ta femme toi, prends-en soin bon sang ! Je sors du bureau de cet abruti de Ghassan, on se demande vraiment à quoi il sert parfois ! J'étais venu chercher des éléments dans les pièces du dossier Asmar, et devine quoi ?

– Ben quoi ?

– Son manuscrit a disparu. Et l'enveloppe de cash de Western Union aussi.

Chivas soulève un sourcil, sans être visiblement étonné. Comme s'il attendait la fin de la phrase. Puis hoche imperceptiblement les épaules.

– Oh, tu sais ce que c'est : les scellés, ça va, ça vient…

– Tu te fous de moi ? Il est où ?

– Le cash ?

– Non ! Le manuscrit ! s'énerve Marwan.

– Mais qu'est-ce que tu veux que j'en sache, moi ! s'emporte le commissaire, en haussant le ton pour de bon. Tu m'emmerdes à la fin ! Tu m'emmerdes avec ton manuel scolaire, là ! Ça changera quoi à la face du monde qu'on le retrouve ou non, hein ?

– Tu le fais exprès, ou tu ne veux pas comprendre ?

– Écoute, je vais te le dire gentiment, parce que toi et moi, on se connaît depuis toujours. *Khayé*, ne perds plus ton temps avec cette histoire de livre.

1. Étranger.
2. Martyr.
3. Galette au fromage.
4. Interjection signifiant « Bon sang ! » (littéralement « mon oncle »).
5. Ma chérie.

8

Les mains de l'homme

Mercredi 20 septembre, 13 h 38

La petite Ibtissam se débrouillera sans lui cet après-midi, elle a de quoi faire. Marwan, lui, est décidé à suivre son flair. En commençant par une visite de courtoisie au « pire d'entre eux », pour reprendre les mots d'Ali Abbas Moussaoui. Marwan ricane. Ça ne peut pourtant pas être bien méchant, un professeur cul béni de Kaslik.

Mais d'abord, il a eu envie d'avaler un peu de gras. Devant lui, le cuisinier est en train de scalper la viande de mouton qui grille à la verticale. Un sandwich de chawarma *lahmé*[1], et une Almaza bien fraîche pour faire passer le tout. À cette heure-là, le snack du gros rond-point de Dora, à la sortie nord de la capitale, est aussi bondé que les boutiques de luxe quarante-huit heures avant Noël. La viande est réputée, les légumes savoureux, et les tarifs sont restés abordables malgré la dégringolade de la livre libanaise. Neuf cent mille livres tout de même, pour un malheureux sandwich ! Marwan fait le calcul sans y penser, il a la table de multiplication des 1 500 greffée au cerveau, comme tous les Libanais depuis trente ans, avec ce taux de change resté artificiellement inchangé entre le dollar et la livre. Avant la dévaluation de la livre libanaise, neuf cent mille, ça représentait tout de même six cents dollars. Une fortune. Aujourd'hui, grâce aux arnaques savantes de Riad Salamé, le patron de la Banque centrale, ses billets de cent mille ne lui servent plus qu'à s'acheter un misérable casse-dalle. Il tend son ticket de caisse à l'un des employés préposés aux fourneaux et attend son tour. Ici, ça sent la friture à l'huile et le gras de mouton. Ça sent la vie qui continue de se débattre comme un beau diable.

– Commande 43 ! hurle le cuistot dans le tumulte.

Marwan attrape son sandwich, ouvre le frigo vitré et prend une bouteille de bière au hasard. Un coup de briquet sous la capsule et il déglutit quatre ou cinq gorgées d'un coup. Quand elle est bien fraîche, l'Almaza est plus douce que le meilleur champagne. En sortant du snack, il avise une table haute sur le trottoir jonché de papiers gras et de mégots, et pose sa bouteille de bière. Il décalotte le papier blanc et fait apparaître son sandwich. L'odeur de la viande marinée lui arrive aux narines. Il croque à pleines dents dans le pain. Son estomac fait un gargouillis pour ménager de la place. Il crève de faim.

Devant lui, sans crier gare, le carrefour de Dora se transforme en scène du Bolchoï. Les ouvriers syriens payés à la journée en petits rats en tutu, les coups de klaxon des minibus et des taxis-service en symphonie fantastique. Marwan l'adore, son pays. Toujours au cours d'instants fugaces, comme celui-ci, quand il s'y attend le moins. Son chaos apparent est une réalité rassurante, tout compte fait. Le Liban est facile à détester, mais tellement attachant en même temps. Il pense soudain à Maha qui loge quelque part dans le 15e arrondissement de Paris. Il n'a vu que des photos mal cadrées de l'appartement de sa fille. Trente mètres carrés à peine. La taille d'un placard aux yeux des Libanais, habitués aux grands appartements. Un ami à lui avait conseillé ce quartier car il y a là-bas, paraît-il, beaucoup de Libanais et d'épiceries « comme chez nous ». Marwan n'a jamais pu le vérifier par lui-même. Lui n'a que le passeport libanais. Sciemment, le consulat français a depuis longtemps rendu infernal le parcours du combattant des candidats au visa tourisme. La belle amitié entre la France et le Liban, c'est pour les discours des politiques et les courbettes faites devant les hommes d'affaires. Les petites gens comme lui n'ont pas les mêmes privilèges. En voyant partir leur progéniture faire ses études à Paris après l'explosion, Marwan et son ex-femme avaient compris une chose. Maha avait gagné son ticket de sortie. À elle maintenant de construire sa vie loin de Beyrouth. Il n'y a plus d'avenir possible ici.

Bon, faut se remettre en route. L'inspecteur avale sa dernière bouchée, puis sa dernière gorgée de bière en remuant le liquide entre ses dents pour en décoller les feuilles de persil. La veille, Ali Abbas Moussaoui lui a parlé du président de la commission chargée de pondre ce fameux manuel scolaire. L'inspecteur s'est renseigné sur l'animal. Nicolas Bassil, donc. Un partisan de Michel Aoun, le président sortant. Un « aouniste », comme on dit. Il partage son patronyme avec le gendre de Michel Aoun, Gebran Bassil. Lui, c'est vraiment « le pire d'entre nous », songe Marwan. Ce politicien de caniveau a tout de même quelque talent pour multiplier les mallettes de cash qu'il n'a pas gagné à la sueur de son front. Bassil sait se faire des amis non recommandables, mais déteste qu'on vienne le lui rappeler. Ce « serviteur de l'État » a encore en travers de la gorge cette interview qui avait fait le tour des réseaux sociaux, au cours de laquelle une journaliste – une femme, en plus ! – l'avait ridiculisé au Forum de Davos. Mais qu'on ne vienne surtout pas l'accuser de corruption, ici au Liban, hein ! Vous finiriez direct en taule. Le pire dans tout ça, c'est que le gendre se rêve président de la République comme beau-papa. Hélas, avec la magie du monde politique libanais, tout est toujours possible. Apparemment, Nicolas Bassil, professeur à Kaslik, n'a pas de lien de sang avec le gendre de l'ex-président. Mais il lui arrive de jouer de cette homonymie pour montrer qu'il a le bras

long. Peut-être l'a-t-il, d'ailleurs. Marwan restera donc sur ses gardes.

Marwan s'installe dans son Alfa Romeo et baisse les vitres. Un coup d'œil dans le rétro pour vérifier qu'aucune feuille de persil récalcitrante n'a décidé de coloniser ses incisives. Ses dents sont d'un jaune immaculé, comme les quatre phares avant de l'italienne qu'il laisse allumés même en plein jour. L'Alfetta a plus de gueule comme ça. Tout va bien, donc. La clé dans le contact et miracle, Bernard Sauvat reprend l'une de ses ritournelles. Et renvoie illico Marwan à sa jeunesse. À la guerre. À son insouciance.

Sur l'autostrade côtière – la principale autoroute du pays –, les nids-de-poule se sont multipliés ces dernières années. Le secteur de Zalka, avec son immense échangeur construit il y a une vingtaine d'années à grands coups de millions de dollars allongés par la Banque mondiale, a mal vieilli. Comme tout ici. Les routes sont comme la peau humaine. Si on ne les entretient pas, elles se rident et se tachent. Se crevassent et partent en lambeaux. Marwan, lui, les connaît et les anticipe, ces trous béants. Même s'il lui faut rester vigilant, car il y a toujours la possibilité d'en voir apparaître de nouveaux. Vingt minutes plus tard, il hésite un instant à sortir de l'autoroute au niveau de Jounieh, comme il le faisait dans les années 80 pour aller s'empiffrer de burgers au Topic. Le meilleur hamburger qui ait jamais existé au Liban, tout le monde vous le dira. Il dégage finalement de l'autostrade à la sortie suivante, prend la petite route qui longe l'ancienne voie de chemin de fer jusqu'à l'intersection qui mène vers le campus de l'USEK, l'Université Saint-Esprit de Kaslik. Une institution au Liban. Un repaire de curés surtout, aux yeux de Marwan. Il ne les a jamais portés dans son cœur.

À l'entrée du campus, il force un peu le passage, le gardien dans sa guérite ne relevant la barrière qu'au prix d'une petite menace bien sentie. Marwan ne veut pas perdre de temps, mais prend soin de garer sa GTV dans le parking en contrebas, à l'ombre de grands arbres. Puis il remonte à pied lentement, contourne l'un des bâtiments principaux, forteresse rectangulaire aux murs ocre et fiers, avant de déboucher sur l'esplanade principale. Le campus semble calme, les étudiants n'ont pas encore repris le chemin de l'université.

Sous les arcades, l'inspecteur demande son chemin à un jeune homme qui lui propose gentiment de l'accompagner jusqu'au bureau du doyen de la faculté d'Histoire. Un séminariste, précise-t-il en cours de route, alors que sa tête de puceau le trahit sans qu'il n'ait à ouvrir la bouche. Quelques minutes plus tard, l'apprenti curé le laisse devant le bureau de Mariette Lteif, la secrétaire de Nicolas Bassil.

– Vous avez rendez-vous ? lance cette femme entre deux âges, doucement obséquieuse.

– Non, mais je n'en ai pas besoin, répond Marwan en usant du ton le plus blasé qu'il a en magasin.

Et en présentant sa carte de flic. Son éternel sésame.

– Ne bougez pas, je vais voir s'il peut vous recevoir. Vous prenez un café ?

– Oui merci. Avec du sucre.

– Bien sûr, je vous apporte ça tout de suite. Installez-vous, je vous en prie.

Dans l'antichambre du bureau du doyen, Marwan observe les icônes religieuses clouées au mur, ainsi qu'un immense panneau en céramique, magnifique, inspiré d'une scène de la Bible. Il s'approche, se penche et déchiffre la signature de l'artiste, en bas à droite. Samir Müller. Drôle de nom pour un Libanais. Ce panneau devrait être dans un musée, estime Marwan, pas dans ce bureau sans âme. L'USEK ne le mérite pas. Puis il s'attarde sur un grand cadre photo montrant le président de l'université – un prêtre – en compagnie du président de la République sortant, avec sa tête débonnaire de vieux grand-père grincheux. Lui le militaire impitoyable qui n'aurait jamais dû obtenir, paraît-il, le grade de général à cause d'un dossier psychiatrique toujours classé « Secret défense ». Les voies du seigneur sont impénétrables. Tout comme le sont celles de l'armée libanaise.

Soudain, la porte capitonnée s'ouvre. Un homme, la belle cinquantaine, lance un grand sourire à la blancheur parfaite.

– Soyez le bienvenu ! Inspecteur…

– Inspecteur Khalil, Marwan Khalil. Merci de me recevoir au pied levé.

– Ce n'est rien, venez, je vous en prie. Mariette, j'imagine que vous avez déjà proposé un café à l'inspecteur, n'est-ce pas ? Vous l'apporterez dans mon bureau, s'il vous plaît.

Nicolas Bassil marche d'un pas lent mais assuré, laissant son invité le décortiquer du regard dans son dos. De toute évidence, Bassil sait quelle impression il fait, sur les femmes comme sur les hommes. Il doit prendre une ou deux têtes à Marwan, une ou deux épaules en largeur aussi. L'homme est sportif. Probablement adepte des longueurs dans la piscine de l'ATCL, le club privé en contrebas de la colline. L'espace d'une seconde, Marwan envie cette caricature de mâle alpha. Bassil s'installe à son bureau en faisant un signe de la main à son visiteur vers l'un des deux fauteuils en cuir, face à lui.

– Que puis-je pour vous, inspecteur ? Ce n'est pas chose commune de voir débarquer la police dans nos murs.

– C'est au sujet d'Aimée Asmar, entame Marwan.

– Oui, bien sûr. Paix à son âme. Mariette m'a prévenu de la nouvelle hier. Cela m'a profondément affecté, vous savez. Comme toute la communauté universitaire, j'imagine. Sa disparition est une

grande perte. C'était la meilleure d'entre nous.

Marwan scrute la moindre intonation. Le moindre battement de cils. Il note les sourcils épilés de l'homme, la coupe impeccable de sa chevelure poivre et sel. Son teint hâlé. Tout l'inverse de ce à quoi il s'attendait. Sans préambule, Bassil parle de lui, de son université, précise avec détails combien son institution est importante dans le paysage libanais. Il fait la promotion de plusieurs facultés – dont la sienne bien évidemment –, de leur département d'édition qui publie chaque année quantité de livres qui rencontrent un grand succès en librairie. Plus il en fait, plus Marwan se convainc qu'il faut tout prendre à rebrousse-poil. Bassil est charmant, mais comme tous les séducteurs de bas étage, il en fait trop. Et ment mal.

– C'est bien tout ça, mais je ne postule pas en première année, monsieur le doyen, tacle Marwan. Je suis là à cause d'un meurtre.

– Un meurtre ? Vous voulez dire qu'Aimée a été assassinée ?

– C'est le cas, oui.

– Mon dieu…

– On m'a dit que vous travailliez ensemble au sein d'une commission. Vous savez, pour l'écriture d'un manuel scolaire.

– C'est exact.

– Et ?

– Avec d'autres professeurs émérites, Aimée a travaillé dessus d'arrache-pied ces derniers mois. Mais ce manuel était loin d'être achevé, vous savez.

– Ah bon ? Ce n'est pas ce que j'avais compris.

– On vous a mal renseigné. C'est un travail de longue haleine, qui aurait pu prendre encore de nombreux mois. Peut-être des années. Personne ne peut s'en rendre compte… je me doute bien que…

Marwan a soudain l'impression d'être pris pour un idiot. Il décide de contre-attaquer gentiment.

– Madame Asmar recevait régulièrement un tirage papier du manuscrit, avec des annotations en rouge et noir. Cela venait de votre bureau, n'est-ce pas ?

– En effet. Nous faisions des allers-retours en suivant cette procédure. À sa demande.

– Cela vous arrivait d'avoir des désaccords, j'imagine.

– Que sous-entendez-vous par là ?

– Je ne sous-entends rien. Je pose des questions en connaissant certaines réponses, cela fait partie de mon job, assène Marwan pour lui signifier qu'il ne sert à rien de mentir.

– Nous n'étions pas d'accord sur tout, bien sûr. Mais l'objectif de cette commission était de faire consensus.

Bassil parle au passé, note Marwan.

– Ah oui, le fameux consensus libanais… relance l'inspecteur d'un

ton badin. Vous voulez que je vous dise, c'est ça qui nous perdra tous.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas moi, je n'ai pas votre autorité de grand historien évidemment, mais j'ai l'impression que personne n'ose appeler un chat un chat, dans notre beau pays.

– Je ne comprends pas, se braque doucement l'universitaire, en croisant les mains sur son bureau.

– On dit toujours que ce sont les vainqueurs qui écrivent l'Histoire, n'est-ce pas ?

– On dit ça, oui. Mais ce n'est pas forcément vrai. L'important est surtout d'arrêter de considérer ceux de l'autre camp comme des traîtres.

– Peut-être bien, oui… mais le problème, c'est qu'au Liban, il n'y a pas eu de vainqueur, continue Marwan sur sa lancée. Vous n'êtes pas d'accord ?

– Vous pensez à la guerre civile, j'imagine.

– Celle-là, et celle qui se poursuit depuis sous une autre forme. Cette politique de « ni vainqueur ni vaincu » nous a menés à un cul-de-sac. Personnellement, je préférerais savoir que je fais partie des vainqueurs, ou des vaincus. Ça me permettrait de savoir où est ma place. Cet entre-deux est devenu insupportable.

– Je comprends ce que vous voulez dire. Mais cet esprit de consensus est aussi ce qui fait notre spécificité, à nous Libanais.

– Moi, je comprends surtout que madame Asmar avait décidé d'en finir avec cette vision de l'Histoire de notre pays. Parce qu'elle était honnête et qu'elle écrivait noir sur blanc des vérités qui ne sont pas bonnes à dire. Et qu'elle a certainement été tuée pour ça.

– Vous m'étonnez, inspecteur. Avez-vous lu ses brouillons ?

– En partie seulement. Car comme par hasard, il manquait les trois derniers chapitres. Ceux dont le contenu posait *a priori* le plus de problèmes. Vous voyez à quoi je fais allusion, n'est-ce pas ?

– Vous, vous voyez des complots là où il n'y en a probablement pas. La piste crapuleuse me paraît la plus plausible, si vous voulez mon avis. Personne n'aurait fait de mal à cette femme. Tout le monde vous le dira, monsieur l'inspecteur.

Tout le monde oui, mais il y en a bien un qui s'est évertué à couper l'air alimentant ses poumons, ne lui laissant pas beaucoup de chances de survie, se dit Marwan en imaginant la vieille femme, clouée au sol, sentir la poigne de son agresseur sur sa trachée. Il devine qu'il n'en apprendra pas davantage dans ce bureau. Mais c'est un premier contact instructif. Ce Nicolas Bassil, avec sa stature massive et anguleuse d'athlète, n'est qu'une anguille insaisissable. Un court silence s'installe. Marwan baisse le regard, non pour fuir celui de son interlocuteur qui pense soudain avoir pris le dessus, mais pour

disséquer les mains de l'homme en face de lui. Belles, vigoureuses, manucurées. Trop grandes et trop soignées pour être celles d'un tueur. Assez puissantes et anonymes pour être celles d'un commanditaire.

Dix minutes plus tard, Marwan retrouve son bolide sur le parking. Le soleil a légèrement tourné, et tape sur le hayon arrière. L'Alfa a le feu aux fesses, il est temps de partir. En route, il coupe l'autoradio et la chique à Bernard. Le téléphone coincé entre son oreille et son épaule, il appelle son adjointe au moment d'emprunter la bretelle qui le ramène sur l'autostrade, en direction de Beyrouth. Il se dit qu'il n'a rien à perdre à partager quelques informations avec elle. Comme un premier pas sur le chemin de la confiance.

– Je viens d'avoir un entretien très intéressant avec le président de la commission à laquelle appartenait la victime ! lance Marwan avec un air de triomphe un peu surjoué. Bassil cache quelque chose concernant le manuscrit, ça se sent à plein nez !

– Moi aussi j'ai du nouveau, chef. Sur le voisin français.

– Qu'est-ce que tu as appris ?

– Il n'a pas joué franc jeu avec nous… Il n'y avait pas que cette histoire de loyer impayé entre les deux. J'ai rencontré l'un de ses collègues ce midi. Il paraît qu'il aurait essayé d'obtenir une *wasta*[2] de madame Aimée pour se faire embaucher à l'Université Saint-Joseph dont elle connaissait bien le président. Parce qu'il voulait quitter son lycée à tout prix. Mais elle aurait refusé de l'aider. Ça pourrait constituer un mobile, non ?

– Bravo, inspectrice Abou Zeid, bon boulot ! On continue comme ça !

1. Viande (agneau ou bœuf).
2. Un piston.

9

Coup de pression

Jeudi 21 septembre, 9 h 03

– On arrête tout.

– Hors de question. On est en train de faire des progrès dans notre enquête, proteste Marwan en se désignant, lui et son adjointe, plantés debout devant le bureau du commissaire.

– Si je te dis qu'on arrête tout, c'est qu'on arrête tout, tonne Chivas en tapant du poing sur son bureau.

– Écoute, Jamil, ce serait stupide. On a un crime sur les bras, on résout l'affaire. Tu ne vas pas nous empêcher de faire notre job, si ?

– Tu vas voir comment je vais me gêner !

Chivas fronce les sourcils et attrape la chemise jaune, devenue de plus en plus épaisse, sur son bureau. Sans un mot, il la brandit devant ses subordonnés comme la tête d'un roi décapité et la balance dans la corbeille à papier.

– T'es content ? ironise le boss.

– Mais qu'est-ce qui te prend, enfin ? Et les résultats des analyses ADN, ils en sont où ? Je les attends toujours… Ils foutent quoi au labo central ?

– On ne les fera pas.

– Quoi ? Mais tu m'as dit que c'était en cours ! Tu te fous de moi ?

– *Awal chi*[1], tu changes de ton. Tu te crois où, là ? s'énerve Chivas. *Téné chi*[2], tu crois vraiment qu'on a le budget pour ce genre d'affaires ? Tu sais combien ça coûte, les tests ADN ?

– Moi, je crois surtout que quelqu'un a intérêt à voir cette enquête ne pas aller au bout… Qui te fout la pression comme ça ?

– C'est pas tes affaires. Toi, tu exécutes mes ordres. Comme d'habitude. Un point c'est tout.

– Et toi, quels ordres de merde es-tu en train d'exécuter ?

– Ça ne te regarde pas. Allez, dégagez tous les deux.

Marwan défie Chivas du regard. Il pense pouvoir louvoyer. L'avantage avec les hommes comme son patron, c'est qu'il y a normalement toujours un moyen de s'arranger. En fermant les yeux, en laissant dépasser une enveloppe bien garnie, en faisant miroiter un quelconque avantage ou un futur renvoi d'ascenseur. C'est comme ça. Les deux hommes se connaissent par cœur. Chivas lui aussi maîtrise la mécanique de Marwan. Le commissaire a des munitions en stock et

sait appuyer là où ça fait mal. Ces dernières années, les coups tordus se sont accumulés, Marwan n'a pas pu éviter – ou s'empêcher – de mouiller dans des affaires qui l'ont placé en position de faiblesse. Heureusement que sa fille a quitté le pays. On ne pourrait plus faire pression sur lui à cause d'elle. Quant à son ex-femme, Marwan s'en fout. Elle avait choisi son camp, elle l'avait trahi, elle s'était allongée pour un obscur banquier qui paradait dans une 911 noire. Qu'il décapotait pour ses beaux yeux. Marwan et elle ne se parlent plus, si ce n'est pour évoquer le fruit de leurs entrailles. Et encore. C'est de plus en plus rare. Il pourrait lui arriver n'importe quoi, Marwan ne bougerait pas le petit doigt. En mariage comme à la guerre, traîtres et traîtresses ne méritent aucune compassion.

– OK, quelqu'un veut enterrer l'affaire, faut pas être madame Cox pour le deviner, avance l'inspecteur, en tentant d'amadouer son boss. Mais laisse-nous poursuivre notre enquête, sans que personne ne le sache. Je te promets que cet imbécile de Hamadé au 5e étage n'en saura rien. Moi, je veux savoir qui a tué la vieille. On a plusieurs pistes. Sérieuses en plus.

Penché au-dessus de son bureau, les épaules un peu abattues, Chivas écoute son compagnon de route. Il semble flancher.

– Je te dis qu'on a plusieurs pistes qui méritent d'être creusées, insiste Marwan. Hier, j'ai rencontré Nicolas Bassil à Kaslik. C'est le président de la commission à laquelle appartenait Aimée Asmar. Il cache quelque chose, c'est évident. J'ai comme l'impression qu'il n'est pas mécontent que le travail de sa commission s'arrête avec la disparition de la vieille… Et puis Ibtissam elle aussi a fait du bon boulot, elle a découvert quelque chose sur l'un des voisins. Frédéric Lemort. Ça ne te tenterait pas de te le faire, le Français ? Ça pourrait être lui, qui sait…

– Arrête Mario, tu vois des coupables partout.

– Parce qu'il y en a partout. Comme des faux témoins. Comme des fossoyeurs de vérité. Il n'y a que ça dans ce pays, c'est pas à toi que je vais l'apprendre.

– Tu veux que je te dise, c'est justement ta petite visite à Nicolas Bassil à l'USEK qui a tout déclenché, *ya hmar*. Qu'est-ce que t'es allé lui raconter, hein ?

– C'est-à-dire ?

– Laisse tomber, je te dis. Ça vaut mieux pour tout le monde. Et ne cherche plus des noises à Bassil, on m'a bien fait comprendre qu'il est protégé par les aounistes. Et par les barbus. On ne pourra rien contre lui.

– Et quoi ? On t'a donné quoi, comme ordre ? De mettre l'affaire sur le dos du concierge ?

– Foutre un Syrien en taule, ça ne me poserait pas de problème de

conscience. Tu sais combien y a de Libanais innocents qui croupissent dans les prisons syriennes, toi ? Et dans les charniers à Anjar ? Au pire, on chargera la bonniche.

– Tu me fous la gerbe !

– Tu veux voir les statistiques ? réplique le commissaire en se redressant dans son fauteuil.

– Quelles statistiques ?

– Celles des cambriolages qui explosent depuis quinze ans à Beyrouth et dans les zones résidentielles. Dans 95 % des cas, ce sont des Syriens ! Ça n'étonnera personne que le concierge finisse derrière les barreaux.

C'est une évidence, Chivas doit être pressé comme un citron par la hiérarchie en ce moment. Par les pistonnés du 5e étage. La mécanique des fluides étant ce qu'elle est, la pression obéit aux lois de la gravité et redescend inévitablement les échelons, un à un. Jusqu'à Marwan. Le commissaire a beau l'avoir applaudi devant tout le monde lundi matin à son retour au bureau, il lui a mené une vie impossible pendant tout l'été avec l'affaire des Lebanese Avengers, bien trop médiatisée. Probablement parce qu'il subissait là aussi des pressions monstrueuses venant d'en haut, à commencer par le n° 2 de leur division, Kamal Hamadé, qui avait été parachuté à ce poste un peu plus d'un an auparavant.

Kamal Hamadé, le druze de service. Kamal Hamadé, vague cousin de l'ancien ministre de Rafic Hariri, Marwan Hamadé, qui avait été le premier visé en octobre 2004 par la vague d'attentats des années 2004-2007. Si le vieux ministre était un homme d'une certaine élégance et d'une intelligence certaine, le cousin éloigné ne devait sa nomination qu'à sa confession. Le mérite n'entrait pour ainsi dire jamais en ligne de compte dans l'attribution des postes à responsabilité dans l'administration libanaise. Tout comme lors de l'attribution des sièges de député au moment des élections législatives. La société libanaise reposait sur ce socle depuis l'Indépendance : les postes étaient répartis en fonction des communautés. Une règle intangible, héritée du mandat français. Si, dans les années 40, les pères fondateurs de la République avaient eu la chance de piocher des éléments valables dans chacune des composantes religieuses de la société, la qualité des hommes avait tendance à se diluer à chaque génération. La troisième ou la quatrième était toujours synonyme de désastre et de médiocrité. Toutes les grandes familles étaient victimes du même fléau.

Jamil a les druzes et les Syriens dans le collimateur, depuis toujours. Depuis le massacre de sa famille à Maasser el-Chouf, depuis la guerre de la montagne, depuis le premier jour où il a tenu un M-16 entre les

mains. Depuis le premier Syrien qu'il a abattu d'une décharge de 5,56 mm en pleine poitrine. Il avait savouré ce dépucelage bien plus que celui dont rêvent tous les adolescents un jour ou l'autre. Il n'avait que 23 ans.

Quelques mois plus tôt, il s'était engagé – sans hésiter une seconde – comme porte-flingue au sein de la milice chrétienne des Kataëb, pendant la guerre. Son enrôlement s'était imposé à lui comme une évidence, il lui fallait assouvir sa soif de vengeance. Jamil était né en septembre 1961 dans le joli village de Maasser, au cœur de la plus belle région du pays, tout là-haut dans les montagnes au sud de la capitale. Les vallées du Chouf accueillaient principalement des villages druzes et chrétiens. En septembre 1983, les druzes avaient massacré les chrétiens. Il n'y a pas d'autre mot. Une vraie boucherie. Jamil en avait réchappé par miracle. Il en fait encore des cauchemars la nuit, quarante ans plus tard. Et ça, à la brigade criminelle, seul Marwan le sait. Chivas lui avait tout raconté, un jour, quand ils tenaient ensemble un barrage du côté de Mhaydseh, à la sortie de Bikfaya, le fief des Kataëb. Il lui en avait reparlé souvent. De ça comme des combats acharnés contre les Palestiniens et les Syriens, qui avaient suivi le massacre de son village. Dans la plus belle région du pays, les oueds asséchés avaient charrié des rivières de sang.

Et puis il y a une vingtaine d'années, ce que les journaux avaient appelé « la réconciliation de la montagne » avait interdit à Chivas toute velléité de vengeance. En 2001, le patriarche maronite avait effectué une « visite officielle » au Chouf, il avait scellé la « réconciliation » avec le leader druze Walid Joumblatt afin que les familles chrétiennes puissent se réinstaller dans leurs villages d'origine. Sans arrière-pensées. Jamil, lui, en avait des tonnes, des arrière-pensées. Toute sa famille avait été décimée, les coupables couraient toujours dans la nature. Non, la guerre n'était pas terminée pour tout le monde. Pas pour lui, c'était une certitude.

À la nomination de Kamal Hamadé dans les bureaux climatisés de la brigade criminelle, au 5e étage de la police judiciaire, Chivas avait vu rouge. C'était juste avant l'été 2022. Sa routine s'en était trouvée bouleversée, ses petits arrangements avec la légalité bousculés. Son ancien supérieur – qui était parti à la retraite à 68 ans – avait fermé les yeux sur ses agissements tout au long de sa carrière. Que de l'argent disparaisse des pièces à conviction n'avait jamais empêché la Terre de tourner. Y laisser le fric saisi n'aurait pas ramené les morts, de toute façon. Depuis son entrée comme inspecteur dans cette division, au printemps 1993, Chivas tirait sa fierté de ne jamais avoir sauté malgré les changements de gouvernement et de direction au sein de la maison. Pour rester en place, la recette était simple : Jamil Chakar savait enterrer une affaire quand on le lui demandait. Marwan

en avait parfois fait les frais. Mais une petite enveloppe adoucissait toujours rancœur et scrupules. Comme une cuillère de sucre dans un café trop amer.

Au cours des douze derniers mois, le commissaire Chakar a tout fait pour ne pas attirer l'attention de son nouveau supérieur. Il veut que les choses continuent comme avant. Il n'aime pas le changement, et n'apprécie guère l'idée de devoir obéir aux ordres d'un représentant de la communauté druze. C'est peut-être de ça que Chivas ne lui parle pas ces derniers temps, de ces réunions interminables au 5e étage de l'immeuble. En réalité, moins Marwan en sait, mieux il se porte. Il ne veut plus rien savoir des petits arrangements de son supérieur. Bons ou mauvais, ça lui retombera dessus tôt ou tard, c'est bien là le problème.

Arrimé à son fauteuil de commissaire, Chivas dégueule toute cette gauche panarabe, prosyrienne et propalestinienne, qui a tué son pays il y a cinquante ans. Il ne lui pardonnera jamais. Le Liban n'avait pas à être sacrifié sur l'autel d'une fraternité qui n'avait pas de sens à ses yeux. Ils étaient où les pays arabes quand on avait assassiné le sien ? Ils font quoi les pays arabes pour enfin redonner leurs terres aux Palestiniens ? Rien, alors que c'est la seule solution à tous les problèmes de la région. Et donc à ceux du Liban. Ça se saurait si les Arabes en avaient quelque chose à foutre de la Palestine. Aujourd'hui, les Égyptiens préfèrent se gaver du gaz pompé en Méditerranée par les Israéliens, les bédouins des Émirats de leur haute technologie. Qu'est-ce qu'ils mettent sur la table, les Gazaouis ? Des olives ? Et les Syriens dans tout ça, même après cette guerre sanglante qui n'est toujours pas terminée chez eux, réussissent encore à se nourrir sur la bête blessée qu'est le Liban. Plus d'un demi-siècle que ça dure. Chivas a cette nausée tenace que Marwan connaît lui aussi par cœur.

Depuis leur adolescence, cette plaie continue de puruler. Rien que la semaine passée, l'armée libanaise a arrêté un millier de Syriens, en train d'entrer illégalement sur le territoire. Les soldats libanais se sont même fait tirer dessus par les passeurs, qui ne se limitent pas qu'à faire transiter des êtres humains en quête d'une vie meilleure. L'armée vient de saisir des centaines de kilos de denrées diverses et variées, à commencer par du captagon, produit en masse en Syrie et revendu ensuite via les réseaux de distribution du Hezbollah. Les Syriens, Chivas ne peut plus les encadrer. Ils sont partout, dans toutes les villes du Liban, dans tous les immeubles. Jusqu'aux couloirs du Parlement, déguisés en députés libanais. Depuis le début de la guerre en 2011 de l'autre côté de l'Anti-Liban – la chaîne de montagnes préférée des contrebandiers –, les réfugiés ont afflué par vagues successives. Fuyant tantôt les fous furieux de l'État islamique, tantôt les tueurs du régime qui tient la Syrie d'une poigne de fer depuis les années 60. Personne

ne peut leur en vouloir, songe Marwan, qui aurait probablement fait comme eux s'il avait été à leur place. Lui non plus ne les aime pas, les Syriens. Mais de quels Syriens parle-t-on exactement ? Il se doit bien d'être honnête deux minutes : ces réfugiés ont des circonstances atténuantes, le clan Assad et ses alliés libanais aucune.

– Tu te rends compte que ta combine ne tiendra pas longtemps, avertit Marwan. Le pauvre concierge n'y est pour rien. Dès qu'on aura de nouveaux éléments, ça va te péter à la gueule.

– Tu vis vraiment dans ton monde, mon pauvre vieux, lâche Chivas avec dédain. T'as vu ce qui se passe dans le pays ? T'as vu ce qui s'est passé à Awkar ? À Zahlé ? Le dossier Asmar est clos, elle a fait pschitt ton affaire ! Et il n'y aura pas de nouveaux éléments, tu peux compter sur moi. Dégagez tous les deux, je ne veux plus vous voir.

La veille au soir, à Awkar, à quelques kilomètres au nord de Beyrouth, l'ambassade américaine s'est fait arroser à l'arme automatique par un homme toujours en fuite. *A priori* sans faire de victime. Le petit malin a voulu célébrer à sa façon le trente-neuvième anniversaire de l'attentat du 20 septembre 1984 contre cette même ambassade, au beau milieu de la guerre. C'était la grande époque des attentats à la bombe XXL. Onze mois plus tôt, 241 marines américains et 58 parachutistes français étaient restés sur le carreau lors du double attentat fomenté par Imad Moughniyeh, le chef opérationnel du Hezbollah. Cet insaisissable fantôme que la CIA et le Mossad avaient finalement réussi à buter en 2008 dans la capitale syrienne.

Depuis la veille donc, tous les services de police – FSI et Sûreté générale en tête – sont à la recherche du jeune couillon qui a tiré sur l'ambassade yankee. Un petit joueur, mais un joueur qu'il faut mettre hors course le plus rapidement possible. Pour une fois, tout le monde est unanime sur la question.

Une autre fusillade a éclaté quelques heures plus tard à Zahlé, le fief chrétien de la plaine de la Békaa, à une cinquantaine de kilomètres de la capitale. Zahlé la rebelle, marquée par un interminable siège orchestré par les Syriens et leurs alliés en 1981. Le calvaire avait duré six mois, un calvaire toujours dans les mémoires là-bas. Cette fois encore, pense Marwan, la cible est une permanence des Forces libanaises, ex-milice chrétienne devenue parti politique elle aussi. Son chef, Samir Geagea, ennemi intime du Hezbollah et de l'ex-président Michel Aoun, a immédiatement accusé le parti de Dieu d'être responsable de cette « provocation ». Dans la soirée, devant les micros, Geagea a réclamé que les armes des milices soient mieux « régulées ». Saint Euphémisme, priez pour nous.

En entendant la nouvelle chez lui ce matin, Marwan a avalé son café de travers. Geagea, l'ex-chef de guerre, n'est pas un enfant de chœur.

Il s'était fait un nom en 1978 avec le massacre de Tony Frangié et de sa famille. Même sa gamine de 3 ans y était passée. Téléguidée par les agents du Mossad, cette tuerie visant le clan de l'ancien président Sleimane Frangié avait assis sa notoriété dans le camp chrétien. Après la guerre, Geagea avait été le seul chef de milice arrêté, jugé et emprisonné. Pendant que tous les autres s'étaient rempli les poches au cours de la décennie dorée des années 90, selon les bonnes grâces de la tutelle syrienne sur le Liban. Geagea avait payé, lui. Pas les autres.

Ses partisans d'aujourd'hui – les *ouwets* – ne valent pas mieux que ceux du Hezbollah. Tous ont des chapelets d'armes automatiques dans leurs placards. Il suffirait d'allumer une mèche pour que le pays bascule à nouveau dans la violence pure. Celle qui fait la une des journaux en Occident. La violence quotidienne, celle qui enterre vivants les pauvres gens, n'est jamais assez sanguinolente pour attirer l'attention des reporters étrangers. Alors qu'elle est tout aussi meurtrière.

Dans le bureau du commissaire, Marwan choisit de battre en retraite, sans attendre la prochaine saillie de Chivas. Oui, le commissaire doit subir une intense pression venue des étages supérieurs. Mais lui s'en fout. Il ne cédera pas. Pas cette fois. Cette histoire de vieille dame assassinée, probablement à cause de ce manuel scolaire – il en a l'intime conviction désormais –, est l'Histoire d'un peuple à qui on refuse la vérité. D'un peuple à qui on récuse le droit d'écrire sa propre Histoire. Il faudra pourtant bien s'y attaquer un jour, à ce foutu manuel scolaire unifié. Quitte à ce que l'accouchement se fasse dans la douleur. Qu'est-ce qu'il fera, Chivas, quand il comprendra qu'il ne compte pas baisser les bras ? Lui mettre une balle dans la tête ? À lui ? Ou pire, à Ibtissam ? Marwan le sent, sans vraiment mettre de mot dessus : cette enquête sur la mort de l'historienne n'est pas arrivée par hasard dans sa vie. Il lui faut mettre les mains dans le cambouis comme ces garagistes qui plongent les leurs dans les entrailles des moteurs en fin de vie pour les ressusciter. Peut-être qu'à sa petite échelle, résoudre ce meurtre lui permettra de réparer ce pays si dysfonctionnel. Peut-être que cela pourra convaincre sa fille de revenir au Liban. Pas pour y vivre non – il ne le souhaite pas pour elle –, mais au moins pour venir le voir, le temps des vacances.

C'est plus fort que lui. Marwan est décidé. Malgré les risques. Il ne lâchera pas. Dans la salle principale de la brigade criminelle, il regarde autour de lui. L'évidence lui saute à la gueule. Ibtissam est encore un peu tendre pour saisir les enjeux et les rancœurs. Mais les autres ? Tous ses collègues sont aux ordres, il les catalogue tous un par un, à commencer par Ibrahim Badreddine, un autre chef d'équipe qu'il

enverrait volontiers six pieds sous terre. Un chef de clan, au sein même de la brigade criminelle. C'est de notoriété publique, Badreddine attend sa promotion, il se voit tôt ou tard dans le fauteuil de Chivas. Tout le monde le sait, tout le monde l'attend. Marwan est bien conscient qu'il n'aura aucun allié s'il persévère dans son enquête. La seule dans son camp, il commence à s'en convaincre, est cette petite chiite qu'on lui a assignée. Une jeune inspectrice qui se souvient de cet oncle communiste qu'elle n'a pas connu et que le Hezbollah a abattu comme bon nombre de gauchistes à l'époque. Histoire de rayer des livres d'Histoire le fait que les premiers résistants contre l'envahisseur israélien au Sud-Liban n'étaient pas les hommes en noir de la jeune milice formés par les Gardiens de la Révolution iraniens et par les gentils boyscouts irlandais de l'IRA, mais bel et bien des cocos nationalistes 100 % libanais. Ça aussi, ça défriserait le Hezbollah si c'était écrit dans les manuels scolaires. Ça casserait le mythe.

Marwan hésite à mettre son adjointe au parfum de sa petite rébellion. Ibtissam ne veut certes plus être mise de côté, mais elle ne sait pas dans quel champ de mines elle est en train de mettre les pieds, les yeux bandés. Les histoires des anciens miliciens ne sont pas les siennes. Leurs blessures non plus. Il y a des choses qu'il faudrait éviter de transmettre. Des cercles vicieux à rompre. Ça le rend dingue, Marwan, de voir de temps à autre des adolescents à peine pubères défiler dans son quartier pour en découdre, le torse bombé, armés d'un drapeau des Forces libanaises en scandant « *Mnerjah, mnerjah !*[3] » comme pour invoquer les fantômes de leurs pères ou de leurs grands-pères tombés dans les combats à la fin des années 70. Quelle bande de petits cons, ces *chabeb*[4] ! Ils auraient bien besoin d'aller à l'école et que des profs leur fassent comprendre qu'ils font fausse route. Ce qui se passe entre Marwan et Chivas n'est pas son histoire, à Ibtissam. Ce n'est pas à elle d'en payer le prix. Marwan hésite.

Assis à son bureau, l'inspecteur Khalil sort son téléphone de sa poche, et ouvre WhatsApp. Il a envie d'écrire à sa fille. Pour lui dire qu'il l'aime. Qu'il ne veut plus répéter les erreurs du passé. Qu'il sent un point de bascule se profiler à l'horizon, sans savoir si c'est un précipice ou s'il pourra retomber sur ses pattes, même de guingois. Pour lui dire qu'il a peut-être une chance de se racheter une bonne conscience. Il ouvre leur discussion. *Last seen at 03:06*. Que faisait Maha debout à Paris à 3 heures du matin ? Disons 2 heures, avec le décalage horaire. Il tente d'imaginer la vie de sa fille. Il n'en connaît presque rien. Déjà trois ans qu'elle est partie. Que leurs chemins se sont séparés. Pour le meilleur, espère Marwan. L'exil parisien lui évitera peut-être de tomber dans les mêmes pièges que lui. Il commence à pianoter sur le clavier : « *Comment ça va, papa ?* », comme font les pères libanais, en appelant affectueusement leur fille

ou leur fils « papa ». Puis efface ces quatre mots et verrouille son téléphone. Il n'a jamais su s'y prendre avec elle. Il s'en veut d'être passé à côté de quelque chose d'essentiel. Il ne refera pas l'Histoire, il le sait. Mais ne cesse de repenser à sa gamine quand elle chaussait du 27. La liste de ses erreurs est longue. Pour commencer, il aurait dû s'occuper davantage de Maha quand elle était toute petite, au lieu de déléguer son éducation à la mère et à la bonne, quand les deux partageaient encore sa vie. Marwan se sent con. Obsolète. Impuissant sur toute la ligne.

Il repense à sa virée chez une diseuse de bonne aventure il y a des années. Chivas l'avait trouvée « formidable ! » et l'avait traîné chez elle. Madame Cox recevait dans son petit appartement, dans un immeuble défraîchi du côté de Hamra ou de Sanayeh, Marwan ne se souvient plus très bien. À Beyrouth-Ouest en tout cas, de l'autre côté de sa ville. Chez ceux d'en face. C'était en 1997 ou 1998, quelque chose comme ça. Madame Cox avait prédit une longue carrière à Jamil Chakar, dans une grande administration libanaise. La police, évidemment. Ainsi qu'un héritage important, que Chivas attendait toujours, persuadé que cette prédiction se réaliserait forcément un jour ou l'autre. Face à Marwan, la voyante avait marqué un temps d'hésitation, puis avait lâché :

– Je vois… je suis désolée monsieur, mais je ne vois qu'une chose. Vous perdrez ceux que vous aimez. Votre femme, votre fils, vos parents… Vous passerez votre vie à faire le mal, à vouloir vous racheter. À faire le mal à nouveau, à vouloir vous racheter, encore et encore…

Foutaises. Mais quelle conne, cette voyante ! Une vraie salope, oui. Marwan était ressorti de là, aussi sonné qu'à l'issue d'un dixième round disputé sur le ring du Madison Square Garden. Il n'était pas marié à l'époque. Encore moins père. Mais lui non plus n'avait jamais oublié la prédiction de cette madame Cox de malheur. Il aurait dû la coffrer pour lui apprendre à tenir sa langue.

Bon. Que faire maintenant ? Creuser la piste d'Ibtissam, avec le prof de math qui se rêve en professeur d'université et qui aurait mal pris que la morte lui refuse de jouer la *wasta* ? Pas sexy. Celle de Nicolas Bassil à l'USEK, qu'on dit intouchable, car protégé politiquement ? Ça lui plaît bien. Continuer l'enquête sur les proches et les voisins ? Elle a peut-être des cadavres dans ses placards elle aussi, la voisine du 1er étage. Tout le monde en a, après tout. L'inspecteur reprend ses notes, sur son petit calepin. « Mona Sayegh. » Il faudra lui rendre une visite de courtoisie, à celle-là. Elle est passée un peu trop vite sous les radars.

Marwan décide de prendre l'air. L'atmosphère est viciée dans ce bureau, le ventilateur ne fait que brasser relents de compromission et

effluves de doutes. Il dévale les trois étages du mieux qu'il peut et rejoint les plantons en faction devant l'immeuble où le public s'agglutine encore, transpire et braille d'impatience en faisant la queue pour venir perdre son temps dans les couloirs de la police judiciaire. Il lui faut un café, un de ceux qui nouent l'estomac avant de foncer dare-dare jusqu'au cerveau. Il part à droite, remonte le boulevard Sami el-Solh vers le carrefour de la rue de Damas où est installé Mahmoud, le même vendeur de rue depuis la nuit des temps. Juste en face du McDonald's. Un carrefour stratégique. L'un de ceux où les snipers faisaient régner la terreur pendant la guerre. C'était terrible, les snipers. On avait peur d'eux, on changeait d'itinéraire, même s'ils n'étaient pas là. Cette terreur instinctive n'a jamais vraiment quitté les Libanais. Ils sursautent au moindre pétard, ils anticipent la moindre menace potentielle. C'est comme ça. Ça a pénétré leur ADN.

Marwan commande un café à Mahmoud. Sucré. À l'angle d'un vieux garage, les deux plaques de rue rectangulaires – émaillées de bleu et indiquant l'appellation officielle du secteur – lui rappellent la réalité du grand jeu au sein duquel il n'est qu'un pion. « Palais des justice ». Il faut le faire tout de même ! Quel lapsus merveilleux ! Cet article au pluriel veut tout dire. Il n'y a pas qu'une justice au Liban, c'est même un concept hautement déclinable. Alors autant jouer avec les mêmes armes que ses adversaires, se dit Marwan en déglutissant d'un trait le café trop raide. Son œsophage brûle, le café fait le tour de son organisme en un quart de seconde.

Sur le petit poste de radio du vieux Mahmoud, le speaker récite les nouvelles du matin, à peine audibles à cause de la circulation ininterrompue tout autour d'eux. Marwan prend le train en marche, en attendant une deuxième tasse d'élixir. À Riyadh, le prince saoudien Mohammed Ben Salman – celui qui aime bien démembrer des journalistes dans ses arrière-boutiques diplomatiques – viendrait de déclarer que si l'Iran se dote de l'arme nucléaire, les Saoudiens feraient de même. Génial. C'est vraiment à qui aura la plus grosse, dans cette région maudite. Le plus gros flingue. Le parrain le plus influent. Et au Liban, la règle est évidemment la même. Le visage de Marwan s'illumine. C'est ça bien sûr ! Il lui faut un parrain, une *wasta*. Quelqu'un d'assez puissant pour changer la donne en sa faveur.

1. Primo.
2. Secundo.
3. On arrive ! On arrive !
4. Groupe de jeunes gens.

10

Wasta

Jeudi 21 septembre, 15 h 55

Wasta. Nom féminin, désignant en arabe dialectal un piston, une aide officieuse ou officielle, une manière de resquiller ou d'obtenir un avantage grâce à quelqu'un de plus haut placé que soi. C'est probablement l'une des armes les plus utiles de la culture libanaise. Après le catalogue intégral des insultes à connotation sexuelle.

Marwan passe plus de deux heures à se demander qui approcher pour mettre un coup de pied dans la fourmilière. Au cours de sa carrière, il a côtoyé – bon gré mal gré – tout ce qui se fait de pire dans la République des *zaïms* : directeurs généraux de ministères, députés en place et ex-députés en quête de revanche. Des ministres, même. Sans compter certains hommes d'affaires qui avaient au moins pour eux l'honnêteté intellectuelle de ne pas prétendre servir l'intérêt général pour se remplir les poches. Il ne trouve rien. Il se creuse la cervelle, saute l'heure du déjeuner. Aucun profil ne lui paraît judicieux. Jusqu'à ce qu'une photographie encadrée, aperçue dans le salon de la victime, lui revienne en mémoire. Aimée Asmar, jeune et jolie, la trentaine, encadrée par deux hommes, au milieu des années 70. Le président Élias Sarkis et Edmond Rahmé. En son temps, à la fin du mandat de Charles Hélou en 1970, Rahmé s'était secrètement rêvé président de la République lui aussi, mais avait revu ses ambitions à la baisse pour le bien du pays. C'était un temps où l'honneur en politique avait encore un peu de valeur, où le bien de l'État – dans cette période trouble où tous les germes de la guerre de 1975 se développaient à une vitesse vertigineuse – passait encore avant certaines ambitions personnelles. Rahmé était de ceux qui avaient creusé la tombe du Liban, à leur corps défendant, lors des négociations secrètes des accords du Caire. Accords qui avaient autorisé le Fatah et les combattants palestiniens de Yasser Arafat à se servir du Liban comme base avancée contre Israël. Pour Marwan comme pour beaucoup de chrétiens, l'instauration du « Fatahland » au sud du pays, légitimée par ces accords iniques, avait marqué le début de la fin.

Edmond Rahmé, donc. Comme tout bon bourgeois beyrouthin, il avait fait des gosses jusqu'à avoir un fils. Le con avait dû attendre la cinquième grossesse de sa femme pour avoir enfin un héritier digne de son nom. Un mâle, donc. Firas Rahmé. Jeune cinquantenaire

maintenant, Firas était devenu député, le plus naturellement du monde. La question ne s'était d'ailleurs pas vraiment posée. Il était programmé pour cela depuis son plus jeune âge. Le jour des funérailles de son père, il lui avait fait une promesse solennelle, en silence : réussir là où le paternel avait échoué, et devenir un jour président de la République.

Le job est vacant depuis onze mois maintenant, mais Firas sait que son heure n'est pas encore arrivée. Pour l'instant circule surtout le nom du chef de l'armée, Joseph Aoun, que les Iraniens viennent d'adouber, pour remplacer Michel Aoun. Lui aussi ancien chef de l'armée. Comme d'autres présidents de l'Histoire récente, Émile Lahoud et Michel Sleimane en tête. Le fiston Rahmé doit se mordre les doigts de ne pas avoir embrassé la carrière, se dit Marwan en pensant à ce député qui aime tant faire parler de lui dans les médias. Quitte à dénoncer parfois certains de ses pairs. Ou certaines mafias qui tiennent en otage l'économie du pays. Il n'a jamais caché sa détestation pour le Hezbollah et tous ses acolytes, qu'il accuse de faire le jeu de Téhéran au détriment du Liban. Les mauvaises langues disent même qu'il serait le cheval sur lequel misent les Américains et la CIA. Son heure viendra peut-être, si jamais il ne finit pas suicidé de deux balles dans sa voiture.

Marwan ne met pas cinq minutes à obtenir le numéro de téléphone personnel du député. L'une de ses sources, un ancien journaliste de la chaîne de télévision d'opposition MTV, le lui envoie par SMS. Rendez-vous est pris l'après-midi même dans sa villa de Monteverde, sur les hauteurs de Beyrouth. Chivas ne va pas être content quand il sera mis au parfum de cette petite virée.

Une heure plus tard, l'Alfa Romeo arpente la route en lacets au-dessus de Mansourieh, jusqu'à trouver enfin le bon portail blindé, au bout d'une interminable route en cul-de-sac. La villa est sévèrement surveillée. Caméras omniprésentes, couvrant tous les angles, bodyguards surarmés, index sur la queue de détente. Marwan montre patte blanche et est escorté jusqu'à la piscine, en contrebas du bâtiment principal. Allongé sur un transat comme un sénateur romain, le député Rahmé regarde ses enfants batifoler et sauter dans l'eau trop chlorée. Des dizaines de mètres cubes d'eau douce qui serviront de pissotière à ces sales gosses. Marwan grimace en pensant à sa misérable chasse d'eau.

– Inspecteur Khalil, vous avez pris votre maillot de bain j'espère ! apostrophe Firas Rahmé en se redressant.

– Bonjour monsieur le député. Non, je ne suis pas là en vacances.

– Appelez-moi Firas.

– Marwan, répond l'inspecteur en lui tendant la main.

– Venez, allons nous installer au frais.

Les deux hommes remontent un escalier plat taillé à même la roche. La propriété est majestueuse, avec palmiers plantés autour de la piscine et pinède sauvage à 360 degrés à la ronde. Et vue sur Beyrouth et la Méditerranée. On se croirait presque à Los Angeles. Du moins selon l'idée que Marwan se fait de la cité californienne à cause des films policiers qu'il regardait en boucle dans sa jeunesse, sur des VHS fatiguées louées pour le week-end chez Vidéo Un à Achrafieh. À l'intérieur de la villa, la clim tourne à plein régime. Décidément, le député et sa famille ne semblent pas souffrir des restrictions d'eau et d'électricité.

– Mes félicitations, au fait ! lance Firas en s'installant dans un immense sofa en cuir blanc.

– Pour ?

– Enfin voyons, pour avoir bouclé l'affaire des Avengers ! Vous nous avez tenus en haleine longtemps avec cette histoire ! Vous savez, certains de mes amis se sont fait du mouron… Ils avaient peur d'être les prochains sur la liste de ces justicières en porte-jarretelles.

– Ils avaient probablement raison d'avoir peur, lâche négligemment Marwan, histoire de laisser supposer qu'il a quelques cartouches en réserve.

– Ah bon ? Vous avez des informations ? demande le député en enfilant sa paire de lunettes rouges, certes un peu grotesque, mais qui constitue un signe de reconnaissance efficace pour le grand public.

– Disons simplement que nous avons mis la main sur la liste de ceux qui étaient visés dans les mois à venir.

– Oh ! Mais cela vaut de l'or ! Moi, j'ai la conscience tranquille, mon nom n'y figure pas, j'en suis sûr. Mais cela m'intéresserait de jeter un œil à cette liste !

– Elle est au coffre, désolé.

– Vous faites bien, il ne faudrait pas qu'elle tombe entre de mauvaises mains… Alors, au téléphone, vous avez évoqué rapidement une nouvelle affaire sur laquelle vous travaillez. Dites-moi tout, c'est palpitant !

– J'enquête sur la mort d'une historienne. Aimée Asmar.

– Ah oui bien sûr, j'ai appris la nouvelle, avoue Firas en rangeant sa bonhomie au placard. J'ai prévu de me rendre aux condoléances dimanche, vers 18 heures.

– J'ai cru comprendre que la défunte connaissait bien votre père, je me trompe ?

– C'est exact. Ils étaient très amis. Aimée, c'était comme la famille, elle qui n'a pas eu d'enfants. Elle était même la marraine de l'une de mes sœurs, Nicole. Mais personnellement, je ne la voyais pas souvent.

– Nicole comment ? le reprend Marwan.

– Frem, elle s'est mariée à l'un des héritiers du groupe industriel.

Marwan se déhanche et sort son calepin. Un nouveau nom dans son enquête.

– Vous n'êtes pas sans savoir qu'elle a été victime d'un meurtre… reprend l'inspecteur en levant les yeux vers le député.

– Je sais. Tout le monde ne parle que de cela dans les salons depuis hier.

– Ah… C'est surprenant, nous n'avons pas fait beaucoup de publicité autour de cette affaire…

– Si vous êtes là, c'est que vous soupçonnez quelqu'un, inspecteur. J'espère que ce n'est pas moi ! s'esclaffe Rahmé, sûr de son effet.

– J'ai des soupçons, oui. Pas encore sur qui, mais sur le pourquoi.

– Dites-moi tout.

Marwan se racle la gorge. Il voit arriver un plateau en argent avec de la citronnade – « maison », précise son hôte – parfumée à la menthe et à l'eau de fleur d'oranger, et commence à déballer sa théorie. Le manuscrit retrouvé, raturé, auquel il manque les chapitres relatant les deux dernières décennies. Le même manuscrit escamoté des pièces à conviction, le témoignage du frère interné dans un hospice, la confession d'Ali Abbas Moussaoui sur les précédentes tentatives de production d'un manuel scolaire au cours des vingt dernières années… La mauvaise volonté de sa hiérarchie, les analyses ADN passées à la trappe… Et surtout, l'entrevue de la veille avec Nicolas Bassil, le président de la commission, citoyen au-dessus de tout soupçon, mais qui lui a laissé une mauvaise impression. Marwan ne s'attarde pas sur l'impasse dans laquelle il est. Et encore moins sur les ordres de sa hiérarchie directe de mettre un terme à son enquête.

– Si je vous suis bien, le tueur aurait son nom dans ce manuel scolaire, dans la catégorie des « bad guys ».

– C'est exactement ce que je pense.

– C'est comme un jeu de piste… commente Firas.

– On peut voir ça comme ça.

– Mais en quoi puis-je vous être utile, inspecteur ?

– Le seul moyen de faire bouger les choses, de faire sortir notre tueur de sa cachette, serait de faire du bruit autour de ce manuel scolaire et du travail de madame Asmar. Dire que les commanditaires de son assassinat sont parmi nous et qu'ils mettent des bâtons dans les roues des enquêteurs. Et surtout, qu'il faut que ce manuel scolaire soit rendu public.

– Audacieux… mais ce n'est pas sans risque.

– Je sais, mais vous êtes un homme de combat, il me semble. Vous seul aurez le courage politique pour bousculer l'*establishment*. Et vous lui devez bien ça, à madame Asmar. En mémoire de l'amitié qui la liait à votre père. Edmond serait fier de vous.

– Donnez-moi quelques heures pour réfléchir.

– D'accord, mais faites vite.

En laissant l'Alfetta dévaler les collines sans trop appuyer sur l'accélérateur, Marwan se dit qu'il l'a jouée finement. Un peu de flatterie, un peu de corde sensible. Firas Rahmé, c'est le genre d'homme avec qui ce cocktail fonctionne bien, habituellement. Fier qu'on vienne lui demander un service, et fier d'être en mesure de choisir s'il veut obtempérer ou non. Une bonne lignée politique – et l'argent qui va avec – offre quelques privilèges que rien d'autre n'autorise.

* * *

La nuit tombe sur Beyrouth. Marwan espère que Firas aura mordu à l'hameçon et qu'il sortira du bois sans tarder. Dans ce genre d'affaires, il ne faut pas laisser le temps au soufflé de retomber. Surtout en ce moment où l'actualité s'emballe, où les fusillades récentes occupent les *talk-shows* sur les plateaux télé. Dans son quartier, comme partout à Beyrouth, l'éclairage public est désormais assuré par les écrans télé, les panneaux publicitaires et les devantures blafardes des boutiques. Beyrouth la laide, Beyrouth la borgne. La ville préfère se cacher dans la pénombre pour masquer ses vieilles cicatrices, ses plaies béantes et ses liftings ratés.

Marwan se gare à une centaine de mètres de chez lui. En remontant la rue, sur le trottoir, il fait signe à tous ceux qu'il croise. Il connaît chaque prénom, chaque histoire. Comme les autres connaissent la sienne. Lui le paria divorcé, lui le flic à qui on demande parfois des petites faveurs pour un cousin en délicatesse avec la loi. Il tâte son paquet de Cedars. Le carton sonne creux. C'est le moment de passer faire le plein chez Zouzou, le boucher au coin de la rue, qui a étoffé son échoppe de quelques étagères pour proposer à sa clientèle régulière des produits de première nécessité. Huile d'olive, riz, cigarettes, *zaatar*[1], lait en poudre Nido, vodka et whisky bon marché, sacs de pain arabe, eau minérale en bouteille. Zouzou a tout ce qu'il faut pour survivre ou tenir un siège.

– *Ahlan*[2] Marwan ! Journée terminée ? Tu as attrapé des assassins aujourd'hui ? lui lance le patron, avec sa mine débonnaire.

– Presque, presque ! C'est pour bientôt j'espère.

– Qu'est-ce que je te mets ?

– Une cartouche de Cedars, s'il te plaît *habibi*.

– Alors, il paraît que vous avez arrêté un espion aujourd'hui ?

– Hein ? De quoi tu parles ?

– Ils en parlaient à la télé tout à l'heure. Les FSI ont arrêté un mec du Hamas à Saïda.

– Je n'étais pas au courant, ce n'est pas mon enquête. Il a fait quoi ?

– Espionnage ! Ils ont dit qu'il faisait partie des Brigades Al-Qassam[3], que c'était un top ingénieur pour la fabrication de leurs roquettes. Mais surtout qu'il avait été retourné par le Mossad il y a des années ! Et que grâce à lui, les Israéliens avaient pu démanteler plusieurs cellules en Cisjordanie. Tu te rends compte ?

– Plus rien ne m'étonne, les Israéliens sont capables de tout… Combien je te dois pour les cigarettes ? Ça a augmenté depuis le week-end dernier ?

– Un tout petit peu, oui. Un million de plus depuis la dernière fois.

– *Kess okht hal balad*[4]…

Marwan sort sa liasse de billets de cent mille livres à contrecœur. L'argent lui file entre les doigts à la vitesse de la lumière. Au plafond, le néon grésille, plongeant la boucherie dans une lumière de sous-sol d'hôpital. De morgue.

– Tu sais ce qui se dit en ville, Marwan ?

– Tu veux dire sur ton trottoir ? plaisante l'inspecteur.

– Je suis sérieux. Faut nous en débarrasser de tous ces Palestiniens, que ce soit des espions ou pas. On veut que vous nous foutiez en taule tous ces cons qui foutent le bordel dans le pays depuis que je suis né.

– On s'occupera de ça demain Zouzou, je te le promets. Fais de beaux rêves.

– C'est ça !

Marwan récupère sa cartouche de clopes sur le comptoir où trône une effigie de saint Élie avec son sabre. Et son air sympathique. Direction son balcon, son cendrier, sa vodka et son coucher de soleil qui se meurt. Sur le toit de l'autre côté de la rue, il remarque qu'un pan de l'affiche publicitaire « BEYROUTH FOREVER » a finalement décidé de se désolidariser du panneau en aluminium. Tout fout le camp. Même les repères quotidiens. Les deux premières lettres de FOREVER ont été gommées par une main invisible. Beyrouth ne fait pourtant pas rêver à cette heure-là.

C'est surtout l'heure de faire le point avec Ibtissam. Marwan compose son numéro. Son adjointe n'a pas chômé pendant l'après-midi. Elle a à nouveau interrogé la voisine du 1er étage, Mona Sayegh, qui en a dit un peu plus que lors de son audition initiale. En début d'après-midi, des rapports d'analyses sont arrivés sur son bureau et, bizarrement, ses empreintes ont été retrouvées partout dans l'appartement. Jusqu'au frigo. Mona Sayegh a également reconnu posséder un double des clés de l'appartement de la victime, détail qu'elle avait omis de mentionner trois jours plus tôt. Avant de raccrocher, Ibtissam lui précise que la femme a demandé à avoir le numéro de l'inspecteur principal Khalil. Au cas où quelque chose d'autre lui reviendrait.

Assis sur sa chaise en plastique blanc, Marwan regarde les dernières

couleurs s'estomper dans le ciel. Machinalement, les doigts de sa main gauche jouent avec les mégots qui traînent dans le cendrier. Son affaire s'enlise. Et toutes ces histoires avec les réfugiés – palestiniens comme syriens – sont en train de prendre trop de place dans les têtes. Lui essaie de les évacuer, mais tout le monde les remet en permanence sur le tapis. Chivas, Zouzou, tout le monde.

Il se souvient de cette discussion, ici même sur son balcon, avec sa fille Maha. Marwan n'avait pas été tendre avec les Palestiniens qu'il accusait lui aussi de tous les maux. D'avoir été à l'origine de la guerre libanaise au début des années 70. Avec ses idéaux de gauche, Maha ne l'entendait pas de cette oreille. La jeune femme ne pouvait pas le comprendre évidemment. Elle ne parlait que de souveraineté des peuples, de décennies d'oppression, de colonisation des territoires occupés, du droit de ces gens à vivre sur la terre et dans les maisons de leurs ancêtres. Ces terres qu'on leur volait impunément depuis 1948, ces maisons que les bulldozers rasaient avec gourmandise chaque semaine. En Palestine. Elle répétait qu'Israël n'était qu'une invention récente de l'Occident. Que la Torah et la Shoah réunies ne pouvaient pas servir de titres de propriété. Qu'il y avait des gens qui vivaient là paisiblement avant que les Juifs d'Europe ne commencent à émigrer cent ans plus tôt. Comme il existait des peuples indigènes en Amérique avant que les colons britanniques et français – encore eux – ne viennent semer la pagaille et décimer ces millions d'êtres humains qui avaient eu la chance, jusque-là, de ne pas croiser d'Européens sur leur passage. Maha avait un peu raison bien sûr, mais ça l'avait agacé, Marwan, d'entendre sa fille défendre les Palestiniens et lui dire qu'il devait arrêter de vivre dans le passé. Comme à chaque fois, l'ex-milicien avait mis ça sur le dos d'un conflit de générations. La sienne avait pris le train palestinien en plein dans la gueule ; celle de Maha se demandait pourquoi ce même train n'était toujours pas arrivé en gare. Le ton était monté, Marwan l'avait insultée, cette petite imbécile ignorante, cette gamine qui n'y connaissait rien à rien. Fallait pas le titiller trop longtemps avec les « Palos ». Il avait failli lui coller une mauvaise gifle pour ultime argument, mais avait retenu son geste au dernier moment. Maha l'avait senti, et avait battu en retraite, mutique. Elle avait passé la nuit chez des copains. C'était le 3 août 2020, la veille de l'explosion du port.

Le père qui sommeille en lui a encore la gorge serrée. Cette gifle qu'il n'a jamais donnée avait pourtant été de trop. Marwan s'en veut d'être passé maître dans l'art de saboter toute discussion avec cette fille qu'il aime. Avec cette fille dont le visage partage les mêmes traits que les siens au même âge. Il est dans ses gènes, qu'elle le veuille ou non. Il s'apprête à allumer une nouvelle cigarette quand il aperçoit le morceau de verre triangulaire qu'il a gardé en souvenir. Pour ne pas

oublier. Le morceau de verre qu'il a lui-même extirpé de l'œil de sa fille, le mardi 4 août, vers 18 h 10. À peine cinq minutes après ce souffle de Titan qui avait éteint Beyrouth comme une chandelle, et emporté des centaines d'habitants et des milliers d'appartements. Maha avait été mouchetée d'éclats de verre. Marwan avait gardé le plus acéré de tous. Celui qui avait changé irrémédiablement le visage de sa fille. Pour ne pas oublier.

Du bout de son ongle, il soulève le morceau de verre. Sa gorge se noue un peu plus, l'image de ses doigts extirpant ce triangle de verre de l'œil de sa fille, gisant à terre, s'est imprimée *ad vitam* sur ses rétines. Le père et la fille ne s'étaient plus reparlé depuis la veille et leur engueulade au sujet des Palestiniens. Soudain, il sent des larmes couler sur ses joues. Ce soir, il n'a pas le courage de les retenir. Peut-être réussiront-elles à le laver de quelques-uns de ses péchés.

Marwan prend son téléphone. Il faut qu'il arrive à convaincre sa fille de venir à Noël. Ou du moins à lui dire qu'il pense à elle. Qu'elle lui manque. Maha est tout ce qui lui reste. Il ouvre à nouveau WhatsApp, convaincu qu'il fera mieux que ce matin, quand il avait renoncé comme ces chevaux de course devant un obstacle trop haut, comme ces pur-sang que son propre père l'emmenait voir à l'hippodrome de Beyrouth, juste avant la guerre. Marwan réfléchit, seul face à ce petit écran. Merde, rien ne vient qui ne sonne pas faux. Quand d'un coup, l'appareil se met à vibrer entre ses mains. Appel rentrant, numéro masqué. Marwan décroche.

– Firas Rahmé au téléphone.

– Ah, bonsoir monsieur le député, murmure Marwan en reposant doucement l'éclat de verre pour ne pas l'abîmer.

– Je vous dérange ?

– Non non, ment Marwan en séchant ses larmes.

– J'ai réfléchi à votre proposition. Je suis tenté d'accepter, mais…

– Mais ?

– J'aimerais que vous fassiez quelque chose pour moi en échange, avance le député d'une voix charmeuse.

– Je vous écoute.

– La liste dans votre coffre. Elle m'intéresse vivement.

Rien n'est jamais gratuit en ce bas monde. Son bluff a marché. Marwan n'a jamais eu de liste regroupant les noms des hommes d'influence dans le collimateur des Lebanese Avengers. Pas plus que de coffre. Cet après-midi à la villa, il avait sciemment placé cet appât dans la discussion. Et le gros brochet a mordu à pleines dents. La tentation de détenir les secrets des autres, surtout dans le microcosme libanais, est forcément trop forte. Personne n'y aurait résisté. Surtout pas Firas.

– D'accord, je vais voir ce que je peux faire.

– Je compte sur vous.
– Moi aussi.

1. Thym séché au sésame.
2. Bienvenue.
3. Bras armé du Hamas palestinien.
4. Insulte signifiant « Quel pays de merde » (littéralement « la chatte de la sœur du pays »).

11

Le théorème de Lokman

Vendredi 22 septembre, 11 h 42

La nuit dernière, Marwan a mal dormi. Il a fait un cauchemar étrange, dans la peau d'un animateur télé. Il se voyait en costume cravate, les dents trop blanches, aux manettes d'une émission culinaire à succès. En train de présenter les différentes étapes de la recette de l'un de ses plats préférés, les *koussa mehché*[1]. Face aux téléspectatrices déchaînées aux dents bizarrement surdimensionnées, il conseillait de ne pas avoir peur qu'une petite partie de la farce se fasse la malle en cours de cuisson, dans le fond du fait-tout. Rien d'inquiétant là-dedans. Malgré ses précautions et ses conseils, le public en studio devenait soudain menaçant, les femmes au premier rang commençaient à se métamorphoser en… Marwan ne se souvient pas de la suite. Il ne comprend pas le sens de ce putain de rêve. Au réveil, il s'est demandé s'il pouvait avoir un lien avec sa fille. Si ces téléspectatrices aux dents de monstre, ce n'était pas un peu lui aussi… À vouloir dévorer l'objet de leur attention. Avant la fin de l'émission télé, une quinte de toux lui a ravalé la paroi intérieure de la trachée, comme si du papier de verre lui était remonté des poumons. Marwan s'est réveillé en nage, la main sur la poitrine. Il était 5 h 21.

Chivas n'est pas là ce matin, dans son bureau. Personne ne l'a vu. Cette absence l'intrigue, Marwan. Le commissaire n'est jamais absent. Jamais sur le terrain, certes, mais toujours dans les coulisses, prêt à monter sur scène pour donner le *la* ou pour tuer dans l'œuf une enquête. Marwan passe en revue tous les scénarii possibles. Il imagine son ami en train de se faire remonter les bretelles et de dire amen devant l'un de ces obscurs directeurs généraux du ministère de l'Intérieur. Ou pire, devant le n° 2 de leur service, ce druze honni par instinct. Puis il imagine Chivas, une balle dans la tempe, quelque part dans un ravin, en contrebas d'une route de montagne. Ils ne se sont pas fait que des copains au cours de leurs trois décennies dans la police.

Bon, tout n'est pas perdu. Dans son immense bonté, le matin même, l'administration a fait remplir la cuve de mazout du générateur de l'immeuble. Devant lui, le ventilateur a repris ses allers-retours, levant les couleurs de son petit drapeau libanais de dix-huit centimètres de

longueur, par intervalle régulier. L'inspecteur se laisse hypnotiser par la danse du tissu rouge et blanc et par la disparition imprévisible du cèdre dans les plis du coton. Le manège tourne en boucle.

Dans la salle, ses collègues sont anormalement silencieux. Ou bien est-ce lui qui perd lentement l'audition. Cela fait trop longtemps qu'il n'a pas fait de *check-up* complet. Son sang, il n'a pas la moindre idée de ce qu'il renferme. Cholestérol, glycémie, triglycérides, bilirubine anormalement élevée qui expliquerait son teint jaunâtre, il n'en sait rien… mais se doute que d'éventuelles analyses ne lui apporteraient que de mauvaises nouvelles. Pareil pour une radio du thorax. Il le voit d'ici, le docteur en blouse blanche, lui dire qu'il devrait arrêter l'alcool pour sauver son foie. Et surtout la cigarette parce qu'un cancer le guette. Il le hait déjà. Marwan n'a plus foutu les pieds dans un cabinet médical depuis quatre ou cinq ans. La Sécurité sociale et son assurance médicale privée ne couvrent plus rien ou presque. Et il serait bien incapable de se payer des séances de chimio. Alors mieux vaut ne pas savoir.

En face de lui, le visage à moitié caché par l'écran de son ordinateur, Ibtissam pianote frénétiquement. Elle et lui n'ont quasiment pas échangé deux mots depuis qu'ils sont arrivés vers 9 heures. L'adjointe semble à l'aise, aux commandes de cette machine. La rapidité avec laquelle elle maltraite les touches du clavier en plastique impressionne Marwan. Lui n'a jamais pu vraiment s'y faire. Plus par mauvaise volonté que par inaptitude physique, préfère-t-il se convaincre.

– Toujours pas de nouvelles du commissaire ? demande Marwan à sa jeune adjointe.

– Non, aucune, répond Ibtissam sans lever le nez de son clavier.

– Tu fais quoi ?

– Je termine la retranscription des auditions de nos témoins. J'ai presque fini.

– C'est lui qui t'a dit de faire ça ? Pour boucler l'affaire ?

– Non, mais je préfère me couvrir, répond Ibtissam avec un sourire entendu.

Brave petite. Elle a au moins compris ça. Elle protège ses arrières, au cas où. Il faut toujours le faire, même si l'on ne sait jamais de quel côté viendra la balle qui pourra mettre un terme à sa carrière. En début de semaine, c'était Marwan qui ne voulait pas l'intégrer à son enquête, obéissant à une méfiance animale. Il ne s'était pas imaginé une seconde que cette femme voilée pouvait en avoir autant à son égard. Ça ne lui était même pas venu à l'esprit. Ibtissam n'avait peut-être pas été enchantée qu'on l'oblige à collaborer avec l'inspecteur Khalil dont la réputation était sulfureuse. Bon flic, très bon enquêteur, mais image ternie par plusieurs affaires et beaucoup de rumeurs.

Surtout de corruption, et de suspects abattus afin d'éviter la remise en liberté de monstres susceptibles d'être blanchis par un juge lui aussi corrompu. C'est bien possible que la jeune flic ait été méfiante dès le début, elle aussi. Leurs méfiances respectives essayaient de s'apprivoiser. Ni échec ni succès, jusqu'à présent.

Presque midi. Chivas n'est toujours pas là. Marwan craint qu'on vienne un jour lui proposer de prendre sa place à la tête de l'équipe, et de rempiler deux ou trois ans avant que le pouvoir ne daigne lui désigner un successeur. Cet enfoiré de Badreddine probablement. Il en a marre, Marwan. Il est impatient de rendre son insigne, de dire au revoir à la carrière, de préparer un carton avec toutes ses affaires personnelles. Avec son drapeau libanais planté sur le dessus.

Dans le fond de la salle, le poste de télévision – volume à zéro – diffuse sans discontinuer les retransmissions de la LBC. Les caméras sont braquées sur la magnifique façade du Parlement, place de l'Horloge, à l'épicentre du centre-ville. Le quartier, reconstruit puis inauguré par Rafic Hariri à la fin des années 90, avait connu son heure de gloire, avec ses dizaines de cafés et de restaurants de luxe, ses galeries d'art contemporain, au début des années 2000. Surtout après les attaques sur les tours jumelles de New York, quand les Arabes du Golfe s'étaient tous rabattus sur Beyrouth, sur le Casino du Liban et sur les putes russes et ukrainiennes de Maalmeltein, plutôt que d'aller s'encanailler sur la Côte d'Azur. Les portes de l'Occident s'étaient refermées temporairement devant eux, le Liban en avait profité. Mais depuis presque vingt ans, les devantures ont quasiment toutes baissé le rideau. Le symbole est fort. Avant la guerre, le centre-ville constituait le carrefour où tous les Libanais se côtoyaient pacifiquement, où ils se parlaient, où ils commerçaient, quelle que soit leur appartenance. C'était ici qu'ils faisaient nation. Depuis la reconstruction en carton-pâte des années 90, on leur a confisqué cet espace synonyme de vivre ensemble. On leur a confisqué leur point commun.

En octobre 2019, au début de la petite révolution de la *thawra*, le quartier du Parlement s'était irrémédiablement barricadé derrière des palissades d'acier et de béton. Le peuple en colère s'était fait repousser à coups de canons à eau et de gaz lacrymogène. Le Parlement n'est plus qu'un théâtre sans acteurs. Il ne sert plus à rien depuis longtemps. Si tant est qu'il ait jamais servi à quelque chose, mis à part entériner des décisions prises à Damas, Riyadh ou Téhéran.

– Eh Nassib, tu peux monter le son ? lance Marwan à l'attention d'un jeune inspecteur, à l'autre bout de la pièce.

Sur l'écran, un bandeau vient d'apparaître au bas de l'image. Une conférence de presse du député Rahmé est annoncée sur les marches

du Parlement. Marwan se lève, sa tasse de café à la main, et traverse la salle. Ça commence à s'agiter autour d'une forêt de micros. Dans son studio, la commentatrice botoxée ne sait pas quelle sera la teneur de la conférence de presse qui doit avoir lieu. Elle meuble le silence avec un certain talent, elle doit en avoir l'habitude. Deux hommes apparaissent enfin à l'écran. Le premier reste un peu en retrait. Puis Firas Rahmé, ses lunettes bien vissées sur le nez, se place devant les bonnettes colorées des micros et attend quelques secondes que les reporters arrêtent de glousser.

– Mes chers compatriotes, il est de mon devoir – en tant que représentant élu par le peuple – de vous faire part d'une affaire qui pourrait ébranler la République. Je sais que la situation sécuritaire préoccupe tous les services de l'État, et tous les citoyens et les citoyennes de notre pays. Sachez, malgré le vide institutionnel et la vacance à la présidence de la République, que nous faisons tout pour préserver la souveraineté du Liban, et votre sécurité.

Après son bla-bla d'introduction, le député remonte ses lunettes rouges sur son nez et balaie l'assistance du regard. Firas se sait dans la fosse aux lions. Et ce n'est visiblement pas pour lui déplaire.

– Les événements récents, qu'ils aient visé l'ambassade des États-Unis ou des permanences de partis politiques, ne resteront pas sans réponse. J'insiste bien : ces crimes ne resteront pas impunis, vous avez ma parole. Mais si j'ai souhaité m'adresser à vous ce midi, c'est pour vous faire part d'une inquiétude majeure, qui me dicte de sortir du silence. Une affaire criminelle de la plus haute importance m'a été rapportée : elle n'a pas encore fait la une des journaux, mais nous concerne toutes et tous. Nous, qui avons aujourd'hui la destinée de notre pays entre les mains ; mais surtout nos enfants, qui auront cette même destinée entre leurs mains dans quelques années.

Debout devant la télé, le nez en l'air, Marwan se cramponne à sa tasse. C'est maintenant que tout se joue. Il en est sûr, Rahmé va sortir l'artillerie. Ibtissam se poste à ses côtés sans un mot.

– Au début du mois, une historienne de renom – madame Aimée Asmar – a été victime d'un assassinat. L'enquête menée par l'inspecteur de la police criminelle Marwan Khalil, que nous connaissons tous suite à l'affaire des Lebanese Avengers, est en train de révéler un complot qui me fait, personnellement, froid dans le dos. Madame Asmar – paix à son âme – travaillait à la rédaction d'un nouveau manuel scolaire unifié destiné à nos enfants et à nos adolescents, afin de leur apprendre l'Histoire contemporaine du Liban. Un manuel destiné à faire de la prochaine génération des citoyens à part entière, avec une Histoire commune. Une conclusion s'est vite imposée à l'équipe d'enquêteurs : madame Asmar a été tuée à cause de ce travail de la plus haute importance. Malheureusement, des forces

obscures mettent des bâtons dans les roues de nos meilleurs policiers. Je me présente donc aujourd'hui devant vous pour réclamer aux autorités du pays de faire toute la lumière sur ce drame, pour leur réclamer que les analyses ADN soient menées comme il se doit dans un État moderne, mais surtout pour exiger de rendre public ce manuel scolaire dans son intégralité. Nous, le peuple libanais, quelles que soient nos convictions politiques ou notre appartenance confessionnelle, avons le droit de savoir ce que ce livre renfermait comme informations. Nous avons le droit de savoir qui a tué cette brillante universitaire qui avait dédié sa vie à la transmission du savoir et à la concorde nationale.

Debout derrière les micros, Firas se racle la gorge. Marwan déglutit pour lui. Il a cité son nom ce connard, c'est sûr que ça va lui revenir en boomerang. Chivas va le passer à la moulinette quand il se pointera au bureau.

– J'accuse ici mes adversaires politiques. Tous ceux qui dirigent le pays depuis un quart de siècle et qui ne veulent évidemment pas que leurs petits secrets soient révélés. Tous ceux qui les soutiennent et qui n'ont fait, depuis la fin de la guerre, que créer des écrans de fumée. J'accuse le Mouvement Amal du président du Parlement, Nabih Berri. J'accuse la milice du Hezbollah du secrétaire général Hassan Nasrallah. J'accuse Bachar el-Assad, le président de la République arabe syrienne. J'accuse les Gardiens de la Révolution iraniens et le pouvoir de l'ayatollah Ali Khamenei. J'accuse les services de renseignements israéliens, le Mossad, et ceux des États-Unis d'Amérique. J'accuse…

Il y va un peu trop fort, se dit Marwan. Il ne verra pas le soleil se coucher ce soir, celui-là. Rahmé vient de sortir la sulfateuse, mais ceux d'en face ont des stocks entiers de Katioucha.

– Selon mes informations, enchaîne le député raide comme un piquet face caméra, une partie des écrits de madame Asmar a disparu. En particulier les trois derniers chapitres de son livre qui couvrent la période 2000-2020, entre la libération du Sud-Liban le 25 mai 2000 et l'explosion du 4 août, dont les images ont fait le tour du monde. Elle y dissèque toutes les responsabilités dans les événements tragiques de cette période, à commencer par les assassinats politiques. Dois-je ici en dresser la liste exhaustive ?

Oui, vas-y, balance ! prie Marwan en silence, ça rafraîchira peut-être la mémoire de certains. Allez, vas-y !

– Ceux du Premier ministre Rafic Hariri, de l'ancien chef du Parti communiste Georges Hawi et des journalistes Samir Kassir et Gébran Tueini en 2005, celui du ministre de l'Industrie Pierre Gemayel en 2006, ceux des députés Walid Eido et Antoine Ghanem en 2007, celui du brillant enquêteur Wissam Eid en 2008, du général Wissam al-

Hassan en 2012, de l'ancien ministre Mohammad Chatah en 2013… et j'en oublie évidemment. Sans parler de l'odieux assassinat dont a été victime, le 4 février 2021, l'intellectuel Lokman Slim que j'avais la chance de compter parmi mes amis intimes. Lokman, cet homme immensément courageux, venait d'exposer à la télévision – comme je le fais aujourd'hui –, quelques jours avant d'être éliminé, la responsabilité évidente du Hezbollah dans la tragique explosion du port de Beyrouth, le 4 août 2020. Mesdames, messieurs, les tueurs sont parmi nous, cachés dans leurs bunkers ou vivant en plein jour, à la vue de tous, sur les bancs du Parlement devant lequel je m'adresse à vous solennellement.

Firas marque une pause. Marwan devine son regard balayer la mine déconfite des journalistes, hors champ. Le député est sûr de son effet. Il ne manque pas de cran, il doit bien lui reconnaître ça. Mais Marwan ne pensait pas qu'il taperait si fort. Maintenant, les lignes vont devoir bouger, les monstres vont devoir sortir de dessous le lit.

– Un jour, reprend le député Rahmé, Lokman Slim m'avait dit, les yeux dans les yeux, que pour tuer quelqu'un au Liban, il fallait que cela arrange beaucoup de monde et qu'on ne sache jamais vraiment qui a décidé de la mise à mort, « même si on se doute bien de qui est derrière » comme il disait. Jamais une enquête n'a été menée à bien dans notre beau pays. Jamais. Je suis convaincu que le théorème de Lokman s'applique à tous ces assassinats qui ont endeuillé notre patrie depuis vingt ans. Cinquante ans, même. Je pense surtout que cette impunité doit cesser, impunité que Lokman dénonçait avec conviction dans chacun de ses écrits. J'appelle aujourd'hui toutes les forces de police à mettre fin à cette impunité. J'appelle l'État à relever la tête, à prendre enfin ses responsabilités et à révéler au grand jour le nom des commanditaires de l'assassinat dont a été victime madame Aimée Asmar. J'appelle toutes les femmes et les hommes de bonne volonté de ce pays à réclamer que toute la lumière soit faite sur cette affaire, et que le contenu de ce manuel scolaire unifié destiné aux jeunes générations – à nos enfants, qu'ils soient chrétiens, musulmans ou druzes – soit rendu public. Nous devons bien cela aux futures générations. Et à nous-mêmes. Je vous remercie.

Dans la salle de la brigade criminelle, le silence est total. Seul le ronron des ventilateurs est encore là pour couvrir le son de la ville et des embouteillages sur le boulevard voisin. Marwan se retourne vers Ibtissam, qui hausse les épaules comme pour dire qu'elle n'y est pour rien. Évidemment qu'elle n'a rien fait, la petite. Et qu'elle n'a rien à faire. La bombe que vient de balancer le député va exploser et il y a peu de chance de trouver un quelconque endroit pour se mettre à l'abri. Marwan le sait : sa tête à lui aussi va être mise à prix, au sens

propre ou au sens figuré, tôt ou tard. Mais au moins, avec un électrochoc pareil, l'enquête va reprendre.

À la télé, la présentatrice du journal passe la parole à un commentateur de la vie politique libanaise, qui semble avoir du mal à trouver ses mots. Soudain, les téléphones portables commencent tous à biper. Marwan regarde le sien. Rien pour l'instant. Il compose le numéro de Chivas, et tombe à nouveau sur le répondeur. Toujours porté disparu, ça ne lui ressemble vraiment pas.

Marwan fait quelques pas, en direction de son bureau. Bon, il va falloir la jouer fine maintenant. Firas a pris un énorme risque en s'exprimant de la sorte. Il a surtout placé son nom à lui en tête de liste des prochains « regrettables incidents ». Les enquêteurs qui s'approchent trop près de la vérité finissent toujours par passer à côté d'une voiture piégée. Wissam Eid, l'enquêteur prodige que Firas venait de nommer dans la liste des victimes des assassinats politiques, en sait quelque chose. Grâce aux relevés de téléphonie mobile, il détenait les preuves incriminant le Hezbollah dans l'exécution de Rafic Hariri. Il a fini réduit en pâtée pour chat le 25 janvier 2008 sur la route de Hazmieh.

Sans dire un mot, Marwan quitte la pièce et descend au 1er étage de l'immeuble. Direction l'armurerie de la brigade criminelle. Bassam, le responsable des lieux, lui serre la main, avec un clin d'œil appuyé.

– T'es vraiment devenu une star, toi !

– M'en parle pas.

– Tu as besoin de quoi ?

– Un gilet pare-balles, s'il te plaît.

– Bouge pas, je t'amène ça tout de suite.

Nouveau clin d'œil. Bassam disparaît dans son arrière-boutique. Il y a tout ce qu'il faut pour soutenir un siège ici. Peut-être que Marwan devrait élire domicile à cet étage, ça lui éviterait de prendre des risques inutiles sur la voie publique. Il fait le tour des menaces potentielles. Putain, son Alfa Romeo ! Qu'est-ce qu'il va en faire ? Marwan le sait, ce sera désormais trop risqué de glisser la clé dans le contact de sa voiture.

Dans sa poche, son téléphone vibre. Il craint que ce soit Chivas, les crocs dehors, enragé, prêt à lui sauter au cou pour lui déchirer la carotide. Marwan regarde l'écran, il ne connaît pas le numéro. Il décroche.

– Inspecteur Khalil ? demande une voix singulière de femme, en français.

– Lui-même.

– C'est Mona Sayegh à l'appareil.

– Ah… bonjour mademoiselle Sayegh. Je… j'attendais un appel de quelqu'un d'autre.

– Je suis désolée, je ne vous importunerai pas longtemps, vous devez être très pris, j'imagine. Mais comme votre jeune collègue a eu la gentillesse de me communiquer votre numéro, je…

– Je vous écoute, relance Marwan, intrigué par cet appel.

Marwan change son téléphone de main et plisse les yeux, comme pour mieux entendre entre les lignes. C'est plutôt rare que les témoins se manifestent.

– Je suppose que vous avez écouté la conférence de presse du député, entame la voix soyeuse de Mona Sayegh.

– En effet. Et je ne suis pas le seul, tout le pays ne doit parler que de ça depuis deux minutes.

– Rahmé a mentionné le manuscrit sur lequel Aimée travaillait. L'avez-vous retrouvé ?

– Je ne peux rien révéler sur l'enquête, mademoiselle Sayegh.

– Oui, bien sûr…

– Vous savez quelque chose à ce sujet ?

– Rien de spécial. Mais j'imagine également que l'assassin ne voulait pas que ce livre voie le jour.

– C'est très probable. Je dois raccrocher, mademoiselle. Mais restez à la disposition de la police.

– Bien entendu.

Marwan clôt la discussion et enregistre le numéro de la voisine du 1er étage. Bizarre. Malgré sa douceur, la voix de la jeune femme semblait trahir une sorte d'appréhension. Un début de curiosité coupable. Bassam déboule tout sourire et dépose sur son comptoir un gilet capitonné noir.

– Je t'ai mis ce que j'avais de mieux. Gilet anti-éclats, à ta taille. Efficace aussi pour arrêter les balles. Enfin… tout dépend du calibre évidemment. Cadeau de l'armée américaine, on a reçu ça au début du mois. C'est le top du top.

– Merci *habibi*.

– Ne me remercie pas. J'espère surtout que tu n'en auras pas besoin.

1. Courgettes farcies.

12

Dettes éternelles

Vendredi 22 septembre, 17 h 47

Les réseaux sociaux n'ont pas connu telle agitation depuis les premières révélations fracassantes autour de l'affaire des Lebanese Avengers, avec leurs flots de scandales et de foutre de bonne famille. Marwan regarde son adjointe perdre son temps, les rétines happées par l'écran de son téléphone.

– Chef, c'est dingue ce qui se passe… C'est d'une violence inouïe. Tout le monde accuse tout le monde du meurtre de la vieille dame.

– Où ça ?

– Sur Twitter, sur Facebook… même sur TikTok, les enfants reprennent les mêmes slogans que leurs parents.

– Ça, c'est pas très malin. Ce n'est pas ce que je voulais.

– Il va falloir faire avec votre époque, chef. On n'est plus dans les années 80…

Depuis le début d'après-midi, Marwan redoute le retour de manivelle de Chivas. L'ordre du commissaire était clair : on laisse l'affaire s'éteindre comme une vieille bougie un soir sans électricité. En attendant l'appel fatidique, l'inspecteur a continué ses recherches. Il a passé quelques coups de fil à l'Université libanaise, il y avait ses entrées au début du siècle. Voie sans issue, personne ne sait où pourrait se trouver une copie du manuscrit d'Aimée Asmar. Depuis la conférence de presse, les gens ont sûrement peur de parler. De lui parler, comme s'il était radioactif. Marwan s'en veut, il l'a eu entre les mains, il aurait dû le garder. Erreur de débutant, ça ne lui ressemble pas.

Ensuite, engoncé dans son gilet de sécurité trop épais, trop encombrant, il a quitté l'immeuble de la brigade à Adlieh pour interroger lui-même les voisins, Mona Sayegh et Frédéric Lemort. Une visite à l'improviste lui apprendrait forcément quelque chose. Les gens n'aiment pas être déstabilisés. Être pris de court quand on toque à leur porte. Ils tirent toujours une tête de coupable, mais Marwan sait faire le tri. Rien qu'en entendant le timbre de leur voix. Mais les deux étaient absents.

Il fait chaud cet après-midi. Les rues de Beyrouth sont grasses et poussiéreuses, en attendant les premières pluies. Les murs des immeubles, lépreux d'avoir espéré un ravalement qui n'est jamais

venu. La peau des habitants, toujours luisante de cette transpiration qui expulse de leur corps l'acide qui ronge leurs organes. Beyrouth se nécrose, Beyrouth agonise. Marwan le sent, il doit résoudre le cas Asmar. Comme si cette dernière enquête serait celle de la résurrection pour tout un peuple. Marwan n'a jamais cru à toutes les sornettes débitées par la prêtraille du dimanche. Jésus, la résurrection, tout ça, ce n'est que mensonges pour contrôler la vie des hommes et les maintenir dans l'ignorance. Mais le romantisme de l'idée lui plaît tout de même un petit peu. Tout bien réfléchi, ce n'est pas de résurrection dont le pays aurait besoin. Mais d'une renaissance. Nuance.

Il remonte dans la Toyota de fonction piochée au hasard ce midi sur le parking de la brigade, délaissant par précaution sa voiture chérie et la cassette audio de Bernard Sauvat. Même sur le parking fermé de la police judiciaire, n'importe qui aurait pu installer un engin explosif sous son Alfetta. Au vu et au su de tous. Surtout ici, d'ailleurs. Il ne sait pas à quel point sa théorie tient debout, mais les complicités pourraient remonter à chaque étage de la police. Aussi sûrement que la sève remonte dans les branches d'un cèdre, même en train de crever.

En pénétrant dans l'immeuble de la brigade criminelle, il croise une équipe d'ouvriers en train de s'acharner sur l'ascenseur, au rez-de-chaussée. On lui fait part du projet de remettre en route l'appareil. Il n'y croit pas. Ce n'est pas la première fois qu'une telle équipe prétend résoudre le mystère de la panne, avant de disparaître au bout de quelques jours en faisant des promesses. Que plus personne ne prend au sérieux. Marwan n'est pas pressé. Le gilet anti-éclats pèse une tonne sur ses épaules. Il se dit en souriant qu'il ne l'enlèvera que pour prendre sa douche. Et encore.

Arrivé au 3e étage, l'inspecteur tire la langue. Et cherche son souffle. Il aurait bien besoin d'une petite cigarette pour se remettre les idées à l'endroit. Là, juste maintenant, au moment où les alvéoles de ses poumons sont grand ouverts, prêts à accueillir goudron, nicotine et autres milliers de substances toxiques que les fabricants de cigarettes dissimulent dans leur délicieux poison.

– Inspecteur Khalil, dans mon bureau tout de suite.

Marwan se demande comment Chivas a su qu'il était là. Sans le voir depuis sa porte entrebâillée ou par la fenêtre de son bureau. Le commissaire a une voix étonnamment calme, même si l'ordre ne souffre aucune discussion. Il l'a appelé par son nom de famille. Il n'y a plus de « Mario » qui tienne. Lentement, Marwan s'approche de l'antre de son patron. Voilà, le passage de savon est pour bientôt.

– T'es content de toi ? lance Chivas, accusateur.

– De quoi tu parles ?

– Te fous pas de ma gueule, Marwan. Tu sais très bien de quoi je parle. Pourquoi es-tu allé raconter tout ça à ce connard de député ?

– Parce qu'il fallait bien faire quelque chose. Je ne suis pas comme toi, moi. Je…

– Mais pourquoi as-tu voulu faire le malin, bon sang ? Tu veux que je te dise, je pense que si, justement, tu es comme moi, je suis comme toi. Nous sommes toi et moi dans le même bateau, et t'es en train de nous couler tous les deux.

– Tu avais disparu où toute la journée ?

– À ton avis ? Je me suis fait défoncer par tous les mecs plus gradés que moi dans ce pays, et ça fait beaucoup de monde, crois-moi. Voilà où j'étais. Tout ça pour tes beaux yeux.

– Et tu as appris quelque chose ?

– Mais tu te fous de moi ou quoi ! C'est terminé. Tu m'entends ce coup-ci ?

– Toujours pas, désolé.

– Tu vas tout foutre en l'air à t'obstiner comme ça. Je ne pourrai pas te couvrir éternellement. Ta célébrité soudaine ne te protégera pas, mon ami.

– C'est une menace ?

– Un avertissement, plutôt. Dans cette histoire, c'est eux contre nous, Mario.

– Eux ?

– Oui, eux. Tous ceux qui se reproduisent entre eux pour garder le pouvoir. Tous ces « fils de » qui se croient tout permis, ils sont contre nous. Ils seront toujours contre nous, tu comprends ? Et ton Rahmé de malheur ne vaut pas mieux que les autres ! Ce n'est pas le chevalier blanc que tu crois. Tu crois que sa famille tire d'où toute sa fortune, hein ? Ils se sont engraissés grâce à Hariri et les Syriens pendant les années 90, comme les Joumblatt, comme tous les autres ! Et maintenant, il ne pense qu'à ses petites ambitions personnelles… Non mais qu'est-ce qui t'a pris de le mêler à tout ça ?

– Je l'ai mêlé à notre affaire parce que lui a les moyens de faire bouger les lignes. Pas nous.

– Ta naïveté me surprendra toujours… Écoute Mario, tu sais d'où je viens. Tu sais quel homme je suis, je n'ai pas besoin de jouer la comédie avec toi. Toi et moi, nous sommes du même côté de la barrière : les autres, ceux qui ordonnent les assassinats, ceux qui les exécutent, ceux qui jouent aux héros comme ton Rahmé, ils sont tous pareils. Et ils ne nous veulent pas que du bien. Je ne pourrai pas te sauver la vie éternellement.

Combien de fois faudra-t-il que Chivas lui rappelle qu'il lui a sauvé la vie, ce jour de juin 1988 sur la route de Hadath ? Celle qui mène

tout droit à Chiyah et à la banlieue sud. Cet été-là, Sabrina chantait *Boys boys boys, I'm looking for the good time* avec un sein à l'air, quelque part dans une piscine turquoise en Italie, pendant que lui astiquait son arme automatique dans les faubourgs crasseux de Beyrouth. Marwan s'était laissé pousser la barbe pour faire plus viril, et avait dégoté une paire d'imitations Ray-Ban avec des verres miroirs. Stallone avait fait fureur l'année précédente dans le film d'action *Cobra*. Il avait 25 ans.

Les combats avaient été si violents ce jour-là. D'un côté comme de l'autre, les hommes n'avaient pas respecté la pause du déjeuner. Il était quatorze heures passées, les obus pleuvaient dans tous les sens, les rafales automatiques giclaient à en perdre haleine. Jamil et lui s'étaient retrouvés nez à nez avec des mercenaires venus d'Afrique. Le camp d'en face recrutait n'importe qui pour partir au front. Le camp d'en face ne lésinait pas au moment de shooter ces mercenaires aux amphétamines traficotées à je ne sais quoi. Des mercenaires qui se transformaient en tueurs sans morale, sans états d'âme. Sans peur. Les hommes à la peau noire avançaient face à eux comme des automates, par vagues successives, comme si les balles trouant leur couenne ne leur faisaient rien. De quel pays lointain venaient-ils ? Pour quelle raison absurde servaient-ils de chair à canon si loin de chez eux ? Marwan était survolté, il venait d'en abattre deux en hurlant à se déchirer les cordes vocales quand sa pétoire s'était enrayée. À dix mètres de là, un mercenaire l'avait arrosé généreusement, une balle de 7,62 mm avait ricoché sur son genou. Marwan s'était effondré, le jean en sang. L'articulation en charpie.

L'Africain avait rechargé son arme en avançant vers lui, jouant maladroitement de la culasse, et avait pointé à nouveau son canon dans sa direction. Voilà. Deux secondes et c'en serait fini. Marwan avait fermé les yeux avant de se faire buter. Il savait désormais que son histoire allait s'arrêter là. Sur l'asphalte de cette route où il ne paraderait plus jamais avec cette Golf GLS, à la carrosserie vert pétant et au pot percé, qu'il avait volée au printemps. Il ne saurait jamais la fin de la grande Histoire, si les bons allaient l'emporter sur les méchants dans cette sale guerre qui n'en finissait pas. Voilà, ce serait cet homme-là qui lui ôterait la vie. Avec ses yeux injectés de sang, la came pulsant dans toutes les veines de son corps, jusqu'aux plus microscopiques cerclant ses iris. L'homme avait levé son arme, visant la tête cette fois. L'impact emporterait son visage et sa mémoire en un millième de seconde. Ici, sous le soleil brûlant de juin. Quand Chivas avait vidé le chargeur de son Browning GP. À vingt bons mètres de là. Ce n'est pas donné à tout le monde de mettre dans le mille à cette distance, tous les tireurs vous le diront. Surtout dans l'excitation de l'instant, avec cette adrénaline qui enivre comme la pire des drogues

dures. On n'était pas au stand de tir pour s'entraîner là, ou dans une scène déjantée de *Rambo II*. C'était la vraie vie. Ou la vraie mort. Chivas ne s'était pas raté. Il ne se ratait jamais dans ces cas-là. Le soir même, Jamil avait célébré cette journée en enfer à coups de rafales de whisky avec les copains, sur la piste de danse du Must, le nightclub de Halat. Chivas venait d'ajouter une ligne à sa légende. Marwan, pendant ce temps-là, gisait sur un brancard de l'hôpital de Geitawi. Oui, Jamil Chakar, 26 ans, les cheveux de jais hirsutes, les doigts couverts de poudre, la hargne comme kérosène, lui avait sauvé la vie. Et il lui ferait payer cette dette jusqu'au bout.

***

Dans le salon de son appartement, Marwan sent son cœur battre au ralenti, aussi blet qu'une vieille poire pourrie. Mais tant qu'il bat, c'est que l'histoire n'est pas finie. Il se décide à allumer la télévision. C'est l'heure des nouvelles. Sourcils tracés au pinceau marron foncé et nez joliment taillé en trompette par un bistouri, la speakerine est lancée dans un commentaire sur images. Elle parle de la remise du prix de la Fondation Bachir Gemayel qui vient d'avoir lieu. Cinq lauréats sont annoncés. Les journalistes Jean Nakhoul et Gisèle Khoury, le cinéaste Ziad Doueiri, l'universitaire Issam Khalifé et surtout l'ancien ministre Sejaan Azzi, décédé plus tôt dans l'année. C'était Azzi qui avait écrit le discours d'investiture que Bachir Gemayel aurait dû prononcer le 23 septembre 1982. Mais une bombe l'avait fait taire à jamais neuf jours plus tôt. Cette même bombe qui avait emporté Reem. Marwan se demandait souvent ce que serait devenue sa sœur. Avocate, chirurgienne, femme d'affaires, artiste. Impossible à dire. Elle avait toute la vie devant elle. Mais Reem avait été au mauvais endroit, au mauvais moment. Le commanditaire n'avait jamais été écroué, jugé, condamné. Comme toujours. Il faut que ça cesse. *Khalass*.

À la fin du journal, la présentatrice donne rendez-vous aux téléspectateurs dans quelques minutes. Le temps d'une page de pub. Un discours du chef du Hezbollah est au programme. Si ce bon gros Hassan sort de sa caverne aussi vite, c'est qu'il tient à éteindre l'incendie avant qu'il ne se propage à tout le pays, se dit Marwan. Il y a donc danger. Il n'a pas dû goûter la sortie du député ce midi devant le Parlement.

À 19 heures, le visage de Big Brother apparaît à l'écran. La petite mèche dépassant savamment de son turban noir. Hassan Nasrallah n'est plus apparu en public depuis 2014, ou quelque chose comme ça, mais s'affiche régulièrement à la télé. Personne ne sait où il se terre depuis dix ans. Pas même le Mossad, s'amuse Marwan. Enfin… on ne sait jamais, peut-être que si finalement. Si le secrétaire général du Hezbollah est encore en vie, c'est probablement pour servir d'idiot

utile aux Israéliens qui adorent conserver leurs ennemis bien au chaud. Avec qui faire la guerre sinon, hein ? Nasrallah commence par une explication de texte sur les dangers planant sur la stabilité du pays, sur le rôle incontournable de sa formation politique sur l'échiquier national. Sur la seule et unique vérité qui compte à ses yeux : seul son parti est capable de protéger le Liban. Point final. Le doigt en l'air, il se lance ensuite dans un numéro de sainte-nitouche dont il connaît toutes les nuances. L'air faussement ahuri, il dit ne pas comprendre les accusations perpétuelles dont son parti fait l'objet, il écarte de la main les « errements des petits députés bourgeois » qui feraient mieux de se taire, sans quoi… ; il nie avec une sincérité confondante les informations sur le florissant business du captagon produit en Syrie et sur l'implication du Hezbollah dans le trafic récemment démantelé en Allemagne, jurant – la main potelée bien placée sur le cœur – que jamais, ô grand jamais, ses hommes ne toucheraient à une saloperie pareille. Le *one man show* tragicomique est lancé.

Sur la pointe des pieds, une goutte de sueur commence à se former, à gauche de son crâne. Lentement, elle se met à dévaler l'arrondi de son front, la lumière du projecteur s'écrase sur elle. Nasrallah luit. Il ment. C'est évident, il n'y a que ses groupies qui ne veulent pas le voir. Après avoir repris sa respiration, il parle de la libération d'Al Qods – sa marotte depuis toujours, il n'a qu'à y aller à Jérusalem, depuis le temps qu'il en parle ce gros con ! peste Marwan –, de la libération des fermes de Chebaa sur la frontière sud, puis dénonce tous ceux qui veulent salir l'image respectable du Hezbollah au lieu de se préoccuper des problèmes de fond qui pervertissent la société libanaise. Avec, dans l'ordre : les homosexuels, les espions au service de l'entité sioniste, et les partisans du rapprochement entre les Israéliens et ces chiens de Saoudiens qui veulent désormais s'équiper en joujoux atomiques. Puis, après ses circonvolutions habituelles, Nasrallah revient sur la nouvelle affaire. Celle qui l'a fait sortir dare-dare de son trou pour s'inviter dans les foyers libanais. Les commentaires autour de la conférence de presse de Firas Rahmé se sont propagés comme une traînée de poudre toute la journée. Il est temps de sortir l'extincteur.

La main toujours collée au poitrail, Nasrallah use de sa voix douce, presque enchanteresse, pour apporter tout son soutien à l'État dans son enquête – en certifiant que les analyses ADN innocenteront évidemment son parti – ainsi qu'aux membres de cette commission chargée d'écrire ce manuel scolaire qui est de toute manière, selon « des informations de première main », « très loin d'être achevé ». Sans blague ? Exactement ce que Nicolas Bassil à l'université de Kaslik lui a sorti comme pipeau avant-hier. Marwan fulmine. Nasrallah en profite

pour rappeler la consolidation de la ligne de défense sur le front du Sud face à l'armée de l'entité sioniste, et les acquis de son implication en Syrie, implication qui aurait permis au Liban de ne pas s'enfoncer dans la guerre. Il espère évidemment que les martyrs de la Résistance seront mis à l'honneur dans les pages de ce manuel scolaire. Sans eux, le pays n'existerait plus, affirme l'homme sur fond bleu.

Soudain, Marwan s'arrête de l'écouter, ses yeux se baladent sur l'écran. À la droite du tribun, deux drapeaux. Le jaune d'or du Hezbollah, et le drapeau libanais. Marwan le scrute. Il se pince les lèvres. Ce drapeau a bien l'air réglementaire, sans fanfreluches dorées. Pire, il distingue très nettement la cime du cèdre toucher la bande rouge, comme le stipule l'article 5 de la Constitution. Ce serait bien un comble que le seul dans le pays à respecter le drapeau soit le plus grand torpilleur de l'État libanais. Caché derrière ses grosses lunettes, Nasrallah sourit une nouvelle fois à la caméra et poursuit son opération séduction, tout en laissant planer un doute. Finalement, « peut-être » n'est-il pas opportun de publier maintenant ce manuel scolaire qui semble exacerber les passions. Le pays n'a « peut-être » pas besoin de spéculations et de nouvelles divisions en ce moment. Il ne faut pas avoir fait de longues études pour comprendre le message et le sens de ce « peut-être » répété à chaque phrase. Nasrallah n'en veut surtout pas, de ce manuel d'Histoire. Rompu à l'exercice de dire une chose pour signifier son contraire, l'homme en noir profite de ce discours improvisé à la dernière minute pour se poser en petit père de la nation, avec cette barbe devenue blanche à force de ne jamais voir le soleil. Oui, l'amiral en chef du Hezbollah le suggère au détour d'une phrase : les choses sont bien comme elles sont, à quoi cela servirait-il de chercher des problèmes là où il n'y en a pas ?

– Fils de chien. Je l'ai vu, moi, ce manuscrit. Et il était bel et bien terminé. Tu te prends pour qui ?

Marwan vient d'allumer une nouvelle cigarette alors que la précédente est encore en train de se consumer dans le cendrier, sur la table basse devant lui. Dans le poste de télévision, Nasrallah étaye sa dissertation, insiste bien sur la dette éternelle que le peuple libanais a envers le Hezbollah. Il se fout ouvertement de la gueule du monde, et le sait très bien. Seul dans son salon, Marwan commence à lui parler. Comme si les deux hommes étaient en tête-à-tête.

– Menteur… trompeur… imposteur…

Le sofa devient soudain inconfortable. Le gilet anti-éclats lui écorche le dos. L'inspecteur Khalil en est persuadé, il n'aurait jamais dû allumer sa télé. Écouter Nasrallah, c'est verser de l'huile bouillante dans ses oreilles. C'est toujours la même chose. Plus Captain Cavern devient mielleux, plus le danger est grand. Plus sa culpabilité est évidente. Marwan agrippe la télécommande, fixe une dernière fois le

meilleur ennemi du Liban, et serre les dents.

– … traître… ne me dis pas que c'est encore toi ?

13

La fille de Stratos

Samedi 23 septembre, 8 h 12

La radio toussote dans la cuisine. Le présentateur de Sawt Lebnen relate une escarmouche, à l'aube, du côté des fermes de Chebaa, sur la frontière entre le Liban et Israël. Nasrallah avait tout prévu dans son discours hier soir à la télé. L'armée libanaise et son homologue israélienne viennent d'échanger quelques amabilités autour de ce minuscule morceau de territoire qui sert de prétexte au Hezbollah pour garder ses armes depuis le 25 mai 2000. L'échange est resté limité de part et d'autre de cette Ligne bleue traçant la frontière provisoire entre les deux pays. Les pauvres Casques bleus de l'ONU ne sont là que pour compter les points depuis quarante-cinq ans. Jusqu'à la prochaine joute.

Marwan avale son café. Il a eu la main lourde sur le sucre, mais qu'importe. Il imagine bien qu'il ne mourra pas à 80 ans dans son lit, en train d'agoniser à petit feu du diabète. Sa vie n'a rien eu de bourgeois, sa mort n'aura aucune raison de l'être. Dans sa bouche, le liquide sirupeux efface un peu l'amertume qui le gagne. Il n'a pas dormi de la nuit, à se retourner dans toutes les positions tout en retournant son affaire dans tous les sens dans sa tête. Un vrai shaker. Jamais il ne reverra le manuscrit, et il n'obtiendra certainement jamais les résultats de ces putains d'analyses ADN. Il va donc falloir reprendre tout depuis le début. Ou, comme le lui a conseillé Jamil, tout laisser tomber.

Marwan enfile une chemisette vert pastel et son gilet anti-éclats par-dessus. Un coup d'œil dans le miroir. Ses bras secs dépassent de part et d'autre du gilet. On dirait des pattes de poulet. Ça le fait rire. Il se souvient de ses muscles d'acier, ceux qu'il exhibait il y a quarante ans sur les barrages. Où sont-ils donc passés ? En posant sa tasse vide dans l'évier de marbre gris, il se décide à passer par la brigade. Il prendra un taxi, sa voiture dort toujours au pied de l'immeuble de la police judiciaire. Il veut relire les dépositions recueillies par Ibtissam les deux premiers jours de l'enquête. Il y aura peut-être un indice qui lui a échappé. Un signalement, un visiteur quelconque, une anomalie. Aimée Asmar a été assassinée, probablement en plein jour puisqu'elle n'était pas en chemise de nuit, il y a bien quelqu'un qui est entré dans l'immeuble pour monter à son étage. Peut-être connaissait-elle son

agresseur puisqu'il n'y avait pas de marque d'effraction. Ou bien celui-ci est-il passé par la corniche extérieure de la façade qu'il avait repérée lors de sa première visite lundi matin. Il faudrait tout de même être sacrément culotté pour prendre ce risque. Marwan n'y croit pas.

Il ne croise presque personne en arrivant dans les bureaux de la police judiciaire à Adlieh. Chivas n'est pas là. Ibtissam non plus. Pas de *coffee boy* à l'horizon. Marwan fait chauffer de l'eau dans une bouilloire électrique et allume son ordinateur. D'un coup de souris, il accède au dossier des dépositions. Il pousse un petit ouf de soulagement. En attendant que la machine démarre, il s'est imaginé ne plus rien trouver. Plus de pièces à conviction, plus de dépositions, le dossier serait clos. Un Nescafé à la main, il se met à lire. Il commence par la déposition de Mona Sayegh, la voisine du 1er étage. Des détails manquent, il sent que les questions ont été maladroitement posées par sa jeune adjointe. C'est tout un art de poser les bonnes questions au bon moment. Marwan ne porte pas les journalistes dans son cœur, mais il sait qu'il partage ce talent avec certains d'entre eux. Page après page, il constate qu'Ibtissam a encore des choses à apprendre. Marwan commencera donc par cette Mona Sayegh qui l'a appelé la veille au sujet du manuscrit. Puis montera voir le professeur de math. Sans s'annoncer. Chez l'un comme chez l'autre, il restera le temps qu'il faudra pour apprendre quelque chose. Une routine qui a souvent fait ses preuves.

Marwan redescend le long escalier. Les réparateurs d'ascenseur ne sont pas là aujourd'hui. On est samedi matin, ils ont certainement mieux à faire. Comme de s'occuper de leurs filles, eux. Marwan se demande si Maha suit l'actualité libanaise, même de loin. A-t-elle complètement coupé le cordon ? A-t-elle écouté la conférence de presse de Rahmé, et le discours de Nasrallah ? Probablement que non, ça ne doit pas passer à la télé en France. Pourtant, sa vie à lui est en train de basculer, il le sent. Il aimerait qu'elle en soit la spectatrice privilégiée. Mais il n'a toujours pas réussi à répondre à son message sur WhatsApp. Pourquoi s'intéresserait-elle à lui et à ses états d'âme, hein ? Sur le parking de la police judiciaire, Marwan sort les clés de la GTV de sa poche, regarde sa précieuse italienne et décide de ne pas tenter le diable. Il imagine la clé de contact glisser lentement dans le barillet, un léger mouvement de son poignet vers la droite, un cliquetis fatidique et une charge de C4 exploser, lui arrachant les jambes et le bas-ventre. Marwan range son trousseau, déboule sur le trottoir du boulevard et hèle un taxi.

Un peu plus haut dans Achrafieh, l'immeuble n'a pas bougé. Sa belle façade art déco, aux teintes rosées, est toujours là, à l'ombre des buildings modernes et impersonnels sortis de terre quinze ans plus tôt

et dont les coffrages de façade commencent déjà à montrer des signes de fatigue. Marwan prend une longue inspiration. Que s'est-il passé ici il y a trois semaines ? Aimée Asmar a-t-elle su pourquoi un homme a voulu l'étrangler ? Depuis le début de sa carrière d'enquêteur il y a trente ans, Marwan s'est toujours posé une même question : au moment de rendre leur dernier souffle, les victimes savaient-elles ou non pourquoi elles se retrouvaient dans cette fâcheuse posture ? Avec l'expérience, l'inspecteur était arrivé à une estimation statistique toute personnelle. Ça devait être du 80-20. Dans leur immense majorité, les victimes savaient. Même quand elles étaient innocentes.

Bon, commençons par la traductrice qui n'était pas chez elle la veille. Arrivé sur le palier du 1er étage, Marwan presse le petit bouton circulaire blanc, en céramique convexe. Vestige d'une époque où le soin porté par l'architecte allait jusqu'aux boutons de sonnette. La porte s'ouvre sur une jeune femme, les cheveux mouillés, en train de serrer le nœud de son peignoir. Marwan montre sa carte.

– Oh inspecteur, je ne vous attendais pas, dit-elle en découvrant son nom.

– Désolé d'arriver comme ça de bon matin, à l'improviste, mademoiselle Sayegh. Mais l'enquête n'est pas terminée.

– Entrez, je vous en prie.

– Merci.

– J'enfile quelque chose et je suis à vous.

Mona Sayegh disparaît dans une pièce donnant sur le salon principal, sans fermer la porte derrière elle. Sans pudeur apparente. La disposition des pièces est la même que dans l'appartement de la victime, trois étages plus haut. De sa chambre, haussant la voix, la jeune femme lui demande s'il veut du café car elle vient d'en faire bouillir, lui dit de s'installer et de faire comme chez lui. Marwan répond par quelques onomatopées polies. En quelques secondes, son regard balaie la pièce aux plafonds hauts, ses yeux décortiquent chaque détail apparent du vaste tableau qui s'offre à lui. La table tout en longueur, en verre, au centre de la pièce, sert visiblement de bureau. Un ordinateur portable est allumé, écran ouvert. Une quinzaine de livres, certains en piles, d'autres ouverts avec des marque-pages de différentes couleurs. Sur le mur du fond, la propriétaire des lieux a fait installer une bibliothèque sur mesure. Des centaines de livres tapissent le mur, encadrant parfaitement les trois fenêtres en ogive qui donnent sur la partie sud de la capitale. La vue est tout aussi belle que depuis l'appartement de la victime. Sans vis-à-vis. À droite, près d'un fauteuil club et d'un guéridon en acajou, une vitrine renferme un casque de pilote de course, rouge et jaune. Deux initiales. MS. Un groupe sanguin. AB -. Très rare. Marwan reconnaît ce casque instantanément. Il se penche vers la vitrine et distingue des

fissures dans la résine du casque, des traces d'usure et celles du temps qui passe.

– Mademoiselle Sayegh, ne serait-ce pas le casque de Stratos ? demande Marwan en haussant la voix lui aussi.

– Ne criez pas inspecteur, je suis juste là.

Marwan sursaute, se retourne d'un coup et se retrouve presque collé à la jeune femme qui se tient derrière lui, pieds nus sur le tapis. Il fait un pas en arrière, engoncé dans son gilet anti-éclats. Mona ne porte qu'un jean délavé et un débardeur blanc. Et un sourire pétillant qu'elle offre en abondance. La femme est belle. Filiforme, presque adolescente alors qu'elle approche des 40 ans.

– Oui, c'est bien le casque de Stratos, comme vous dites.

– MS… Maurice Sayegh… Vous seriez donc… sa fille ?

– Bonne déduction, inspecteur.

– Ça alors !

Marwan est projeté plus de quarante-cinq ans en arrière. En un claquement de doigts. Adolescent, il avait plusieurs posters accrochés dans sa chambre. Que des photos de voitures de rallye. Porsche 911 Carrera sponsorisée par Martini, Fiat 131 Abarth, Alfa Romeo 2000 GTV. Et bien sûr la Lancia Stratos HF aux couleurs d'Alitalia – blanche, rouge et verte comme le drapeau libanais –, championne du monde en 1974, 1975 et 1976. Au Proche-Orient, deux pilotes la conduisaient lors des épreuves régionales. Le meilleur d'entre eux : Maurice Sayegh, que la presse libanaise avait eu vite fait de surnommer Stratos, comme son bolide de 320 chevaux. Un nom de guerre qu'il avait gardé même quand il était passé à la concurrence au début des années 80. Marwan a devant lui le casque du héros de son adolescence. Il n'en croit pas ses yeux.

– Vous êtes vraiment la fille de Stratos ?

– Eh oui, puisque je vous le dis ! Installez-vous, j'apporte le café. Et enlevez votre gilet pare-balles, il ne vous arrivera rien de fâcheux ici.

Mona disparaît dans la cuisine, suivie par sa voix guillerette. Marwan ignore la recommandation et reprend son inspection de la pièce principale de l'appartement. Sans quitter le casque des yeux pour autant. Il n'arrive pas à se concentrer. Quelques instants passent, Mona réapparaît avec une cafetière à l'italienne. Marwan n'en voit pas souvent à Beyrouth. La jeune femme a dû vivre à l'étranger, note-t-il dans un coin de sa tête.

– Pardonnez-moi, je n'ai plus de biscuits, prévient-elle en posant deux tasses et un bol de sucre roux en cubes sur la table basse en bois, et la cafetière sur un carreau de céramique orphelin.

La fille de Stratos s'installe de travers dans le canapé, recroquevillant ses pieds fins sous ses fesses.

– Vous savez, les exploits de votre père ont marqué ma jeunesse.

– Vous n'êtes pas le seul, je l'ai souvent entendu, confie Mona en commençant à servir le café.

Marwan fait un dernier tour visuel du salon et s'installe dans le fauteuil, à côté de Mona. Il la regarde faire, détaille les muscles saillants de ses bras. En tension. Jusqu'à ses épaules.

– Cela ne vous dérange pas ? demande poliment Marwan, en sortant son paquet de cigarettes.

– Je préfère autant que vous vous absteniez, inspecteur. La fumée jaunit le papier de mes livres. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux.

Marwan obtempère. Il en a pourtant sacrément envie. Dans les deux tasses, le café fume et l'hypnotise. Juste une cigarette, ça ne serait pas si grave, bon sang. L'inspecteur range son paquet à contrecœur, et devine que son hôte suit son geste du regard. Mona Sayegh a quelque chose d'étrange. Elle ne ressemble pas aux Libanaises, si belles avec leur peau mate et leurs grands yeux noirs. Elle est blanche de peau, les yeux d'un bleu clair presque dérangeant. Les cheveux frisés châtains, portés assez court. Son arabe est impeccable. Comme son français. Elle passe de l'un à l'autre à la perfection.

– J'avais 6 ans quand papa est mort, reprend Mona dans la langue de Molière. Je dois être honnête, je me souviens à peine de lui.

Maurice Sayegh, le pilote le plus brillant de sa génération, s'était tué au volant, un matin d'octobre 1991. Marwan s'en souvient comme si c'était hier, ça avait fait la une de la presse évidemment. C'était encore l'époque où les courses automobiles prenaient des allures de roulette russe. En rallye comme sur piste, les pilotes dans les starting-blocks ne savaient jamais lequel d'entre eux finirait au fond d'un ravin au cours des week-ends de compétition. Mona Sayegh était orpheline depuis son enfance et avait hérité, à sa majorité, d'une partie de la fortune de cette grande famille bourgeoise grecque-orthodoxe de Beyrouth. Elle est traductrice pour le plaisir, songe Marwan. Elle n'a pas vraiment besoin de travailler. L'argent ne peut pas être un mobile pour une femme comme elle. Ils ne sont plus si nombreux à pouvoir en dire autant aujourd'hui au Liban.

– Je suis désolé, répond Marwan avec un sourire compatissant.

– Vous avez écouté le discours de Nasrallah à la télé, inspecteur ? relance Mona, biffant la discussion sur son père.

– Comme tout le monde, j'imagine, répond platement Marwan.

– Vous avez remarqué qu'il ment toujours aussi bien ? Avec cet aplomb propre aux plus grands psychopathes ?

– Vous faites allusion au manuscrit de madame Asmar ?

– Évidemment. Il m'écœure, cet homme, vous savez. Comme tous les autres, remarquez… J'espère que vous réussirez à mettre la main dessus.

– Sur le meurtrier ?

– Sur le manuscrit surtout. Vous l'avez lu ?

– Non, ment Marwan par prudence. Vous savez quelque chose que vous n'avez pas dit à mon adjointe ?

– Rien de plus.

– Ce manuscrit, vous ne l'avez donc jamais eu entre les mains ?

– Pas vraiment, mais Aimée m'en avait fait lire quelques passages.

– Quels étaient vos rapports avec madame Asmar, exactement ?

– Cordiaux, c'était une femme de l'ancienne génération. Avec cette délicatesse et cette classe qui n'existent plus de nos jours.

– Vous la voyiez souvent ?

– De temps en temps. Cela m'arrivait de lui monter un Tupperware quand je réussissais une recette. Ce qui est plutôt rare, je dois bien le confesser, plaisante Mona comme si elle se souriait à elle-même.

Ce qui explique la présence de ses empreintes digitales dans l'appartement de la victime. Frigo compris, coche Marwan dans sa tête.

– Vous aviez la clé de chez elle ?

– Oui, elle me l'avait confiée. Et je lui avais donné la mienne, vous l'avez certainement retrouvée dans ses affaires, avec un mini Grendizer en guise de porte-clés. Cela peut toujours dépanner entre voisines.

– Saviez-vous que sa domestique allait s'absenter pendant deux semaines ?

– Elle l'avait mentionné, oui.

– Et vous n'êtes pas montée la voir pendant tout ce temps ? Juste pour savoir si tout allait bien ? Ou si elle pouvait avoir besoin de quelque chose ? C'est long deux semaines.

– J'avoue que non… Je suis plongée dans la traduction en arabe d'un roman à succès, et elle me donne du fil à retordre. J'y travaille jour et nuit depuis début août, et j'ai une *deadline* très serrée. À vrai dire, je ne sais même pas quel jour de la semaine nous sommes aujourd'hui. Et puis Aimée, elle, finalisait son manuscrit. Elle n'aimait pas être dérangée.

– Finalisait ?

– Oui, elle m'avait dit qu'elle l'avait achevé et qu'elle était en pleine relecture.

Ses doigts fins remontent une mèche derrière son oreille droite. Mona semble affectée par la discussion. Son grand sourire de bienvenue, sept minutes plus tôt, a disparu.

– Aimée avait fait un travail de documentation titanesque pour ce manuel scolaire, poursuit la jeune femme, plongeant ses iris azur dans les yeux de Marwan. Je me souviens par exemple qu'elle portait un soin tout particulier aux dates. Aimée et moi avions cela en commun.

– C'est-à-dire ?

– Attendez deux secondes que je vous trouve un exemple… réfléchit Mona à voix haute. Ah oui, tiens : prenez le début de la guerre en 1975. Tout le monde ne parle que du 13 avril, de l'attaque des miliciens du FPLP contre l'église à Aïn el-Remmaneh, et des représailles contre un bus de Palestiniens que les Phalangistes ont canardé, n'est-ce pas ? C'est la date communément admise. Mais Aimée, elle, avait mis en parallèle le…

– … le 27 février ?

– Absolument inspecteur ! Vous connaissez ?

– Évidemment… la guerre n'a pas commencé en avril. Ça a vraiment commencé avec les affrontements de Saïda et l'assassinat de Maarouf Saad. On pourrait même dire qu'elle a commencé avec les accords du Caire en 69. Ou même en…

– 73 quand…, lancent leurs lèvres en simultané.

Silence. Mona esquisse un sourire du coin des yeux. Marwan l'attrape et lui renvoie.

– Les dates sont si importantes. Leur choix si révélateur, reprend la jeune femme.

– Je suis bien d'accord.

– Même chose pour tous les attentats de 2005. Tout le monde se souvient de l'assassinat de Rafic Hariri le 14 février, dit Mona la voix soudain chevrotante, les larmes au bord des yeux. Mais cela avait commencé le 1er octobre précédent, avec la tentative d'assassinat contre Marwan Hamadé. On ne s'en souvient pas parce que lui a eu la chance d'en réchapper. Mais la main qui décide de qui vit et de qui meurt dans ce pays avait déjà commencé sa sale besogne.

– Absolument.

Marwan ne trouve pas de mot supplémentaire. La tristesse soudaine de la jeune femme à l'évocation de l'assassinat de Hariri le touche. Il la prendrait bien dans ses bras pour la consoler, mais il sait qu'il doit rester à sa place de flic. C'est plus fort que lui. Marwan se rend compte qu'il la prendrait bien dans ses bras, tout court. Il commence à la regarder différemment. Blottie dans son canapé, Mona croise ses bras, les mains sur ses épaules fines, comme pour se protéger. Elle marque un silence, puis commence à énumérer toutes les erreurs historiques et les anachronismes répétés à longueur de temps dans les médias. Dans cette litanie d'horreurs, la jeune traductrice évoque l'histoire de Georges Zreik, ce papa qui s'était immolé devant l'école de sa fille et que les livres d'Histoire ne mentionneraient jamais. Marwan, lui non plus, ne l'a pas oublié. Il croise son nom tous les matins, punaisé sur le tableau en liège de sa cuisine.

– Vous savez inspecteur, si ça ne tenait qu'à moi, je quitterais ce pays de malheur. Mais ma vie est là. Les gens ne veulent pas regarder

les choses en face. Ils travestissent tout. Ils oublient tout. On peut les comprendre, remarquez : la réalité leur est devenue insupportable. Je me demande comment notre peuple s'adapte toujours à tout… même au pire du pire.

– C'est vrai, reconnaît Marwan. Et les journaux étrangers ne parlent que de la « résilience » des Libanais. Ce mot me sort par les yeux.

– Et moi donc ! s'exclame Mona en posant sa main sur l'avant-bras de Marwan, retrouvant son sourire lumineux en un éclair.

En voyant cette main posée sur lui, Marwan comprend qu'il doit fuir. Ces dernières années, il ne lui est jamais arrivé de se laisser toucher par un témoin. Ou par une femme. Mona l'émeut. Mona lui ressemble. Elle est comme lui, à détester certains mots, à connaître les dates oubliées de l'Histoire de leur pays, à honorer les morts anonymes. Comme un miroir. C'est trop d'un coup pour lui. Il se demande s'il n'est pas en train de tomber dans un piège qu'il n'avait pas vu arriver. Ou s'il tombe simplement sous le charme d'une femme qui ne ressemble pas aux autres. L'une de ces comètes qu'on ne croise qu'une fois dans sa vie. Ça le déstabilise trop pour s'attarder dans ce fauteuil. Pour continuer d'essayer de percer ce qui se cache derrière l'azur de ces yeux. Il doit partir. Et ne revenir que quand il aura retrouvé sa lucidité de flic.

– Je suis désolé mademoiselle Sayegh, je dois vous quitter, lance Marwan en se relevant, sans prêter attention à son genou qui grince. Mais je reviendrai.

– Appelez-moi Mona.

– Je vous recontacterai bientôt. Je dois passer voir votre voisin, au 3e.

– Quand vous le souhaiterez, je ne bouge pas d'ici.

Pressé de battre en retraite, Marwan n'attend pas que Mona se lève, et se dirige vers la porte d'entrée. Il a besoin de prendre l'air. D'une cigarette. De reprendre pied. Cette femme est si particulière. Trop à son goût.

– À bientôt, mademoiselle, lâche l'inspecteur sans se retourner.

Sur le palier, Marwan respire un bon coup. Une longue lampée d'oxygène abreuve ses poumons. Mona, qui porte les mêmes initiales que son père. La fille de Stratos. Comment pouvait-il imaginer pareil sortilège ? Une cigarette, vite. La nicotine lui remettra les idées en place. Il tâtonne la poche de son jean, extirpe ses Cedars et allume maladroitement le tabac qui s'émiette.

Il n'a pas menti, il doit aller voir Frédéric Lemort. L'étranger a peu de chance de lui faire le même effet que la voisine du 1er étage, mais il aura peut-être des choses à lui dire. Marwan se sent soudain comme le dernier des crétins. Qu'est-ce qu'une femme de 38 ans, aussi belle qu'elle, pourrait lui trouver ? Lui avec sa patte cassée, ses cheveux

gris, ses dents jaunies et ses poumons goudronnés. Lui qui n'a jamais refait sa vie depuis son divorce dix ans plus tôt. Les Libanaises sont unanimes sur son cas. Elles l'évitent, il le sent bien. Alors pourquoi serait-elle différente ? Marwan grimace, il voit poindre une intuition qu'il n'aime pas. Comme si la jeune femme venait de jouer à la perfection la *commedia dell'arte*. Comme si la fille de Stratos cachait quelque chose. Mais peut-être que non. Marwan tire sur sa cigarette pour la consumer d'un seul coup. Quand il commence à sentir son téléphone vibrer dans la poche avant de son gilet anti-éclats. La clope au bec, énervé contre lui-même, il use de ses deux mains pour extirper l'appareil de la poche refermée par un velcro récalcitrant. Un nom à l'écran, « Chivas ».

– Allô ?

– T'es où ? lance le commissaire sans un bonjour.

– Je bosse.

– Tu laisses tomber tout de suite. On est convoqués dans trente minutes au ministère de l'Intérieur. Toi et moi. On se retrouve là-bas.

14

Chiens de garde

Samedi 23 septembre, 10 h 03

Sans regarder dans ses rétros, le chauffeur du taxi-service pile en plein milieu de la rue de la Banque centrale, à l'entrée du quartier de Hamra. Il doit certainement croire que l'icône de la Vierge Marie, accrochée au tableau de bord de sa vieille Mercedes 220, le préservera éternellement d'un accident de la route. Surtout à Beyrouth-Ouest. À sa droite, la Banque du Liban, symbole de la faillite financière qui a transformé le pays en *Titanic* depuis quatre ans ; à sa gauche, le ministère de l'Intérieur, symbole des dés pipés.

Marwan ouvre la porte de la Mercedes déglinguée sans se soucier de la circulation, toujours aussi dense dans le quartier. Il s'échappe du taxi collectif, joue au toréro avec les scooters et les automobiles qui n'essaient même pas de l'éviter. Face à lui, le bâtiment du ministère de l'Intérieur est ceinturé par des gros blocs de béton de trois mètres de haut, peints en rouge et blanc aux couleurs du drapeau national, et coiffés de fils barbelés. Au pochoir, sous les tonnes de graffitis laissés là par les manifestants excédés de voir leur pouvoir d'achat parti en fumée, une main anonyme a sprayé des mini cèdres verts. Rétrécis. Ratatinés. Comme s'ils avaient été passés à la machine à 90 degrés. Marwan crache par terre en les regardant, puis fixe droit dans les yeux un jeune flic en uniforme gris, en train de monter la garde sans croire vraiment au bien-fondé de sa mission.

Sur le trajet, le chauffeur du taxi-service n'a pas arrêté de pérorer, s'érigeant en analyste avisé de la vie politique libanaise. En détenteur d'informations cachées au grand public. En écoutant ses élucubrations farfelues et ses certitudes sur la culpabilité du Hezbollah dans le meurtre de l'historienne, Marwan vient de prendre conscience d'une chose : l'affaire Asmar est en train de déraper. Tous les journaux du matin ne parlent que de ça. Pareil à la radio. À 9 heures, le député Firas Rahmé a fait volte-face, présentant ses excuses aux Libanais, mais aussi au secrétaire général du Hezbollah pour ses « accusations sans fondement ». Rahmé a dû être menacé. Et pas qu'un peu, pour qu'il reparte se terrer dans sa villa hyper sécurisée de Monteverde, la queue entre les jambes. Marwan serre la mâchoire.

Il enjambe difficilement la chaîne rouillée reliant deux blocs de béton et atterrit enfin sur le trottoir. Dans son dos, la rue bourdonne,

mais il ne l'entend presque plus. La dernière fois qu'il a mis les pieds au ministère, c'était au milieu de l'été quand le ministre en personne lui avait mis la pression pour résoudre illico l'affaire des Avengers. L'inspecteur avise la guérite à l'entrée, décline son identité et pénètre dans le bâtiment. Marwan ferme les yeux. Règne ici une odeur unique, un peu rance. Il la reconnaîtrait entre mille. Même le bâtiment pouilleux de la police judiciaire à Adlieh sent la rose en comparaison. Il sort son téléphone et appelle Chivas.

– Je suis arrivé. Tu es où ?

– Au fond du couloir principal, au 2e.

Merde. Marwan pensait être reçu au dernier étage, par le ministre en personne. L'ancien juge Bassam Maoulaoui, officiellement non affilié à un parti politique, tentait – depuis sa nomination deux ans plus tôt – de préserver son image de Monsieur Propre. Comme de tous les autres politiciens, Marwan s'en méfie par instinct, mais l'espère intègre. Il n'a que faire de ses récentes croisades contre les homosexuels et contre les chauffeurs de VTC qui lui ont valu des critiques acerbes de la part de l'opposition. L'inspecteur ne pense qu'à son enquête, le reste lui importe peu. Il a besoin d'alliés.

Au 2e étage, Marwan retrouve son supérieur, assis sur un fauteuil en tweed orange constellé de brûlures de cigarettes. Au fond du large couloir, bien centrée, une porte à double battant indique l'importance de l'homme qui se cache de l'autre côté. Une plaque dorée ridicule porte un nom que Marwan ne connaît pas. *Tony Azouri*. Un des directeurs généraux. Un chrétien, vu le nom.

– On n'a pas droit au ministre, ce coup-ci ? demande Marwan en s'approchant du commissaire Chakar.

– C'est sûr que non. On va sauter tous les deux à cause de toi. Azouri, c'est l'homme des mauvaises nouvelles. Mais dans quel merdier tu nous as mis, hein ? Pourquoi t'as pas lâché l'affaire quand je te l'ai demandé ?

Avachi sur son fauteuil, Chivas a perdu de sa superbe. Ses sourcils semblent moins drus, ses lèvres moins charnues. Ses canines moins acérées. Marwan le surplombe. Du mépris dégoulinant par tous les pores de sa peau. Jamil Chakar n'a plus rien du combattant impétueux qu'il avait pu être autrefois, il ne ressemble plus qu'à un petit porte-flingue sans envergure. Sans panache. Sans scrupule. Juste prêt à exécuter des ordres. Voire à les anticiper. C'est pire que tout, ça. Marwan les connaît, les rouages de ce système qui impose la peur, puis le silence ou la connivence, pour garder intacte l'impunité des salauds. Marwan la déteste, cette atmosphère putride. Quand les hommes en place ont la frousse. Quand ils imaginent devoir prendre les devants parce que le maître du jeu pourrait avoir leur peau à n'importe quel moment. Les gardiens du système ont tous bien intégré

les paramètres du jeu auquel ils participent : personne ne se fait d'illusion, le Hezbollah est certainement responsable de l'assassinat d'Aimée Asmar, comme de tous les autres. Et même si ce n'est pas le cas, autant faire comme si, et prendre les décisions qui s'imposent. Du fond de son bunker, Nasrallah n'a même plus besoin de donner d'ordres. Résultat éclatant de sa stratégie de la terreur. Trente ans qu'il met en scène, patiemment, sa version du coup d'État permanent. De sa petite dictature avec vue sur mer. Chapeau l'artiste. Marwan Khalil, dernier du nom, a envie d'exploser. Il comprend qu'il est en train de se précipiter dans un piège.

Soudain, le battant droit de la porte s'ouvre, un policier en uniforme leur fait signe d'entrer. Chivas prend appui sur les accoudoirs, lance un regard apeuré à Marwan. Comme s'il partait pour l'échafaud. Il a peut-être raison, le con.

– Messieurs…

Azouri, assis comme un pacha derrière son bureau, marque une pause. Il jauge les deux hommes devant lui. Il a droit de vie et de mort sur leurs carrières. Et il sait qu'ils le savent. Debout à sa droite se tient Ibrahim Badreddine, les mains croisées derrière le dos. Badreddine, avec ses yeux fourbes, trop rapprochés l'un de l'autre. Avec sa petite fossette au menton, à la Travolta. L'homme des sales besognes de la police judiciaire. Le spécialiste du nettoyage, celui qui attend son heure pour prendre la place de Chivas. C'est probablement lui qui a fait disparaître le manuscrit des pièces à conviction et enterré les tests ADN. Ce serait bien le genre d'ordre qu'il exécuterait sans poser de questions.

Marwan soutient son regard de chacal, puis revient sur le directeur général. Derrière lui, la photo du président de la République, et un mât doré planté sur la moquette kaki usée. Un immonde drapeau libanais, malade de ses mauvaises proportions, pendouille dans le vide. Marwan grimace ostensiblement.

– … je vous ai convoqués tous les deux ce matin pour mettre un terme définitif à votre enquête. Commissaire Chakar, vous recevrez un blâme.

Chivas encaisse. Marwan sent le corps du commissaire se détendre. Il devait sûrement s'attendre à pire.

– Quant à vous inspecteur Khalil, vous êtes démis de cette enquête.

– Pourquoi ? demande Marwan en levant le menton, histoire de montrer qu'il n'a pas peur.

– Ce n'est pas votre affaire. Vous n'aviez qu'à rester à votre place et exécuter les ordres qu'on vous a donnés. L'inspecteur Badreddine ici présent reprendra le dossier pour le clore.

– Et puis quoi encore ? s'insurge Marwan les bras croisés sur le gilet anti-éclats.

– Vous vous prenez pour qui, Khalil ? tonne le directeur général en se redressant dans son fauteuil.

– Je veux parler au ministre, ordonne Marwan.

Tony Azouri éclate de rire. Il ne s'arrête pas, le fumier. Badreddine l'imite timidement, puis se ravise.

– Le sujet est clos. Vous pouvez disposer, balance le directeur avec dédain, sans regarder les deux hommes face à lui.

– Non.

– Marwan, fais pas le con, implore Chivas.

Le commissaire a déjà tourné les talons, et tente d'arracher Marwan par le coude, mais n'y parvient pas.

– Lâche-moi toi, crache Marwan en le fusillant du regard. Vous êtes tous des petits merdeux ! Regarde-le, l'autre gros con derrière son bureau ! Même pas foutu d'avoir un drapeau qui respecte la Constitution libanaise, regarde ça ! Moi, je ne prends pas d'ordre de mecs pareils.

– Khalil, foutez le camp ! hurle le directeur.

– Allez vous faire foutre, monsieur le directeur. Y en a marre de vos combines ! Vous voulez quoi ? Que les coupables s'en tirent à chaque fois ?

– Encore un mot Khalil, et vous êtes viré.

– Qui couvrez-vous encore, monsieur le directeur ? Et elle en est où l'enquête du juge Bitar sur l'explosion du port, hein ? Et toutes les autres sur les assassinats de ces vingt dernières années ?

– Badreddine, virez-le de mon bureau, ordonne le directeur à son chien de garde.

– Toi connard, t'as pas intérêt à m'approcher, prévient Marwan en montrant son poing serré à son collègue de la police judiciaire, de quinze ans son cadet.

Dans son dos, Marwan n'entend plus les ordres de Chivas. Il n'entend pas se laisser baiser une nouvelle fois par les autres. Par ceux d'en haut.

– Qu'est-ce que vous allez faire de plus, hein ? défie Marwan en fixant Tony Azouri. Me foutre au placard ? M'enlever ma putain de nationalité ? Je suis déjà un étranger dans mon propre pays ! Putain de pays de merde ! Ne vous étonnez pas que tout le monde ait envie de se barrer… que tous les jeunes s'en aillent, ma fille comme les autres ! C'est de votre faute ! Vous êtes des médiocres de la pire espèce. *Tfeh !*[1]

– C'est tout ? Vous avez fini ? lance le directeur général d'un air détaché.

Marwan reprend son souffle. Il devine la main de Badreddine en train d'attraper sa paire de menottes, attachée dans son dos. Ou son flingue. Un peu en retrait à sa gauche, Chivas ne dit plus rien. Le

commissaire n'a rien tenté. Rien dit pour le défendre. Ce sera donc lui le fusible, l'empêcheur de tourner en rond qu'on va jeter aux oubliettes. Chivas a fermé sa gueule parce qu'il ferait tout pour garder son job et ses privilèges.

– Inspecteur Khalil, vous êtes mis à pied avec effet immédiat, tranche Tony Azouri. Votre arme, et votre carte, sur mon bureau. Et enlevez-moi ce gilet pare-balles ridicule ! Vous vous croyez vraiment aussi important que ça ? Non mais franchement, vous êtes pathétique… Et vous Chakar, je vous préviens, mettez vos scrupules en sourdine. Je n'admettrai aucune insubordination. Ne reculez devant rien ni personne pour boucler votre enquête. Notre enquête. L'inspecteur Badreddine y veillera.

Le directeur général est toujours assis, Badreddine prêt à bondir, Chivas sur la défensive. Les trois hommes dévisagent Marwan. Sans comprendre pourquoi, Marwan repense au bras de la fille de Stratos, au moment où elle servait le café. À ses muscles longs et dessinés. Il lève la main droite, la porte à son étui et prend son 9 mm. Il pose son arme de service sur le bureau, sans quitter du regard ce fils de pute de directeur général.

– Allez tous vous faire foutre.

Marwan tire une cigarette de son paquet et se retourne. Il sent Chivas le suivre dans le long couloir, tente d'accélérer pour le semer. Sans y parvenir. Une minute plus tard, les deux hommes retrouvent la rue assourdissante. Les blocs de béton colorés, les barbelés rouillés et les klaxons des taxis en maraude.

– T'es vraiment trop con ! Tu croyais sérieusement qu'on allait parler au ministre ? crie Chivas dans son dos. Tu sais bien que ce ne sont pas les ministres qui ont le pouvoir dans les ministères…

– *Kess okhtak*[2], lâche Marwan avec mépris. Tu me fais pitié.

– Tu sais bien que tout ça nous dépasse, *habibi*. Suis mon conseil, ne fais pas de vagues pendant quelque temps, et ils te réintégreront. J'en suis sûr.

Marwan dévisage l'homme qui lui a sauvé la vie. Il y a trente-cinq interminables années. Il ne va tout de même pas payer cette dette éternellement. Chivas n'a plus rien du guérillero qu'il était, avec sa fougue et sa jovialité. Chivas s'est laissé confire par le système, jusqu'à la moelle. Jusqu'à faire dans son froc devant les chiens de garde dudit système.

Sur le trottoir, presque seul au monde, Marwan a soudain une peur panique de lui ressembler. Peur de ne pas être capable de se racheter. Peur que sa fille Maha n'ait toujours vu en lui que ce qu'il voit là, ici et maintenant, dans les yeux du commissaire Chakar. Un homme minable, pourri de l'intérieur. Prêt à toutes les compromissions et à tous les silences. Marwan le hait. Marwan se hait.

1. En arabe, interjection synonyme de rejet et de mépris.
2. Insulte traduite littéralement par « la chatte de ta sœur ».

15

Preuve de sagesse

Samedi 23 septembre, 16 h 17

D'aussi loin qu'il s'en souvienne, Marwan n'a jamais marché aussi longtemps dans les rues de Beyrouth que ce samedi après-midi. En sortant du ministère, il a descendu la rue de Rome d'un seul trait, puis zigzagué dans les ruelles jusqu'à la corniche de Aïn el-Mreisseh, sur le front de mer. Sans se presser. Pour faire le vide. La Méditerranée, il en voit un tout petit bout, tous les soirs au loin, du haut de son balcon. Mais là, la belle bleue s'étale à ses pieds. À perte de vue et à portée de main. Dans toute sa langueur. S'il n'était pas le corniaud cabossé qu'il est devenu, Marwan sauterait par-dessus la rambarde comme le font les jeunes, dévalerait les rochers et piquerait une tête. S'il retombait en enfance, il irait planter sa ligne en attendant que ça morde, comme il le faisait avec *Jeddo*[1] Marwan, son grand-père paternel à qui il devait son prénom. Il regarde au loin vers l'horizon. Vers Chypre. Pour la première fois depuis des semaines, des nuages bas commencent à estomper le bleu du ciel. L'air colle entre ses doigts.

Sur la promenade, des jeunes filles voilées flirtent avec leurs amoureux, sous l'œil attentif des mères de famille. Marwan se demande si Ibtissam jouait la même comédie à leur âge. Un peu plus loin à droite, un vendeur de lupins dorés et de barbe à papa rose phosphorescente emballée sous plastique fait tourner son petit business, loin des yeux du collecteur d'impôts. Les enfants jouent, shootent dans des ballons dégonflés et se courent après. Leurs gestes paraissent simples. Libres. Sans arrière-pensées.

Assis sur l'un de ces bancs carrelés de mosaïque grossière, prisonnier de son gilet anti-éclats, l'inspecteur se met à rire. Il doit avoir une drôle de dégaine avec sa carapace offerte par l'armée américaine. D'un geste sec, il défait les sangles en velcro et retire sa protection. Il n'est qu'un pion sur un échiquier trop grand pour lui, personne ne viendra lui mettre deux balles à bout portant. Il rit, se moque de lui-même. Marwan est hors-jeu désormais. Mais vivant. C'est tout ce qui compte finalement, comme lui avait dit le vieil Ali Abbas Moussaoui, dans son appartement puant l'encaustique à Mar Elias.

Et pourtant il veut savoir. Lequel des clans politico-mafieux avait-il le plus intérêt à voir ce manuel scolaire mort et enterré ? À ne pas voir

son nom figurer dans tel ou tel paragraphe ? Le Hezbollah comme d'habitude ? Ou les Phalangistes ? Les Forces libanaises, les druzes du PSP ? Avaient-ils tous un intérêt commun à faire taire la vieille historienne, comme Firas Rahmé l'avait sous-entendu en énonçant avec grandiloquence le théorème de Lokman. Marwan reste flic, il ne peut s'en empêcher. Même mis à pied. Son arme de service, l'inspecteur s'en fiche éperdument. Il a son vieux Glock, bien au chaud à la maison, qu'il démonte et graisse une fois par an pour être sûr qu'il soit en état de marche. En cas de besoin. Quoi qu'il arrive, il aura un calibre pour se défendre.

Il jette un coup d'œil à son téléphone, la batterie est presque à plat. Personne n'a essayé de le joindre depuis ce matin. Cela veut probablement dire que personne n'est au courant de son limogeage. Tant mieux. Son accès aux ressources policières n'est peut-être pas encore fermé. Par où commencer, maintenant ? Marwan pense d'abord au voisin du 3e étage, le prof de math français qu'il n'a pas eu le temps d'interroger ce matin. Puis soupire.

Et Ibtissam ? Que sait-elle de son éviction ? Il n'a pas parlé à son adjointe depuis la veille. Dans un coin de sa tête, Marwan passe en revue ses alliés potentiels à la brigade criminelle. Et doit se faire une raison. S'il devait faire tapis au casino, il miserait tout sur la jeune femme. Sur cette jeune chiite dont il ne voulait pas comme ultime équipière. Il va falloir jouer franc jeu. Et faire confiance. Marwan l'appelle. En espérant que la batterie tienne.

– Tu peux parler ? demande Marwan en guise d'introduction.

– Je suis seule, dans la rue, répond Ibtissam.

Les sons derrière elle ne trompent pas. Beyrouth chuchote dans son dos.

– Tu sais que j'ai été viré de l'enquête ce matin ?

– Oui, on vient de me prévenir que j'aurais un nouveau chef le temps de boucler l'enquête. On m'a dit de me limiter à fournir des documents quand on me les demandera. Et de ne plus enquêter, surtout.

– Ça ne m'étonne pas. Ils ne veulent pas que la vérité éclate.

– Qu'est-ce que vous voulez faire, chef ?

– Inspectrice Abou Zeid, je ne suis plus ton chef. Il va bien falloir que tu te mettes ça dans le crâne.

– Alors, on fait quoi ?

– Moi, je continue. Ce n'est pas un connard en cravate dans son ministère qui va me dire quoi faire. Mais toi, tu es jeune, ne crame pas tes ailes sur cette affaire.

– Moi aussi j'ai envie de savoir.

– Ne prends aucun risque, s'il te plaît. Mais j'aurais peut-être besoin d'aide.

– Comptez sur moi.

– Tu es où ?

– À Tabaris, répond la désormais ex-adjointe.

– OK, viens me chercher, je suis sur la Corniche, juste après le Hard Rock Café.

– Le Hard Rock Café ?

Marwan regarde vers la droite et découvre, étonné, que l'enseigne géante rouge en forme de guitare a disparu. Mais qui a osé effacer ce repère ? Et quand, surtout ? Pourquoi personne ne l'a mis au courant ? La petite n'a probablement jamais connu le Hard Rock, suspecte Marwan. Pas plus que le Babylone ou le Monkey Rose. C'est vraiment trop con d'être passé à côté de ça.

Quinze minutes plus tard, la Honda blanche s'immobilise en double file. Ibtissam klaxonne une fois, puis deux. Marwan ne réagit pas. Plongé dans ses pensées, il ne prête plus attention aux gosses qui tourbillonnent autour de lui sur la promenade du front de mer, aux sons du boulevard. Installée à côté de lui, une vieille dame, édentée et bienveillante, lui tapote l'épaule et désigne une conductrice qui commence à s'impatienter. Marwan lui sourit. Cette Beyrouthine aurait pu être sa mère.

– On va où ? demande Ibtissam, une fois Marwan à bord.

– Chez moi.

* * *

D'un geste sec, Marwan décapsule deux bouteilles d'Almaza presque glacées. Son frigo turbine un peu trop fort depuis quelque temps et il n'a aucune idée de comment le régler correctement. Sur la route, il a demandé à son adjointe de faire un crochet par Sodeco et de s'arrêter le long du trottoir, en face de la mosquée Beydoun. La seule du quartier chrétien de la capitale. Ou presque. Sous une tente, éclairée par des décos de Noël 365 jours par an, il sait qu'il trouvera son dealer d'amandes et de pistaches fraîches, fidèle au poste. Septembre, c'est la saison des pistaches à la peau rouge et noire. Il en prend un kilo.

Sur son balcon, Ibtissam a choisi le fauteuil en plastique bleu. Celui que Maha réquisitionnait systématiquement. Ça le fait sourire. Marwan pose les deux bouteilles et le sac de pistaches.

– Attends, je vais chercher un bol pour les épluchures.

– Vous n'auriez pas autre chose que de la bière ? se permet Ibtissam.

Marwan râle, mais acquiesce, et en profite pour embarquer le cendrier qu'il n'a pas vidé depuis la veille. Il fait le compte. En ce moment, il doit enquiller deux ou trois paquets par jour au bas mot, sa dernière cartouche ne fera pas long feu.

Le flic se souvient de sa première cigarette. Le jour de ses 14 ans.

Une Peter Stuyvesant mentholée. Comme celles que fumait sa mère les dimanches. On n'en trouve plus aujourd'hui. Il l'avait piquée dans l'un des paquets trônant dans le plat de la table basse chez ses parents, dans leur grande maison du quartier de Zqaq al-Blat. Au cœur de Beyrouth, juste au-dessus du centre-ville. Son enfance lui manque. Son adolescence aussi. Même si ses premiers poils sous le menton, ses premières cigarettes et ses émois de jeune homme avaient coïncidé avec le début de la guerre.

Ibtissam n'est pas de la même génération, mais elle se souvient des bombes, elle aussi. Celles de juillet 2006, sur la banlieue sud de Beyrouth. L'Histoire ne fait que se répéter, songe Marwan en s'asseyant à table avec une canette de Pepsi pour la jeune femme. Il est vraiment temps de rompre ce cycle. De mettre un gros grain de sable dans les rouages de cette histoire infernale. Ali Abbas Moussaoui a raison : il faut fournir les armes – intellectuelles – à la nouvelle génération pour qu'elle ne répète pas les erreurs du passé.

– Ma jeune collègue, entame Marwan en tendant sa bouteille pour trinquer.

– *Kessak*[2], chef.

Marwan soupire en souriant, les rides au coin des yeux. Ce « chef » va peut-être lui manquer finalement.

– Bon. J'ai besoin qu'on fasse le point, toi et moi. Badreddine va torpiller notre travail, mettre tous les éléments de l'enquête en lieu sûr. Si ce n'est pas déjà fait. Tu as des notes manuscrites ?

– Aucune, tout est sur mon ordinateur à la brigade, concède Ibtissam.

– Je te conseille de retourner au bureau dès que nous aurons fini, et de tout imprimer. Parce que tu peux être sûre qu'ils vont faire le ménage.

– Ils ?

– Le commissaire, Badreddine… ou je ne sais quel connard des services de renseignements. Personne ne veut de cette affaire. Donc tout doit disparaître. Et tu peux en être sûre, on ne verra jamais les analyses ADN.

– OK, je m'en occupe.

– Côté témoins… Le concierge et la bonne, je n'y crois pas. Ce matin, j'ai rencontré la voisine du 1er, Mona Sayegh. Elle cache quelque chose celle-là, mais impossible de dire quoi… Je retournerai certainement la voir. Et puis j'en profiterai pour aller poser quelques questions au Français du 3e étage. Ça m'énerve qu'il me glisse entre les doigts systématiquement. On pourra y aller ensemble si tu veux.

– Quand vous voudrez, ch… acquiesce Ibtissam avec un sourire non feint.

– Autre chose ?

– Oui. J'avais demandé les images des CCTV du quartier, j'avais repéré quelques-unes de nos caméras de surveillance. Mais aucune ne fonctionne. Il paraît même que certaines sont carrément vides ! À quoi elles servent, hein ? J'espérais qu'on puisse y voir quelqu'un de spécial entrer dans l'impasse qui mène à l'immeuble.

– Dommage.

– Je ne vois pas ce qu'on peut faire d'autre, soupire la jeune flic en décortiquant des pistaches.

– Ça peut être n'importe qui… Même le président de la commission en charge du manuel scolaire.

– Lui directement ?

– Pas nécessairement. Mais lui ou un autre… ça doit être facile de trouver quelqu'un pour exécuter des ordres, même les plus sordides. Quelques centaines de dollars suffiraient à motiver n'importe qui de nos jours. Même pour tuer.

– Vous penchez toujours pour un assassinat politique ?

– Toujours, oui. Il y a tellement de tarés dans les rues en ce moment… Si tu dis la moindre chose sur leur chef ou si tu remets en cause leurs certitudes, ils veulent te zigouiller. Ça peut même être ces gros cons de Jnoud el-Rabb, on avait bien besoin d'un Ku Klux Klan libanais, tiens ! Ou n'importe quel groupuscule sunnite, un *abaday*[3] de chez Amal ou de chez nos amis druzes…

– …ou le Hezbollah, le coupe la jeune chiite.

– Évidemment… On ne va pas se mentir, il est même en tête de liste des suspects, si tu veux mon avis. Ce qui est sûr, c'est que, quel que soit le commanditaire, la mafia qui nous gouverne a tout intérêt à étouffer l'affaire, soupire Marwan en écrasant sa Cedars dans le cendrier en cristal. Qui sait, ce manuscrit réapparaîtra peut-être un jour, si ça arrange quelqu'un…

– Non, on ne peut pas rester les bras croisés à attendre un miracle, il faut qu'on mette la main dessus ! Je suis sûre qu'on a encore des pistes à creuser.

La petite en face de lui l'étonne chaque jour un peu plus. C'est la première fois de sa vie qu'une femme voilée s'assoit à sa table. Chez lui. Sur son balcon. Dans son fief de Mar Mikhaël. Ibtissam lui sourit, en essayant de masquer une manœuvre désespérée pour nettoyer ses ongles impeccables. Les épluchures de pistache sont tenaces.

– Je peux te poser une question ? demande prudemment l'inspecteur.

– Bien sûr.

– Ton voile, là… Je ne comprends pas pourquoi tu t'infliges ça… Tu sais, quand j'étais gosse avant la guerre, j'allais souvent dans les quartiers musulmans de Beyrouth. Pas une seule femme ne le portait à l'époque… Qu'est-ce qui vous a pris ?

– Je ne sais pas, je n'étais pas née. Mais je vous répondrai par une question : vous, qu'est-ce que ça peut vous faire si je le porte ? Est-ce que ça vous enlève un centimètre carré de votre liberté ? Est-ce que cela vous empêche de vivre comme bon vous semble ?

– Euh… non, évidemment. Mais ce n'est pas la question…

– Si, justement. Hier, on n'en mettait pas. Aujourd'hui, si. Peut-être que nous l'enlèverons demain, comme les Iraniennes le font en ce moment. Ça n'a pas d'importance. Ce n'est pas mon voile qui me définit en tant que femme.

Marwan et Ibtissam se regardent, chacun campant sur sa position. Silence. La jeune femme comprend qu'il est temps de partir.

– Je vais vous aider à débarrasser.

Ibtissam saisit le bol rempli d'épluchures qui noircissent au soleil, y vide le cendrier, puis passe la main sur la table en bois pour y faire tomber quelques cendres et petites peaux de pistaches. Du bout des doigts, elle saisit l'éclat de verre posé près du cendrier.

– Qu'est-ce que tu fais ? tonne Marwan par-dessus son épaule.

L'inspecteur se précipite en boitant exagérément vers sa jeune adjointe, repose les deux bouteilles et extrait l'éclat de verre des épluchures et du tabac froid.

– Mais qu'est-ce que…

– Quelqu'un t'a demandé de le jeter ? s'emporte Marwan.

– Je suis désolée, je ne pensais pas…

– C'est ça !

– Qu'est-ce que c'est que ce morceau de verre ?

Marwan la regarde sans répondre. Comment pourrait-elle comprendre son fétichisme ? Il n'a pas envie de lui parler de la baie vitrée qui a explosé en mille morceaux le 4 août, de Maha en sang, de son œil crevé. Il reprend les bouteilles et le bol, et tourne les talons.

– Tu peux y aller. Imprime tout. Et tu m'appelles plus tard si tu as une idée de génie pour retrouver ce manuscrit.

Ibtissam partie, Marwan ferme la porte de son appartement à double tour. Dans le salon, il ouvre le tiroir de droite du buffet. Il plonge la main profondément et en ressort un amas de tissu vert et blanc qu'il déplie sur la table du salon. Posé au centre du maillot de basket vert floqué au nom de Rony Saïkaly, l'ancienne star du club de La Sagesse, le Glock 17 de sa jeunesse. Son flingue à lui. La preuve de qui il est vraiment. Si cette arme pouvait parler, elle ferait peur aux enfants.

* * *

La nuit est tombée depuis trois heures déjà. Peut-être quatre. Toujours aucune nouvelle d'Ibtissam. Il se demande quelle piste elle aura bien pu suivre ; il espère surtout qu'elle ne se sera pas fait pincer

par Badreddine. Elle n'est pas censée la jouer solo et désobéir aux ordres. Chivas n'a pas donné signe de vie non plus, Marwan ne s'en étonne pas. Les deux compagnons de route sont sur des chemins différents à présent. Il ne voit pas comment leur trajectoire pourrait se croiser à nouveau. Son estomac gargouille, il a faim. Les quelques pistaches en fin d'après-midi sont loin maintenant. Il entre dans sa cuisine, allume le plafonnier et enclenche la radio. Il prend le bulletin d'informations en marche.

Il paraît que Beyrouth vient d'accueillir – aujourd'hui même – une réunion de gros bonnets des différentes factions palestiniennes. Le présentateur des nouvelles l'assure : tous ont leur tête mise à prix par ces salauds d'Israéliens. Salah al-Arouri, nº 2 du Hamas, Ziad Nakhaleh, chef du Jihad islamique, et Jamil Mizher, nº 2 du FPLP, le Front populaire pour la libération de la Palestine, sont tombés d'accord. Leur objectif commun : intensifier le combat contre Israël, après l'arrestation de huit membres du Hamas, tous étudiants à l'Université de Bir Zeit en Cisjordanie.

Marwan sort un sachet de pain, un pot de *labneh*[4] et des concombres. Cela lui suffira pour ce soir. « Les chefs palestiniens ne ratent vraiment jamais une occasion de rater une occasion », s'amuse le flic en refermant la porte du frigo. Ils vont encore foutre le bordel au Liban et ne rien résoudre des vrais problèmes de la population de Gaza et des territoires occupés. Comme d'habitude. Cette réunion au sommet des fedayin islamo-nationalistes de tout crin ne lui dit rien qui vaille. Ils parlent d'une stratégie unifiée, d'accroître les actions contre les forces armées israéliennes, et d'optimiser la coordination entre leurs factions. C'est toujours mauvais signe. Ça pue la nouvelle guerre à Gaza, ça, se dit Marwan. Comme en 2006. Ou en 2008. Ou en 2012. Ou en 2014. Mais Marwan s'en fiche, les Palestiniens et les Israéliens n'ont qu'à s'entre-tuer. Il déteste autant les uns que les autres, leurs haines ont contaminé le Liban depuis trop longtemps.

Délicatement, Marwan verse un filet d'huile d'olive sur la *labneh*, et déchire un morceau de pain qu'il plonge dans le fromage crémeux. Il ouvre grand la bouche. « La porte du bonheur », comme disait sa grand-mère quand elle lui préparait des bouchées de *labneh* dégoulinantes d'huile. Il n'a pas encore refermé ses lèvres que son téléphone retentit. Il enfourne sa bouchée, se lève et s'essuie les mains rapidement dans un torchon sale. Sur la table du salon, à côté du pistolet automatique et du maillot de La Sagesse, son téléphone gigote. Le nom « Mona Sayegh » scintille.

– C'est moi.

– Je sais, souffle Marwan.

– C'est moi qui… j'ai des informations à vous communiquer. Mais pas au téléphone.

1. Grand-père.
2. À la vôtre (dit à un homme).
3. Gros bras.
4. Fromage frais onctueux, légèrement salé.

16

Gambit à la reine

Samedi 23 septembre, 23 h 35

Mona ouvre sa porte. Elle n'affiche plus ce sourire rayonnant que Marwan avait avalé tout cru le matin même. Elle semble crispée. Comme si elle retenait quelque chose en elle. Un pus quelconque, qui pourrait se déverser sans le moindre signe avant-coureur. Il devine ses poings fermés, le long de ses hanches. Ses mâchoires serrées comme un étau. Ses lèvres, qu'il se remémorait charnues, ont disparu. Le genre d'expression que les témoins gênés ou gênants ont parfois. Quand ils ont peur ou qu'ils se sentent acculés. Marwan connaît toute la palette des expressions humaines. Privilège de l'expérience.

Ça le glace un instant.

– Bonsoir mademoiselle Sayegh. Vous me faites entrer ?

– Oui bien sûr, excusez-moi.

Marwan passe devant elle. Son bras gauche frôle ses seins, sans les toucher. Il a peur qu'elle sente son odeur de tabac froid, sur ses habits, ses cheveux. Sur sa bouche. Mona jette un rapide coup d'œil à l'extérieur, et referme la porte derrière lui en faisant bien attention à ne pas faire de bruit.

Le salon est à peine éclairé. Il ne peut que deviner la tranche des centaines de livres sur la bibliothèque, de l'autre côté de la vaste pièce. Il se retourne. L'expression de Mona vient de changer. Un nouveau silence s'installe. L'inspecteur préfère attendre et laisser les pions blancs à sa partenaire.

– Je peux vous servir quelque chose ? propose la jeune femme, redevenue soudain accorte. Vous n'êtes pas en service, j'espère… je suis à la vodka.

– Avec plaisir, merci.

Mona s'éclipse. Marwan remarque qu'elle se meut toujours pieds nus sur les tapis de son appartement. Tout est silencieux. Même le ronron de la ville ne semble pas s'immiscer entre ces murs. Il jette un coup d'œil à la vitrine, le casque du pilote de rallye est toujours là. Dans la cuisine, à quelques mètres, il entend la jeune femme vider un bac à glaçons dans un bol.

– J'espère que vous aimez la vodka polonaise, inspecteur ! lance-t-elle à travers l'appartement. Vous savez, celle avec un brin d'herbe ?

– Ça m'ira très bien, ne vous en faites pas.

Mona réapparaît, une bouteille de Żubrówka givrée dans la main droite, les glaçons et un verre vide dans l'autre. Elle passe devant Marwan sans le regarder et s'installe dans son grand sofa.

– Je vous en prie inspecteur, venez vous asseoir.

La pénombre dérange l'enquêteur. Des zones d'ombre brouillent les traits de Mona, gomment ses rides naissantes et ses expressions. La jeune femme remplit les deux verres jusqu'à la garde.

– Alors inspecteur, où en êtes-vous de votre enquête ?

– En temps normal, je ne vous aurais rien dit, mademoiselle Sayegh. Mais je peux vous faire un aveu : on m'a évincé aujourd'hui même. Je ne suis plus en charge de l'affaire.

– Je ne savais pas. Je suis désolée… lâche-t-elle sur un ton équivoque.

– Cela ne m'empêche pas d'avoir terriblement envie de savoir la vérité.

– Oui bien sûr. Déformation professionnelle, je suppose.

– C'est plus que cela. Ce meurtre, cet effacement de la vérité. Je ne le supporte pas. Je ne le supporte plus.

– Je vous comprends.

– Au téléphone tout à l'heure, vous m'avez dit détenir de nouvelles informations. De quoi s'agit-il ?

Mona cueille son verre comme une tulipe, salue son hôte d'un geste de la tête et avale une longue gorgée de vodka glacée.

– Vous ne buvez pas, inspecteur ?

Puisque la demoiselle veut danser, Marwan entre en piste. Il prend son verre, en siphonne la moitié et le repose.

– Délicieuse, mademoiselle Sayegh.

– Appelez-moi Mona, je vous en prie…

– Eh bien soit… Mona. Puisque je suis là, je vous écoute.

– Ce n'est pas facile… Disons que je ne vous ai pas tout dit, à vous et à la jeune inspectrice qui travaille sous vos ordres. Quel drôle de choix de carrière pour une jeune femme de son milieu, d'ailleurs… Le Liban m'étonnera toujours.

– Pas tout dit ?

Mona s'assoit au bord du canapé, les genoux collés l'un à l'autre, et remplit à nouveau les deux verres. Elle marque une pause, et fixe Marwan. Malgré l'obscurité, ses yeux turquoise paraissent toujours aussi étincelants.

– Au sujet du manuscrit d'Aimée.

– Je vous écoute, l'invite à nouveau Marwan en se penchant vers elle.

L'heure de vérité semble avoir sonné.

– J'ai en ma possession une copie de la version digitale de son manuel scolaire. Sur une clé USB, susurre-t-elle du bout des lèvres.

Depuis longtemps.

– Je vois… vous l'avez lue ?

– Oui, et elle correspond à la version que j'avais lue sur papier, mais sans les annotations en rouge et les passages rayés au marqueur noir.

– Vous en aviez donc lu davantage que des passages ?

– C'est vrai, oui. Pardonnez-moi de vous avoir un peu menti.

– Qu'est-ce qui me dit que vous ne mentez pas maintenant ?

– Je peux vous montrer le fichier, si vous voulez.

– Évidemment !

– J'ai noté de grosses différences. Entre cette version et celle annotée par le président de la commission. Bassil avait rayé de nombreuses parties, il voulait en réécrire d'autres. Dans les marges, il édulcorait beaucoup de ses affirmations. Pourtant, Aimée n'avait rien écrit qu'elle n'ait pas vérifié et revérifié cent fois. Tenez, le passage sur l'assassinat de cette crapule d'Élie Hobeika, en 2002. Vous aviez enquêté sur cette affaire ?

– Non, c'était les services de renseignements qui avaient pris ce dossier en charge. Sa voiture avait explosé à Hazmieh. Les journaux avaient dit qu'il partait faire de la plongée avec ses gardes du corps alors qu'en fait, il sortait d'un rendez-vous avec l'une de ses maîtresses… Il s'est fait avoir bêtement, à cause d'une histoire de cul.

– Je ne sais pas si on saura vraiment un jour qui a fait le coup, mais Bassil ne voulait garder que la version incriminant les Israéliens. Ils auraient voulu faire taire Hobeika parce qu'il aurait pu faire des révélations sur le rôle joué par Sharon dans le massacre de Sabra et Chatila.

– Rien d'étonnant là-dedans, tempère Marwan d'un hochement d'épaules. Et cette version en votre possession, sur une clé USB… est-ce qu'elle contient les trois derniers chapitres ?

– Je vais vous laisser le plaisir de le découvrir par vous-même, sourit Mona en invitant Marwan à trinquer. Nous avons tout notre temps, n'est-ce pas ?

Sans froisser l'air autour d'elle, Mona se redresse et se dirige vers la table trônant au milieu de la vaste pièce. Tout en longueur, cette table pourrait facilement accueillir une quinzaine de convives, mais ne sert visiblement qu'au travail d'écriture et de traduction de la jeune femme. Marwan la suit du regard, puis se met debout. Avec difficulté. Son genou soudain se bloque, lui arrache un rictus étrange que la pénombre l'aide à masquer.

En bout de table, Mona s'installe à son fauteuil. Elle sort l'écran de sa torpeur, la machine démarre, poussant un cri de soucoupe volante. Lui s'approche, lentement. Il passe devant un long buffet où sont disposées des photographies encadrées.

– Je peux ? demande Marwan, l'index sur l'interrupteur d'une lampe en céramique, surplombée d'un large abat-jour beige.

– Faites comme chez vous.

La pièce change immédiatement d'aspect. Dans l'un des cadres, il reconnaît Maurice Sayegh, le légendaire pilote Lancia, avec une femme aux allures de Farrah Fawcett et une petite fille. Probablement Mona, à trois ou quatre ans. De part et d'autre de cette photographie couleur sortie de la fin des années 80, deux tirages en noir et blanc. À en juger par les poses des deux couples, ces photographies ont dû être réalisées en studio. À l'ancienne.

– Ce sont vos grands-parents ? demande Marwan en pointant du doigt l'un des deux cadres argentés.

– Oui.

– Et ça, c'est votre mère, j'imagine ? en montrant l'ange blond à côté du pilote.

– Oui, c'est maman.

– Vous lui ressemblez. Beaucoup. Elle était très belle.

– Merci.

– Je peux vous poser une question indiscrète ? avance Marwan comme on lance un fou à l'autre bout de l'échiquier.

– Essayez toujours.

– Vous ne ressemblez pas tellement aux Libanaises… Vous avez des origines étrangères ?

– Je ne sais pas trop…

– Comment ça ?

– Je peux vous faire une confidence ?

– Je suis là pour ça.

– On raconte que ma grand-mère Neyla, du côté de ma mère, aurait fauté avec un officier français, pendant le mandat. D'où ma peau blanche et mes yeux clairs, comme maman. Mais ce n'est peut-être qu'une légende… Approchez, je vous laisse la place, l'invite Mona en se levant.

Marwan s'installe dans ce fauteuil de bureau aux formes modernes qui dénote avec le reste de la décoration de la pièce. Debout à côté de lui, Mona se penche, et introduit une clé USB sur le côté gauche de l'ordinateur portable. L'index posé sur le trackpad, elle cherche ensuite un dossier. Marwan perçoit son odeur. Quelque chose de solaire, entre le magnolia et le frangipanier. Il tourne imperceptiblement la tête. À l'extrême gauche de son champ de vision, il aperçoit le galbe d'un sein, libre de toute contrainte, fluctuer à la même cadence que l'épaule. L'échancrure du chemisier de Mona est un précipice.

– Voilà ! s'exclame-t-elle en laissant un fichier PDF ouvert devant lui. Voilà le manuscrit d'Aimée. Il y a même le fichier Word d'origine

dans un sous-dossier. Bonne lecture, inspecteur.

Marwan regarde sa montre et voit Mona disparaître dans son sofa. Minuit approche. Il se lance. Il dévore. Il survole tous les chapitres de la guerre, ralentit le défilement des pages plus il approche des années 2000 et des trois derniers chapitres. Le travail de l'historienne est extrêmement minutieux, elle varie ses sources, donne plusieurs points de vue, comme le cahier des charges de la commission le stipulait. Chaque épisode, chaque tournant, est disséqué avec la précision d'un médecin légiste. De temps en temps, Mona vient remplir son verre de vodka, il le sirote sans vraiment faire attention. Il n'a pas peur de l'effet de l'alcool, il sait qu'il tient bien.

Le temps file à une vitesse folle. Marwan ne pense même pas à allumer une cigarette. Il passe au point mort en arrivant au mois de mai 2000 et au retrait des soldats israéliens du Sud-Liban. La grande victoire du Hezbollah, n'en déplaise aux Israéliens qui présentent ça comme une décision unilatérale de retrait stratégique. Unilatérale mon cul, s'amuse Marwan, le Hezbollah vous a pourri la vie pendant ces longues années d'occupation. Faut bien reconnaître ça à la milice de Nasrallah. Dans son récit, Aimée Asmar décortique aussi l'autre occupation, celle de Damas. Avec sa corruption et ses circuits de blanchiment d'argent bien huilés au Liban, aux mains d'agents locaux comme Michel el-Murr qui transportait dans les soutes de son jet privé des valises remplies de Patek Philippe ou de Rolex, pour sortir l'argent du pays. Ou comme Michel Samaha qui s'était fait pincer avec des explosifs dans le coffre de sa bagnole en 2012, en partance pour Damas. Samaha était sorti de prison l'année dernière, cette ordure pourrait donc encore sévir. Le Liban était saigné à blanc par le grand frère syrien. Et les pontes libanais prenaient leur part. Soit pour faciliter les choses, soit pour fermer les yeux. *Kellon yaané kellon*, comme scandaient les manifestants à l'automne 2019 sur la place des Martyrs. Chrétiens, musulmans, druzes, ils étaient tous corrompus, sans exception. Même les chefs que Marwan s'était choisis pendant la guerre. Lui aussi avait toujours fait partie de l'équation. Du problème.

La cloche de l'église de Nazareth vient de sonner deux fois. La nuit avance. Marwan entame les années 2004-2005. Puis les suivantes, tristes copies des précédentes. L'inspecteur enquille ses verres de vodka au même rythme que le décompte des assassinats politiques, des crises institutionnelles et des combats importés de l'étranger sur le sol libanais. L'autopsie de l'Histoire de son petit pays est lucide, froide. Implacable. Dans la plupart des cas, Aimée Asmar met en cause le parti de Hassan Nasrallah. Soit comme fournisseur de petites mains aux ordres de certains cercles de pouvoir à Damas ou à Téhéran, soit directement comme commanditaire. Pas de place pour l'équivoque.

– La commission et le gouvernement n'auraient jamais donné leur accord pour un texte pareil, constate Marwan en relevant le nez, la nuque douloureuse d'être restée immobile aussi longtemps. Madame Asmar tapait vraiment sur tout le monde… J'adore ce pays ! lance Marwan les yeux moqueurs. Vraiment, j'adore ce pays.

– Ah bon ? s'étonne Mona en quittant le canapé.

– Rendez-vous compte, nous sommes un peuple de salauds, tellement salauds que nous en devenons attachants ! Tout le monde fait n'importe quoi, le pays sombre et on continue comme si de rien n'était !

Il est presque trois heures du matin. Mona s'approche, sans un bruit, le visage fermé. La bouteille de vodka pend le long de sa cuisse, bien arrimée à sa main. Marwan se raidit et se redresse. Il a soudain l'impression qu'elle va brandir la bouteille en verre et la lui fracasser sur le crâne. La fille de Stratos n'est plus qu'à un mètre de lui, elle s'approche encore. Il est désormais à portée de la Żubrówka, il recule brusquement le siège.

– Qu'est-ce qu'il y a inspecteur ? Vous avez peur de moi ? demande Mona en dévissant le bouchon. Je vous ressers ?

– Euh… oui, s'il vous plaît.

Mona verse délicatement l'alcool sirupeux dans le verre. D'un geste lent, elle pose la bouteille sur la table, entre deux dictionnaires ouverts. Marwan est sur le qui-vive, il glisse sa main à l'arrière de sa chemise, la pose sur la crosse de son Glock. À cet instant précis, il ne sait pas s'il sera en train de dévorer ses seins la minute suivante ou s'il agonisera sur le tapis dans une mare de sang, la bouteille plantée bien droit dans sa boîte crânienne.

Mona se penche vers lui.

Il devine un mouvement de son bras droit, extirpe lentement le canon du pistolet d'entre ses reins. Le Glock est presque à l'air libre.

Le bras de la jeune femme s'éloigne de la bouteille.

Marwan retient son souffle. La paume moite calée sur la crosse de son automatique.

D'un geste sec, millimétré, elle arrache la clé USB de l'ordinateur et la glisse dans la poche arrière de son jean.

– Vous en avez assez lu, inspecteur. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Je veux que vous me protégiez, commence-t-elle sur un ton étrange, entre ordre et supplication.

Marwan se dégage du fauteuil, du corps de Mona approchant. Il parvient à se mettre debout, la main toujours dans le dos. Il ne l'a pas vue arriver, celle-là. Mona est indéchiffrable.

– Tu sais comme moi que ce manuscrit est une vraie bombe à retardement, continue Mona. Je ne veux plus porter ce secret toute seule, je…

Marwan fait un pas sur le côté et enfonce le pistolet dans sa ceinture. Son cœur pompe à tout-va. Il doit reprendre le contrôle. De quel secret parle-t-elle au juste ? Il se sent acculé dans un coin de l'échiquier. Elle vient de le tutoyer à nouveau, de le ferrer comme un vulgaire thon en haute mer. De ses lèvres s'exhale la mélodie des proies effrayées, mais ses yeux envoient des messages contraires.

– Mona, calmez-vous. Venez vous asseoir, ordonne-t-il d'un ton cassant.

– Je te… balbutie la jeune femme.

Il contourne le canapé et lui intime à nouveau de prendre place sur le velours rouge où elle a passé une partie de la nuit pendant qu'il lisait. Elle le regarde, il redoute une larme, espère une trace de sincérité. Il n'arrive pas à la cerner. Marwan est en terrain inconnu et n'aime pas ça. Son instinct a toujours été là pour le mettre sur le bon chemin. Sauf à cet instant. Elle vient de basculer de l'exaltation à l'angoisse en un quart de seconde. Sans qu'il comprenne comment. Ou pourquoi.

Marwan la fixe, plisse légèrement les paupières. Il perçoit soudain une vulnérabilité. Une faille dans laquelle s'engouffrer. Personne ne se mettrait dans cet état pour un manuel scolaire. Aussi important soit-il. Et si c'était elle… Il ne faudrait pas grand-chose pour faire tomber son masque, si c'était elle. C'est bien plus facile qu'on imagine.

Lentement, elle s'assoit sur le bord du canapé, ses mains posées sur ses genoux, joints devant elle. Il hésite, il préférerait ne pas savoir. Mona baisse la tête. Ses yeux se dérobent derrière ses bouclettes châtain. La lumière ne passe plus. C'est le moment, Marwan attaque. Au bluff.

– Quand vous m'avez appelé tout à l'heure, j'ai cru un instant que vous alliez vous dénoncer pour le meurtre de madame Asmar… Ça nous éviterait d'attendre les résultats des tests ADN…

– Les tests ? Vous les avez finalement ? bredouille la jeune femme, la voix voilée.

– Oui, ment Marwan. Nous saurons bientôt qui a tué madame Asmar.

– Mais je croyais que…

– Vous savez, cela nous arrive souvent de mentir dans la police. De prêcher le faux pour savoir le vrai, lance l'inspecteur.

– Je…

Mona se recroqueville. Marwan laisse faire sa nature. Il renifle l'animal agonisant. Et attaque à nouveau. Si c'est elle, une seule banderille suffira.

– Tout à l'heure au téléphone, vous aviez la voix de quelqu'un qui n'en peut plus de porter un secret trop lourd pour ses épaules…

– Mais…

– … la voix d'une coupable qui va passer aux aveux pour soulager sa conscience. Je les reconnais tout de suite, ces voix-là. J'ai passé ma vie à en entendre… Ça aurait pu être un malencontreux accident, vous savez… ce sont des choses qui arrivent.

– Non ! éructe Mona les larmes aux yeux.

– Une dispute qui tourne mal…

– Puisque je vous dis que non !

– Un talon qui se prend dans un tapis et paf, la vieille dame qui bascule et qui se cogne la tête sur le coin de la table…

– Non, non, non ! Ça ne s'est pas passé comme ça !

Mona aussitôt se tait. Se mord les lèvres. Ses yeux bleus grand ouverts suintent de terreur. Elle attend la réaction de Marwan face à elle, dans le fauteuil. Elle tente d'esquisser un son, mais rien ne sort. L'inspecteur joue son jeu, et ne montre rien. Elle l'a vouvoyé à nouveau, comme une petite fille devant l'autorité d'un adulte. Il attend que la glissade se prolonge. Qu'elle balbutie un rétropédalage ou une excuse. Mais elle ne bronche pas, reste prostrée, scrutant un précipice que lui ne voit pas. Puis relève les yeux vers lui. Marwan et Mona se fixent. Il sait maintenant. Elle ne veut pas se sacrifier pour autant, elle hésite. Mais elle veut qu'il comprenne. Si lui ne comprend pas, à quoi bon continuer de mentir.

L'inspecteur suspend le temps. Il espère la pousser à la faute par son silence. Deux secondes passent. Il glisse sa main dans la poche avant de sa chemise, tire une cigarette de son paquet de Cedars et l'allume. Mona n'y oppose ni mot ni regard. Tant pis pour le papier jauni de ses livres. Marwan est en position de force. Les lèvres de la jeune femme reprennent vie.

– Tu sais… Aimée n'était pas aussi irréprochable que tout le monde veut bien le laisser entendre, moi la première. J'ai lu toutes les versions de ce manuscrit. Oh certes, son livre était un pas dans la bonne direction, mais elle avait dû céder à de nombreuses pressions, et même accepter des pots-de-vin pour changer certains détails… Ici au Liban, mais de l'étranger aussi… Même d'Arabie Saoudite, figure-toi !

– Que s'est-il passé ? demande Marwan, clinique.

– Il manquait une chose essentielle dans son fichu manuel scolaire.

– De quoi parles-tu ?

Marwan n'a pas fait exprès. La tutoyer n'était pas dans ses plans. Il s'en veut d'avoir baissé la garde. Mona passe du « tu » au « vous » et inversement, sans prévenir. Sans qu'il comprenne pourquoi.

– Qu'est-ce qui manquait dans son livre ? répète Marwan.

– La seule chose qu'on m'a toujours refusée ! Que tout le monde m'a toujours refusée ! s'emporte Mona, hors d'elle, des larmes incontrôlables jaillissent de ses yeux. L'État, les députés que je

connais, même ces salauds de la famille Hariri…

– Mais quoi, bon sang ?

– Personne n'a jamais voulu ajouter le nom de mon fiancé sur la liste des victimes de l'attentat contre Hariri en 2005. Marwan, tu dois comprendre, toute ma vie a déraillé ce jour-là… Une minute, Rayan était là, et puis la suivante, il s'est envolé. Cette bombe me l'a arraché… C'était le jour de la Saint-Valentin, on devait dîner au Vendôme, il devait me demander en mariage. On m'a volé ma vie ce jour-là ! Il y a dix-huit ans. Je voulais juste qu'elle ajoute son nom à la liste des victimes, mais elle a refusé, encore et encore…

– Pourquoi t'a-t-elle refusé ça ?

– Je ne sais pas, je n'ai jamais compris… Je ne lui demandais pas la Lune, tout de même ! Tout le monde veut toujours effacer des choses, effacer des preuves, effacer des noms, effacer l'Histoire… Quel est mon tort, hein ? D'avoir voulu rajouter un malheureux nom sur l'interminable liste des victimes des chiens qui gouvernent ce pays maudit depuis la guerre ?

– Elle ne méritait pas de mourir pour autant.

– Ça s'est passé si vite… C'est flou… Je suis entrée dans une colère noire, j'ai perdu le contrôle, j'ai serré et puis plus rien. Tu… tu vas m'arrêter ?

Marwan la regarde, sans un mot. Est-elle folle, tout simplement ? Paranoïaque ? Le charabia des psys n'a jamais été sa tasse de thé. Il tire une longue bouffée, recrache la fumée par les narines et dépose sa cigarette à peine entamée dans le verre de vodka de Mona. La braise émet un sifflement aigu au contact de l'alcool polonais, puis se tait. Marwan se lève et se dresse devant elle. Il tend la main et, du bout des doigts, lui ordonne de lui donner la clé.

– Moi pas. Mais un autre le fera sûrement. Vous pourriez aussi vous livrer, mademoiselle Sayegh. Vous seriez la première d'entre nous à reconnaître ses torts. Ça vous permettrait peut-être de laisser une vraie trace dans les livres d'Histoire de ce pays.

L'inspecteur la regarde une dernière fois, elle, toujours recroquevillée comme un animal terrifié sur son grand sofa carmin. Marwan se retourne et clopine jusqu'à la porte d'entrée. Il pose la main sur la poignée, la tourne. Il marque une infime pause. Se dit que Mona est peut-être folle, oui, mais qu'il aurait pu être à sa place.

Lentement, il descend l'escalier, en prenant bien appui sur la rampe en pierre de l'immeuble Asmar. Ibtissam a peut-être raison, il pourrait s'aider d'une canne, ça le soulagerait sûrement. En bas, l'impasse est totalement plongée dans l'obscurité, les balcons arrière des buildings n'offrent presque aucune lumière. L'endroit et le moment parfaits pour mourir et disparaître sans laisser de traces.

Un pas après l'autre, l'inspecteur Khalil regagne la rue Deir el-Nasra.

Le plus dur commence maintenant, il va lui falloir trouver un taxi pour redescendre jusqu'à Mar Mikhaël. En plein milieu de la nuit. Il se sent tituber légèrement. La vodka l'a tout de même attaqué en traître. Seuls deux lampadaires illuminent la rue de part et d'autre. Marwan tourne à gauche pour redescendre vers Sodeco. Il tire son portefeuille de sa poche de pantalon et en extrait une photo de sa petite sœur. Reem. Elle avait toute la vie devant elle, elle aussi. Elle n'avait rien demandé à personne et pourtant, une bombe l'avait effacée des livres d'Histoire. Comme le fiancé de Mona.

Marwan dépose un baiser sur la photographie abîmée. Il ne peut rien pour Mona, comme personne ne peut rien pour lui. Aucune condamnation ne changerait rien. La fille de Stratos purge déjà sa peine, en réclusion perpétuelle, blottie dans son chagrin depuis dix-huit ans.

17

En travers de la gorge

Dimanche 24 septembre, 12 h 26

Marwan file à vive allure sur l'autoroute côtière. Fenêtres ouvertes, cheveux au vent. Dans les enceintes de l'Alfa, la guitare de Bernard Sauvat susurre *L'amour, il faut être deux, tu sais…* Ouais, il a bien raison Bernard, c'est toujours mieux à deux que tout seul. Encore faut-il trouver la bonne personne, hein, c'est toujours la même histoire… L'air est trop chaud, le ciel trop bas. Au loin, les nuages gris ont envahi le ciel du Levant. Les premières pluies ne devraient plus tarder.

Ce matin, il s'est réveillé l'esprit léger. Le genou indolore. Avec une gueule de bois d'amateur. Juste un petit point sensible, en plein milieu du front. La vodka polonaise n'a pas été si méchante que cela finalement. En prenant son café sur son balcon, avec son petit bout de mer et les silos du port éventrés en ligne de mire entre deux immeubles, il ne s'est pas demandé très longtemps ce qu'il devrait faire de la confession de Mona. Il la garderait pour lui. Mais n'approcherait plus cette femme qu'il a désirée si intensément, au moment même où il a cru qu'elle allait le tuer. Il n'avait plus ressenti cette exaltation depuis si longtemps.

Il était en train de sortir de la douche quand il a reçu un SMS inattendu de la part de Chivas. Le commissaire et sa femme Roula l'invitaient à déjeuner dans un petit restaurant de poissons, en bord de mer. Juste avant le port de Amchit, à quarante kilomètres au nord de la capitale. Sur le moment, le ton anodin du message l'a étonné. Il ne pensait pas Jamil capable de ce genre de choses. Roula, sa femme, n'y est pas pour rien, suspecte Marwan. Elle espère probablement rabibocher les deux amis.

Marwan, après avoir hésité, a accepté. Avant de quitter Beyrouth, il a fait un saut par la brigade. Il se sait hors course dans l'enquête Asmar et ne représente plus aucun danger. Il n'y a plus de raison pour que quelqu'un s'emmerde à plastiquer sa voiture. Sur le parking de l'immeuble de la police judiciaire, il a retrouvé sa GTV un peu avant midi. Il a sorti les clés, les a fait gigoter au bout de ses doigts comme il en a l'habitude. Il a déverrouillé la porte et ouvert le capot avant. Pas de traces de branchements suspects sur le V6 crasseux. Et rien sous le bas de caisse, mis à part de vilaines traces de rouille. Une fois à bord, Marwan n'a pas pu s'empêcher de grimacer au moment de glisser la

clé dans le canon. Un quart de tour, les trois cadrans du tableau de bord sont revenus à la vie. Les aiguilles ont frétillé. Puis un coup franc, le moteur a vrombi. Dans le rétro, un nuage de fumée noire. Dans l'autoradio, l'éternelle voix de Bernard Sauvat. Ils vont si bien ensemble, son chanteur de variété et son V6. Marwan a passé la première et avancé lentement jusqu'à l'entrée sécurisée du parking. Un clin d'œil au flic de garde, et il a rejoint la circulation plus calme qu'à l'habitude. Dimanche oblige.

Une demi-heure plus tard, au niveau de Jbeil – alias Byblos pour les rares étrangers en quête d'exotisme et d'Histoire millénaire –, l'Alfa Romeo quitte l'autostrade et rejoint la petite route côtière, le long de l'ancienne voie de chemin de fer qui reliait autrefois l'Égypte à la Syrie en passant par la Palestine et le Liban. La belle époque. Le restaurant favori de Chivas n'est qu'à quelques minutes en filant vers le nord. Marwan se demande ce que cache ce déjeuner imprévu. Annoncé comme si de rien n'était par SMS. Comme si les deux hommes ne s'étaient pas tout dit à la sortie du ministère vingt-quatre heures plus tôt. En longeant les serres des maraîchers de la région, Marwan se décide. Il fera tout pour mettre le commissaire sur une fausse piste et épargner Mona.

Putain de zone touristique. Le bord de la route, de chaque côté, est déjà constellé de voitures. Les dimanches, par tradition, les Beyrouthins aiment sortir la tête de la pollution qui empoisonne la capitale. En ralentissant, Marwan repère le GMC bleu électrique de Chivas, mais pousse quelques dizaines de mètres encore et se gare loin du restaurant. Son genou n'aime pas les débrayages incessants. Il devrait mettre l'Alfetta au rebut, acheter une petite coréenne automatique bon marché. Mais il ne se voit pas donner dans l'adultère à son âge. Il en a commis, des saloperies. Des collections entières, même. Mais jamais celle-là.

Quelques minutes de marche, le soleil tente une percée au loin, mais la montagne bloque les nuages. Le matelas gris s'épaissit, ça promet une fin de journée des plus moites. Une sale nuit de sommeil en perspective, dans des draps collants de transpiration. Le restaurant en contrebas a changé de nom l'an dernier et s'est refait une beauté. À quoi bon tous ces changements, hein ? Pourvu que les poissons y soient toujours aussi délicieux et les prix pas trop amers. La grande salle est construite sur pilotis, au-dessus des rochers plats que caresse la Méditerranée. L'air y est doux, parfumé de persil, de citron et d'huile de friture. On pourrait se croire au paradis. Tout au bout de la salle, le long des rambardes en bois, Marwan reconnaît la tignasse d'argent du commissaire. La silhouette de Roula. Leurs enfants sont là aussi. Ça sent le guet-apens.

– *Ahlan* Marwan ! lance Roula tout sourire dehors, en le voyant claudiquer dans leur direction.

La femme du commissaire se lève et le prend dans ses bras. Elle ne sait rien, de toute évidence. Jamil n'a pas dû lui raconter ses dernières salves de couardise. Marwan l'enlace. Il a toujours beaucoup aimé cette femme, restée aux côtés de son homme malgré son tempérament. Malgré ses écarts. Elle l'a peut-être fait pour les enfants, comme tant d'autres avant elle. Elle est peut-être allée voir ailleurs elle aussi, au cours de leurs années de mariage. Marwan préfère ne pas le savoir, en fait. Il préfère rester dans l'illusion que la famille parfaite veut donner d'elle. Les illusions peuvent avoir du bon, de temps en temps. Les deux enfants de Chivas sortent la tête de leur portable et l'embrassent à leur tour. Marwan, c'est l'oncle paternel qu'ils n'ont jamais eu.

– Je n'étais pas sûr que tu viendrais, dit Chivas en se levant.

– Moi non plus.

Les deux hommes se donnent l'accolade, sans être dupes. Les arrière-pensées sont là, en coulisses, trépignant d'impatience en attendant d'entrer en scène.

– Tu n'as rien oublié ? demande Roula en attrapant des amandes salées.

– Ben quoi ? demande Marwan.

– Mais enfin, c'est l'anniversaire de Jamil aujourd'hui ! On est le 24 !

– Ah oui… Ça m'est complètement sorti de la tête, désolé. Bon anniversaire, *ya aakrout*[1], lâche Marwan avec un sourire de complice prêt à trahir ou à passer à table. Ça te fait combien ?

– 62 ans.

– Il serait temps de penser à la retraite.

– Plutôt crever ! Allez viens, trinquons ! l'invite Chivas. J'ai déjà commandé les poissons, ils avaient du choix ce midi. On va se régaler.

Jamil sert un arak bien tassé à son invité. Et s'en refait un. Le temps de siroter leur verre du bout des lèvres, les adultes échangent quelques banalités d'usage. Sur le temps qui passe, le temps qu'il fait, sur la politique, sur les menaces de déstabilisation dans les camps palestiniens, sur le prix des vingt litres d'essence qui va encore augmenter le lendemain. Sur la prostate de Jamil aussi. Myrna, la fille de Chivas, demande des nouvelles de Maha à Paris, elles se connaissent depuis leur enfance. Elles ont le même âge et les mêmes piercings au bout du nez. Marwan reste évasif. En fait, il n'en sait rien. Il ne lui a toujours pas écrit depuis lundi.

Une nouvelle fois, Chivas lève son verre.

– Mis à part mon anniversaire, nous avons aussi une autre bonne nouvelle à célébrer ! Mario, tu n'es pas au courant, mais on a arrêté ce matin le coupable dans l'affaire Asmar !

– Hein ? Quoi ?

– Badreddine l'a serré un peu avant 10 heures, ce matin à Khaldeh.

– Impossible, réplique Marwan en imaginant Mona les menottes aux poignets.

– Mais si, puisque je te le dis ! C'est un coursier, un de ceux qui apportaient les enveloppes à la victime. Il paraît qu'il était un peu instable. De là-haut, mime Jamil en toquant sa tempe du bout de l'index.

– Et il sort d'où, celui-là ?

– C'est un jeune du Chouf, proche du clan Arslan paraît-il. Dossier clos, on va enfin pouvoir passer à autre chose.

– Et t'avales ça, toi ? ne peut s'empêcher de riposter Marwan.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Tu ne trouves pas ça un peu bizarre qu'on te jette un druze en pâture ? À toi en particulier ?

– Il est passé aux aveux.

– T'es con ou quoi ?

Marwan fusille Chivas du regard. Mais quel abruti. Ou bien cela ne fait que l'arranger. Connaissant son passé, le massacre de sa famille par les druzes de la montagne, le directeur général du ministère a dû se dire que mettre le meurtre sur le dos d'un pauvre bougre du Chouf, un peu simplet, cocherait toutes les cases. Dossier clos, donc. Mona peut dormir tranquille. Les flics n'iraient pas chercher plus loin. Un innocent irait croupir en prison ou dans une institution psychiatrique, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce ne serait évidemment pas le premier.

– Messieurs, on ne parle pas de boulot à table, c'est compris ? gronde gentiment Roula en servant le *tabboulé* avec générosité dans les cinq assiettes. Et vous, les enfants, rangez-moi vos téléphones !

Roula a raison. Les dagues resteront dans leurs fourreaux le temps de ce déjeuner. Elle doit quand même savoir quelque chose, flaire Marwan. Mais les enfants sont là. Ils flirtent tous les deux avec la vingtaine, ne sont plus vraiment des enfants, mais leur mère les couve comme s'ils étaient encore en train de faire leurs dents.

Chivas a raison sur un point, lui aussi. Les poissons sont succulents. Les grillés comme les frits. Ce restaurant sur pilotis est une bénédiction. On pourrait presque croire que le Liban est le plus beau pays du monde. Avec la meilleure bouffe, les plus belles femmes, les montagnes les plus majestueuses. Et avec la plus belle des mers aussi. Les clapotis jouent avec les rires d'enfants, les cliquetis de vaisselle et les exclamations des serveurs qui sortent l'artillerie lourde pour charmer la clientèle. Mélodie immuable des dimanche midi en bord de mer.

Marwan se perd dans ses contradictions. L'affaire Asmar se clôt sur une énième injustice, et il accueille la nouvelle avec soulagement.

Mona restera libre. À portée de main. Il n'en peut plus de supporter les mensonges de Chivas, mais déguste tout de même ce moment de répit. Une gorgée d'arak, un morceau de poisson plongé dans le *tarator*, cette sauce de sésame qu'il adore depuis qu'il est môme. Puis arrivent un grand plat ovale et sa montagne de poiscailles frites. La spécialité du chef. Avec surtout les petits *sultan brahim* que l'on picore comme des chips. Les mains se croisent au-dessus du plat, les doigts huileux se touchent, les bouches luisantes se renvoient des sourires. Marwan en gobe trois d'un coup, les petits poissons raidis par le sel et leurs écailles minuscules figées par la friture se rebellent. Ça coince. Il commence à s'étouffer, Roula s'en aperçoit, envoie un coup de poing dans l'épaule de son mari. Chivas se lève maladroitement, renverse son verre d'arak. Marwan est tout rouge, il n'arrive pas à expulser les corps étrangers. Jamil se précipite derrière lui, glisse ses bras sur le ventre de son ami, le serre fort. Un geste sec vers le haut, un deuxième. Les poissons coincés dans sa trachée changent de position et repartent vers la sortie.

– Décidément, j'aurai passé ma vie à sauver la tienne ! éclate de rire Chivas, en relâchant son ami. Ça fait deux fois !

Jamil lui tape une fois dans le dos, très fort. Marwan reprend son souffle, la tête rouge comme un piment. Du bout des doigts, il extrait de sa bouche ces petits enculés de poissons qui ont failli l'étouffer. Dans son dos, Chivas jubile.

– Deux fois ! répète-t-il triomphal, l'index et le majeur en V. Mais qu'est-ce que tu ferais sans moi, hein ?

Marwan s'en mord les lèvres. Il va en entendre parler jusqu'à la fin de ses jours de ces poissons coincés en travers de sa gorge et de son sauvetage *in extremis*. Grâce à la poigne de Jamil Chakar. Comme si Chivas avait encore une légende à étoffer.

L'inspecteur rumine toujours au moment où trois serveurs déposent un grand plateau de fruits de saison, une forêt-noire ornée de mille bougies et des tasses de café sur la nappe en papier mouchetée de taches de gras. Il n'arrive pas à avaler cette stupide histoire de poissons. Et encore moins celle du coupable arrêté ce matin on ne sait où. Il était arrivé les mains vides deux heures plus tôt pour l'anniversaire de Chivas, il décide donc de lui faire un cadeau. Qu'il espère empoisonné.

– Au fait Jamil, j'ai lu le livre. En entier.

– Ah, regardez-moi toutes ces bougies ! s'exclame Chivas tout heureux, en ignorant l'hameçon.

– Quel livre ? s'intéresse Roula en soufflant sur le café trop chaud.

– Un livre d'Histoire. Un manuel scolaire.

– Celui dont tout le monde parle depuis vendredi ? relance-t-elle.

– Oui. Et j'ai lu la version complète. Avec les trois derniers

chapitres.

– Tu mens, le coupe Chivas, soudain nerveux.

– Et tu veux que je te dise, je comprends mieux pourquoi on voulait sa peau, à la vieille universitaire. *Allah yerhamo*[2].

– Impossible, tu mens, répète le commissaire.

– Mais enfin Jamil, laisse-le parler, l'interrompt Roula.

– Avec tout ce qu'elle écrivait noir sur blanc sur les vingt dernières années, il ne faut pas être un génie pour comprendre qui avait intérêt à la faire taire. Certainement pas ton pauvre coursier.

Marwan attend la réaction de Chivas. Ça ne lui pose pas de problème de conscience d'accuser le Hezbollah même si la milice de Nasrallah n'y est pour rien. Pour une fois. Elle n'a qu'à payer pour tous les autres crimes qu'elle a commis et qu'elle continue de commettre en toute impunité. Marwan espère que Chivas se décide à faire un pas vers lui. Qu'il attrape sa main. Qu'il le laisse le sauver.

– Mais dis-moi gros malin, tu l'as lu où ce manuscrit ? attaque Chivas, les crocs dehors. La seule copie a été retirée de la circulation ! Si tu en as une en ta possession, donne-la-moi, sinon ça finira mal !

Marwan recule sa chaise. Regarde Chivas s'empourprer. Le masque vient de tomber. Le commissaire n'a pas fait qu'aller dans le sens du vent pour protéger sa carrière et ses arrières. Il l'a accompagné. Contraint et forcé, consentant, peu importe. Chivas a choisi son camp, celui de la terreur, celui du silence, et ne s'en cache même pas. Cette fois, il a sauté de l'autre côté de la barricade. Il a pris le parti de la politique d'État de dissimulation. Marwan peut bien reconnaître ça à son vieux compagnon : Chivas ne cherche plus à faire semblant.

– Mario, donne-moi ce manuscrit. Laisse-moi te protéger.

– Va te faire foutre, Jamil.

Marwan se lève. Un coup d'œil aux enfants, restés bouche bée devant la passe d'armes entre les deux frères d'âme. En face de lui, Roula semble désemparée. Elle a l'air de comprendre à moitié. De le comprendre à moitié.

– Mais enfin Marwan… tente de protester la femme de Chivas.

– Laisse-le Roula, tonne le commissaire Chakar. Qu'il aille au diable.

– C'est ça, peste Marwan. Rendez-vous en enfer, alors. Je suis désolé Roula, je ne peux plus… Merci quand même pour l'invitation.

Marwan pose sa serviette en coton blanc sur la table et s'en va. Une bourrasque soulève le coin de la nappe en papier et souffle les bougies. Face à lui, sa Méditerranée a changé de couleur. Elle est grise, massive. Comme du plomb en fusion.

1. Sale maquereau (insulte, mais dite parfois avec tendresse entre amis proches).
2. Que Dieu ait son âme.

18

Vérités

Dimanche 24 septembre, 17 h 44

Pénétrer dans Hamra vire au cauchemar. Les voitures devant lui n'avancent pas, l'embouteillage est inexplicable à cette heure-là, surtout un dimanche. Le déjeuner à Amchit lui a laissé un goût d'égout dans la bouche. Sur l'autoroute, Marwan s'en est voulu d'avoir eu envie de pleurer son amitié avec Jamil. L'arak aidant, il a grillé toutes les limitations de vitesse sur la route du retour vers Beyrouth. Mais là, maintenant, seul derrière son volant, Marwan trépigne. Il ne sait pas d'où pourra venir le sale coup que son instinct ne cesse d'anticiper. La rue, en léger faux plat, l'oblige à jouer de l'embrayage. Son genou n'aime pas ça, les cinq rapports de la boîte manuelle de l'Alfa non plus. Marwan a peur que les deux le lâchent en territoire hostile.

Au loin, attachés aux branches des arbres, il aperçoit des drapeaux du Parti Social Nationaliste Syrien. L'officine libanaise partisane de la Grande Syrie, à laquelle étaient affiliés les deux salauds qui ont dynamité l'immeuble de Bachir Gemayel en septembre 1982. Les deux fils de pute qui ont tué sa sœur. Marwan n'aime pas les barbus du Hezbollah, mais dégueule de toute son âme les militants du PSNS et leur drapeau, sale ersatz de celui du III^e^ Reich. Si loin de la pureté du drapeau libanais qu'ils déshonorent sous couvert de nationalisme laïc arabe. À droite, à gauche, le PSNS affiche ses couleurs à proximité de la Banque du Liban, puis à l'entrée de la rue Hamra. Agrippé à son volant en noyer, Marwan sent monter une nausée. Il aimerait y foutre le feu, à ces fanions maudits, rouges, blancs et noirs.

Les voitures croisent la rue de Rome, puis atteignent enfin la rue du Caire. La circulation est coupée à partir de là, les véhicules sont obligés de tourner à droite. Marwan commence à comprendre. Des militants du PSNS sont là en nombre. Au carrefour suivant, des banderoles barrent le chemin des passants sur les trottoirs, un homme éructe dans son mégaphone. Ils sont là comme tous les 24 septembre, au croisement de la rue Hamra et la rue Omar Bin Abdul Aziz, devant la boutique de chaussures qui fait l'angle. Bien sûr, l'endroit a changé depuis 1982. Avant ce magasin sans intérêt, il y avait là le Café Wimpy. À la terrasse duquel Khaled Alwan, jeune partisan du PSNS, avait abattu un officier israélien pendant l'occupation. Un vrai héros

pour cette foule. Quarante et un ans plus tard, les messages scandés sont sans équivoque. L'ennemi n'a qu'un visage : Israël, cet État voyou qui n'aurait jamais dû apparaître sur la carte de la région.

Marwan fait de son mieux pour regarder devant lui, et coller à la voiture qui le précède. Il s'efforce surtout de ne pas croiser le regard des manifestants et des hommes en uniforme noir, postés en hauteur. Ils y auraient lu tout le mépris et la haine qu'il éprouve pour eux. Parce qu'ils lui ont volé sa petite sœur pour de mauvaises raisons. Putain d'ordures sans foi ni loi, grogne Marwan dans sa barbe. Ça le dégoûte que ces miliciens se soient arrogé ce quartier de Beyrouth. Ils y règnent en maîtres. En mai 2008, quand le Hezbollah avait fait son putsch d'opérette parce que le gouvernement Siniora avait osé émettre l'idée de démanteler son réseau de communication illégal, les hommes du PSNS avaient ratonné journalistes et photographes à Hamra. L'armée libanaise avait fermé les yeux, comme elle sait si bien le faire. Ses propres copains des FSI n'avaient pas fait mieux.

Les pneus de l'Alfetta tournent si lentement sur la chaussée pavée que Marwan a l'impression d'entendre crisser le caoutchouc des Pirelli. Le V6 n'est pas fait pour rouler à deux à l'heure. Marwan joue un peu de l'accélérateur, un épais nuage de fumée noire jaillit du pot d'échappement, asphyxiant quelques manifestants qui insultent le conducteur de l'Alfa Romeo. Marwan ricane en les regardant tousser dans son rétroviseur.

Il n'est plus qu'à quelques centaines de mètres de sa destination. L'église Sainte-Rita de Ras Beyrouth, rue Adonis. C'est ici qu'ont eu lieu les funérailles d'Aimée Asmar ce matin, et que se déroule l'unique journée de condoléances au cours de laquelle l'entourage de la défunte reçoit les visites. Marwan se demande quels représentants de la République auront décidé de graviter autour de l'événement. Les condoléances sont toujours des événements mondains. Surtout quand l'attention des caméras est là. Marwan, lui, a un nom en tête. Firas Rahmé lui avait dit vouloir s'y rendre ce dimanche, vers 18 heures. Possible qu'il ait changé d'avis, lui qui s'est dégonflé hier après son coup d'éclat de la veille, devant le Parlement.

Miracle. Sainte Rita, priez pour nous, Marwan trouve une place dans la rue sans avoir à tourner en rond pendant des heures. La rue Adonis est étroite, l'église prise en étau entre un immeuble des années 60 et un building plus récent. Sa façade ocre, avec sa série de six cloches encastrées verticalement, étonne Marwan. Il ne l'avait jamais vraiment remarquée. Aimée Asmar avait grandi dans ce quartier, à l'ouest de la capitale, au temps où les armes n'avaient pas encore parlé, où les communautés vivaient en paix, où les familles n'étaient pas divisées. Après une vie d'adulte exilée dans le quartier chrétien d'Achrafieh, elle avait donc émis le souhait de revenir vers le berceau

de sa famille.

Le salon de l'église est noir de monde. Aimée n'avait peut-être plus de famille proche mis à part son frère, mais sa carrière d'universitaire avait laissé des traces. Et une foule de gens admiratifs. Tout autour de la pièce, des chaises accueillent les proches, les amis, les anciens collègues. Et puis surtout les invités de marque, religieux comme politiques de tout poil. Toute la République semble s'être donné rendez-vous ici. Marwan reconnaît des députés et d'anciens ministres, il se fraye un chemin, et manque de renverser le plateau d'un serveur qui passe de table basse en table basse pour s'assurer que les invités ne manquent ni de caféine ni de vitamine C. Avant la crise, les condoléances s'étalaient sur trois jours réglementaires. Mais les temps ont changé. Et même ce bastion de la vie sociale des Libanais a dû subir une cure d'amaigrissement forcée. Une petite journée seulement donc. Si bien que ce marathon de mondanités est devenu un véritable sprint.

Dans un coin, Marwan reconnaît Alfred Asmar, calé dans son fauteuil roulant. Il hésite à l'aborder. Le vieil homme a l'air prisonnier d'une discussion sans fin avec un prêtre orthodoxe. Le frère jumeau d'Aimée avait senti la mort de sa sœur au moment même où celle-ci s'était produite, deux semaines avant que Marwan ne vienne lui faire part de la nouvelle dans son hospice de luxe. Que pourrait-il dire à cet homme que les années ont marqué plus que de raison ? On lui donnerait dix ans de plus que sa sœur, en se fiant aux photographies les plus récentes d'Aimée qu'Ibtissam avait dégotées sur Facebook. Marwan entame un demi-tour quand il sent un regard posé sur lui. Les yeux sombres d'Alfred viennent de le harponner. Il capitule et le rejoint.

– Monsieur Asmar, permettez-moi à nouveau de vous présenter mes plus sincères condoléances, chuchote Marwan en lui tendant la main.

– Merci inspecteur… rappelez-moi votre nom, déjà ?

– Khalil. Marwan Khalil.

– Ah oui c'est ça, Khalil… Cher inspecteur, voudriez-vous faire quelque chose pour moi ?

– Ce que vous voudrez.

– Emmenez-moi loin d'ici. J'ai besoin de prendre l'air quelques minutes… Mon ange gardien n'est pas là, c'est le moment d'en profiter, murmure Alfred, espiègle. Vous voulez bien ?

Marwan acquiesce. Il décale une chaise, se glisse derrière le fauteuil roulant et en déverrouille les freins. Lentement, ils s'avancent tous les deux dans le grand salon, les convives s'écartent, formant une haie d'honneur improvisée. Tous les regards se braquent sur eux. Sur lui. Tant pis pour la discrétion.

Dans le couloir puis dans l'entrée de l'église, Marwan et Alfred zigzaguent de concert entre les gens qui vont et viennent, jusqu'à retrouver la lumière extérieure. Bizarrement, le soleil est revenu, comme si l'été livrait une ultime bataille vouée à l'échec contre les premiers assauts de l'automne. Arrivé sur le trottoir, Marwan s'arrête.

– Où souhaitez-vous aller, *ammo* ?

– Ne bougeons plus, nous serons très bien ici.

– Comme vous voudrez.

– Auriez-vous une cigarette par hasard ? demande le frère d'Aimée.

Marwan lui sourit. Il ne s'attendait pas à ça. Il l'aime bien, ce vieux bonhomme.

– Votre médecin n'y verrait pas d'inconvénient ? lui lance Marwan en sortant son paquet de Cedars.

– J'emmerde mon médecin, proclame haut et fort Alfred. Vous le voyez ici, avec nous ? Moi pas.

Alfred saisit une cigarette, Marwan lui tend son briquet allumé, la main gauche protégeant la flamme du vent chaud qui tourbillonne entre les immeubles de Hamra. Puis s'allume une cigarette d'une longue aspiration.

– Alors inspecteur…

Marwan le voit venir illico. Il sent qu'il va subir un interrogatoire en règle. C'est de ça qu'il a peur. De ces questions auxquelles il n'a pas envie de répondre.

– Oui, monsieur Asmar ?

– J'ai suivi les informations, cette semaine, vous imaginez bien… J'ai cru comprendre que vous aviez avancé sur votre enquête, n'est-ce pas ?

– Elle m'a été retirée, à mon grand regret.

– À cause de la conférence de presse du fils Rahmé ?

– Disons que c'est ça qui a déclenché ma mise à pied…

– Que sous-entendez-vous par là ? demande le vieil homme en fronçant les sourcils.

– Que beaucoup de gens haut placés n'ont pas voulu que j'aille plus loin. Du moins, c'est ce que je suspecte.

– Et cela empêche un homme de votre trempe de continuer son enquête ? Je suis déçu, vous m'aviez fait une autre impression.

Marwan est pris au piège. Soit il passe pour un canasson de la pire espèce, soit il se met à galoper à découvert. Il doit choisir.

– Monsieur Asmar… J'ai… comment dire… j'ai une intime conviction. Je sais qu'il s'agit de votre sœur, mais je ne peux pas accuser sans preuves. Il n'y a rien de personnel là-dedans.

– Inspecteur Khalil, je ne vais pas tourner autour du pot pendant deux heures : savez-vous qui a tué ma sœur ? Et pourquoi ?

Dans son fauteuil roulant, le vieux boxeur vient de porter l'estocade.

Marwan est dans les cordes, le souffle coupé par le double crochet porté par Alfred. Lui aussi aurait voulu savoir tout de suite à qui il devait en vouloir pour la mort de Reem, il y a quatre décennies de cela. Lui aussi aurait voulu savoir pourquoi.

– Oui, je sais pourquoi.

– Et qui ? insiste Alfred, la main droite crispée sur l'accoudoir, la gauche restée en l'air devant sa bouche, la cigarette glissée entre deux doigts.

– Oui.

– Je vous écoute.

– Cela reste entre nous ?

– Je suis une tombe, inspecteur Khalil. Vous avez ma parole.

Groggy sur le ring, Marwan baisse la garde et n'attend pas le coup de gong de l'arbitre. Il s'assoit sur le capot d'une voiture, se met à hauteur des oreilles du vieil homme et ouvre les vannes. Il raconte. Dans les détails. Il donne des noms, c'est important les noms. Un nom surtout. Celui de la coupable. Il nuance, avance des circonstances atténuantes comme le ferait un avocat. Il émet la possibilité d'un pardon. Puis se redresse.

– Voilà. Nous sommes à égalité, monsieur Asmar. Je n'en sais pas plus.

– Que va-t-il se passer maintenant ?

– Le parquet va sûrement inculper le pauvre type qui a été arrêté ce matin.

– Cela ne vous pose pas de problème de conscience, inspecteur ?

– Si.

– Et que comptez-vous faire ?

De l'entrée de l'église, une femme potelée, boudinée dans un uniforme blanc, déboule en gesticulant et en remerciant Dieu et tous ses saints. Elle a enfin retrouvé son patient.

– *Estez*[1] Alfred ! Enfin voyons ! Que faites-vous là ? Et c'est quoi cette cigarette ? Enfin *estez* ! s'exclame-t-elle totalement outrée.

– C'est de ma faute, le disculpe Marwan en montrant la sienne. Je n'aurais pas dû ?

– En voilà une question ! s'insurge l'infirmière. La santé de monsieur Alfred est fragile. Une seule cigarette pourrait le tuer ! Jetez-moi ce poison ! ordonne la jeune femme en arrachant la Cedars des lèvres d'Alfred.

L'infirmière ne décolère pas, empoigne le fauteuil roulant et hue cocotte, elle met la marche avant. En moins de deux secondes, Alfred disparaît, avalé par le ventre de Sainte-Rita.

« Et que comptez-vous faire ? » Bénie soit l'accompagnatrice d'Alfred. Débarquée là comme un ange, ôtant à Marwan une méchante épine dans le pied et la tâche de répondre à la question qu'il ressasse

depuis 3 heures du matin. Il l'a dit à Mona. Il ne l'arrêterait pas. Mais probablement que quelqu'un se chargerait de le faire. Il y a bien un autre flic sur cette Terre qui arrivera à la même conclusion que lui. Mona ne pourra pas se cacher éternellement.

Marwan réfléchit. Il fixe son attention sur sa cigarette presque consumée jusqu'au filtre, et ne voit pas un gros 4x4 allemand s'arrêter au milieu de la rue. Un bodyguard en descend, aussi grand qu'un basketteur, le cou long comme un périscope. L'homme de main scanne les trottoirs alentour. La manifestation des hommes en noir du PSNS ne lui dit rien qui vaille, mais la voie semble libre. Il ouvre la portière arrière du véhicule aux vitres fumées. Un homme aux lunettes rouges apparaît, costume sombre pour l'occasion. Le gorille invite son protégé à le suivre. En lui disant de faire attention de ne pas salir son pantalon sur les parechocs des voitures garées dans la rue. Firas Rahmé met un pied sur le rebord du trottoir et découvre un sourire sans malice sur le visage de Marwan.

– Décidément, vous êtes partout inspecteur !

– J'espérais bien vous croiser, monsieur le député. J'aimerais vous parler.

– Est-ce vraiment le bon endroit ?

– Je n'en aurai que pour une petite minute. Vous voulez bien ?

– Soit, mais faites vite.

Marwan fait un pas en sa direction, tend sa main pour le prendre par le bras quand le bodyguard s'interpose. Bosse apparente sous la veste Armani.

– Doucement King Kong, l'apostrophe Marwan.

– Laisse Charbel, confirme le député d'un geste de la main. Inspecteur, que me voulez-vous ?

Marwan prend le député par le bras, glisse sa main dans sa poche, en sort la clé USB de Mona et la pose dans la paume du député.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le manuscrit intégral de madame Asmar, murmure Marwan.

– Reprenez-le, je n'en veux pas.

– Mais enfin, monsieur le député ! s'insurge le flic. C'est à vous de jouer, maintenant !

– C'est trop dangereux.

– Qu'est-ce qui s'est passé hier, hein ? Qu'est-ce qui s'est passé depuis votre conférence de presse ? On vous menace ?

– À votre avis ?

– Qui ?

– Cherchez qui a les armes, vous trouverez les coupables. Et puis on doit nous épier, ici et maintenant. Dites-moi, vous avez bien fait une copie ?

– Euh… non, avoue Marwan, pris au dépourvu.

– Vous auriez dû. Vous jouez un jeu dangereux, inspecteur. Tuer l'auteur d'un livre d'Histoire, c'est très symbolique ; vous tuer, vous, ne serait qu'un détail dans l'Histoire. Comme mettre un pauvre innocent en prison. Que ce soit les partis politiques, les milices ou les simples citoyens, personne ne veut de la vérité avec un grand V. Chacun a la sienne, vous le savez aussi bien que moi. On préfère tordre le cou aux faits. Personne dans ce pays ne veut vraiment faire de travail de mémoire.

– Mais il faudra bien qu'elle sorte un jour, cette vérité !

– Peut-être, oui… Mais pas au prix de ma vie.

– Vous ne pouvez pas me laisser tomber maintenant !

– Bien sûr que si, tranche le député qui ne cache plus son irritation. Depuis la guerre, nous avons tous préféré ensevelir notre culpabilité dans l'oubli, nous avons préféré célébrer notre amnistie collective plutôt que les noms de ceux qui pourrissent dans les charniers. Le Liban n'est peuplé que de collabos et de bourreaux. C'est la triste réalité. Je ne vois pas pourquoi j'échapperais à la règle.

– Donc si je comprends bien, le seul scénario que vous me proposez, c'est de voir l'Histoire se répéter, encore et encore. De voir la violence ressurgir, encore et encore…

Le député semble de plus en plus mal à l'aise. Il marque un temps et dégage son bras de celui de Marwan.

– Si vous connaissez l'identité du vrai tueur, il faut le livrer, quel qu'il soit. Ce sera notre seule chance de nous en tirer collectivement. Vous m'excuserez, on m'attend à l'intérieur. Mes sœurs sont là. Charbel, on y va, intime le député à son gorille.

Firas Rahmé disparaît sans autre forme de procès. Le député ne lui a même pas réclamé la liste des futures victimes des Lebanese Avengers. C'eût été pourtant de bonne guerre. Le flic avait préparé un mensonge, au cas où. Il reste planté là, sur le trottoir. Comme un con, sous les cloches qui commencent à sonner. Marwan égrène chaque coup porté dans le bronze. Il compte jusqu'à six et ouvre sa main. Il fixe la minuscule clé USB et la fourre dans sa poche. D'instinct, il se met à imiter le bodyguard et jette un œil à la ronde, pivotant plusieurs fois sur lui-même à la recherche d'un guetteur. D'un regard posé sur lui. Personne en vue.

Marwan ne compte pas traîner dans les parages. Au loin, il aperçoit des manifestants quitter le rassemblement du Wimpy, étendards du PSNS dressés dans le ciel de Hamra. Leur présence le met mal à l'aise. Il est en position de faiblesse, sur ce territoire qu'il ne connaît que trop peu. Les quelques grammes de mémoire électronique dans sa poche pèsent des tonnes. Il faut partir.

L'Alfetta sommeille à l'ombre. Une fois à bord, Marwan sent à nouveau monter la même inquiétude que ce midi sur le parking de la

brigade criminelle. N'importe qui aurait pu placer une charge télécommandée sous le bas de caisse pendant qu'il était dans l'église. La probabilité est mince, et il ne veut pas faire de vieux os ici. Il glisse la clé et lance le V6. Ses jambes sont toujours là. Le moteur ronronne fort. Marwan vénère ce son. Il veut surtout dire qu'il est encore vivant.

Marwan passe la première et remonte la rue Adonis, dépasse l'église et tourne rue Sadate. Comme d'habitude, sortir de Hamra est une épreuve mettant sa patience à rude épreuve. La circulation est dense, il longe le jardin Sanayeh, plonge rue Spears et déboule enfin sur le Ring, l'atroce autoroute urbaine qui relie les deux hémisphères de la capitale. L'autoroute où il jouait au rodéo avec les tirs sporadiques de snipers pendant la guerre. L'Alfa accélère à s'en faire péter les bielles.

Que compte-t-il faire maintenant, hein ? Main gauche sur le volant, main droite sur le levier de vitesses, pied au plancher, Marwan s'agace. Double en zigzaguant. Exagère ses queues de poisson. Il en veut à tout le monde dans cette histoire. À cette poule mouillée de Firas, à ce traître de Chivas. Le pire de tous, c'est l'homme qu'il voit dans le rétroviseur de l'Alfa. Il le sait, il ne vaut pas mieux qu'eux. Avouer la vérité à Alfred ne le dédouane pas du reste. Comme les autres – « eux », aurait dit Chivas –, il persiste à camoufler la vérité en protégeant Mona par son silence. Le visage de Maha vient soudain se superposer au sien dans le rétro. Il doit la vérité à sa fille. Sa fille unique, son avenir et son héritage. Sa fille absente et pourtant si omniprésente. Marwan veut se prouver qu'il peut changer. Lui prouver à elle, surtout.

Le député, avec ses ridicules lunettes rouges, a peut-être raison. La seule solution, ce serait de voir le vrai coupable derrière les barreaux. D'aller jusqu'au bout « contre les méchants », comme il disait à Maha quand elle était haute comme trois pommes. Mais à quoi bon arrêter cette femme déjà condamnée ?

Marwan se noie dans ses pensées, il ne voit pas le carrefour de Tabaris approcher, les voitures arrêtées au bout du Ring. Il reprend ses esprits, trop tard vu sa vitesse, et pile de toutes ses forces. Le cul de la belle italienne fait une embardée, dérape vers la droite, les pneus chauffent et hurlent de douleur sur l'asphalte. L'auto se fige enfin dans une odeur de caoutchouc cramé, à quelques centimètres seulement d'un camion poubelle.

Marwan sent son cœur sortir de sa poitrine. L'arrière de la benne, son métal à la peinture écaillée, ses tonnes d'acier, lui barrent le paysage. Les mains tétanisées sur le volant. Il ferme les yeux et sursaute en entendant une goutte percuter son pare-brise. Puis une autre, puis une dizaine d'un seul coup. La première pluie d'été. Le déluge transformera bientôt les rues en véritables torrents, les

autoroutes en patinoires après ces longs mois où le bitume s'est drapé d'huile de vidange, de corps gras non identifiés et de fluides organiques. Deux minutes plus tôt, et l'Alfa Romeo aurait dérapé sans pouvoir freiner. Et se serait encastrée dans la benne à ordure. Marwan le sait. Il vient d'échapper à une mort certaine. *Allah maak*[2], lui lance le regard dans son rétroviseur.

1. Monsieur (littéralement « maître », utilisé en signe de respect).
2. Dieu est avec toi.

19

I comme Icare

Lundi 25 septembre, 11 h 51

– Chef, il faut qu'on se voie.

Ibtissam a la voix tremblante au téléphone. Ça ne lui ressemble pas. La première chose qui avait marqué Marwan quand on lui avait mis cette jeune inspectrice dans les pattes, c'était ce sourire permanent. Cette gaieté perpétuelle. Petite conne. Elle ne savait pas. Flic à Beyrouth, et qui plus est dans la brigade criminelle, n'était pas un sacerdoce. Mais une course d'obstacles jonchée de grossières peaux de banane, de pièges invisibles et de traîtres joviaux.

– Où et quand ? quémande la jeune adjointe.

Marwan lui donne rendez-vous une demi-heure plus tard chez Abou el-Zouz, un petit snack qui ne paye pas de mine, dans le quartier de Geitawi. En plein fief chrétien. Le meilleur endroit pour manger un sandwich de foie cru. Marwan en crève d'envie depuis plusieurs jours.

Il s'est levé tard ce matin. Avec la gueule des mauvais jours. Il a rêvé de Mona et n'arrête pas de repenser à ce dérapage non contrôlé de la veille. À ses lèvres. À cette pluie qui a eu la miséricorde de ne pas tomber trente secondes plus tôt. À sa peau. Au parechoc arrière de la benne à ordure qui n'aurait fait qu'une bouchée de la calandre de l'Alfa Romeo. À ses yeux révulsés au moment de jouir. Aucun airbag ne serait venu lui sauver la mise. Marwan se sait en sursis sur tous les fronts.

Seul dans sa cuisine, il avale un deuxième café. La radio égrène les nouvelles de la nuit et de la matinée. Les services de sécurité viennent d'arrêter l'auteur de la fusillade du 20 septembre, celle contre l'ambassade des États-Unis à Awkar. Un jeune de Dahieh, la banlieue sud. Les différents services ne chôment pas. Les renseignements de l'armée ont aussi annoncé le démantèlement d'un réseau de prostitution qui exploite de jeunes Syriennes. L'une d'elles a porté plainte pour séquestration et viol. Elle n'a que 14 ans. L'affaire pourrait faire du bruit. L'adolescente a été retrouvée dans le quartier de Sabra, à la lisière de Dahieh. Décidément, se dit Marwan, encore et toujours le Triangle des Bermudes de la banlieue sud. Le présentateur donne quelques précisions supplémentaires, sous couvert de « sources anonymes proches de l'enquête ». Trois hommes sont concernés, deux seraient déjà sous les verrous, dont l'auteur du viol. Un Palestinien.

Même la solidarité entre réfugiés n'a plus voix au chapitre. Bonjour tristesse.

Marwan les connaît par cœur, ces « sources proches de l'enquête ». Ces fameuses « sources bien informées ». Il en a fait partie plus d'une fois. Le principe est simple. On lâche une info et on attend de voir ce que ça donne. Ou bien on balance un os à ronger aux journalistes, histoire qu'ils aient un peu de gras pour écrire leurs articles dans les journaux du lendemain, et qu'ils se détournent des vrais enjeux. C'est souvent creux. Inutile. Parfois contreproductif, même. Sa dernière tentative, en balançant la patate chaude entre les mains du député, a tourné au fiasco. Aucun loup n'est sorti du bois. Et pour cause. Pour une fois, la meute n'avait rien à se reprocher. Ou plutôt si. Les charognards avaient tout à se reprocher. Sans eux, le pays ne serait pas en chute libre au-dessus d'un abîme sans fin. Sans eux, le manuel scolaire serait sorti il y a vingt ans déjà. Sans eux, Mona n'aurait jamais perdu l'amour de sa vie dans l'explosion de la Saint-Valentin 2005, et ne se serait jamais retrouvée recluse dans un appartement trop grand pour elle. Sans eux, Reem et Maha seraient toujours là pour partager les déjeuners du dimanche midi.

Marwan enfile une chemise un peu large, histoire de camoufler au mieux la crosse de son Glock, dans son dos. Il ne mettra plus le nez dehors sans lui. Il a remisé le gilet anti-éclats au placard, mais ne sortirait sans arme pour rien au monde. Ce n'est plus le flic de la criminelle qui parle, juste le mec prudent. Mieux vaut sortir couvert quand il risque de tomber des cordes.

Au rez-de-chaussée, l'Alfa démarre comme un charme. Pas une hésitation, rien. Le snack n'est pas loin, peut-être vingt minutes à pied. Trente pour lui, histoire de ne pas torturer son genou. Mais bon, on est à Beyrouth. La ville hait les piétons, ses trottoirs les rejettent comme des réfugiés dans le flot des mers. À Beyrouth, on prend sa voiture, on n'use pas la semelle de ses godasses. Point final.

Geitawi est l'un de ces quartiers populaires de la capitale à qui on a essayé de casser la gueule, mais qui a gardé son âme. Malgré les travaux, malgré la grosse autoroute creusée dans la montagne à la fin des années 90, autoroute de malheur qui a tout défiguré. Les anciens se souviennent des buissons sentant le maquis et des fleurs colorées qui poussaient là à flanc de colline, en pleine ville. Depuis, le béton gris et disgracieux a tout recouvert comme une coulée de lave. Malgré tout, dans les rues et ruelles du quartier, les repères sont restés les mêmes. La petite boutique d'habillement désuète tenue par l'oncle Untel, l'échoppe de réparation de pneus du cousin Machin, l'épicerie vieillotte de la tante Bidule… le paysage de la rue Saint-Louis semble immuable. À mi-chemin, le snack d'Abou el-Zouz est ouvert 365 jours par an. Sa devanture, protégée de la pluie et du soleil par un auvent

de béton et quelques piliers effrités peints en rose, tient bon face à l'appétit des promoteurs immobiliers. Trois tables sur le trottoir, à l'abri des intempéries, ne désemplissent pas. Marwan arrive un peu en avance, mais Ibtissam est déjà là. En train de siroter un Mirinda, ce soda synthétique trop orange pour être honnête.

Il lui fait un signe de la tête et va claquer une bise à Joseph, le patron. Ils se connaissent depuis toujours. L'inspecteur commande deux sandwichs de foie cru, sans demander son avis à son adjointe. Son ex-adjointe, plutôt. Il n'est plus flic. Enfin pas vraiment, il n'en a pas encore reçu la confirmation par écrit. Chivas a peut-être raison. Il sera peut-être réintégré le temps que les nuages noirs se dissipent.

Du frigo, planté là près du comptoir, Marwan ne réfléchit pas et pioche deux bouteilles d'Almaza toutes fraîches. Un coup de décapsuleur, et il retrouve Ibtissam, attablée, les épaules tombantes sur sa chaise rouge. Le visage fermé. Sérieux. Devant elle, un dossier gris qui déborde. De ce gris le plus impersonnel qui soit. Presque passe-muraille. Marwan dégage le soda et pose une bière à la place, comme une reine prendrait un vulgaire pion.

– Alors ?

– On fait fausse route depuis le début, chef.

– Ibtissam, ma chère Ibtissam, arrête avec ça ! Je ne suis plus ton chef, ni ton patron. Je ne suis plus rien. Appelle-moi Marwan comme tout le monde.

– Je vais avoir du mal.

– Force-toi, ordonne-t-il en avalant une longue gorgée de bière. Bon, qu'est-ce que t'as trouvé ? C'est quoi ce dossier ?

– J'ai commencé samedi, avant qu'ils ne mettent Badreddine sur l'affaire. J'ai tout imprimé comme vous me l'avez demandé. D'abord, j'ai relu les dépositions, vérifié les alibis. Votre remplaçant a monté de toutes pièces le dossier contre le coursier, le jeune de Khaldeh. C'est vraiment facile, en fait, de faire plonger un innocent.

– Ça oui, et j'en connais un rayon…

– Le pauvre, il n'a rien demandé à personne et il va payer pour un crime qu'il n'a pas commis.

– Ça t'étonne ?

– J'espérais autre chose…

– Tu es une idéaliste, toi. J'aime ça. Ça nous manque cruellement, l'idéalisme, à nous dans notre génération. Faut pas nous en vouloir, on est juste des vieux cons blasés, on a largement eu le temps de ne plus nous faire d'illusions…

– Samedi après-midi, reprend Ibtissam en ignorant les états d'âme de Marwan, je suis allée voir un cousin à moi, à la Sûreté générale. Il a accès à tous les relevés et les bornages des téléphones portables, chez les deux opérateurs du pays.

– Intéressant, bravo pour l'initiative. Et ça a donné quoi ?

– L'homme que Badreddine a arrêté était hors de Beyrouth, du 31 août au 4 septembre. Donc ça l'exclut.

– Sur le principe, pas forcément, remarque Marwan. De nos jours, un tueur avec un minimum de jugeote ne va pas se balader avec son téléphone portable sur le lieu de son crime. Tout le monde regarde les séries sur Netflix, tout le monde le sait que nos téléphones nous trahissent. Même moi…

– C'est vrai, mais ça donne quand même une indication. J'ai vérifié les relevés de tout le monde : la bonne sri-lankaise était bien partie le samedi matin, le concierge était à Tripoli pendant ce week-end, comme il l'avait dit. Le président de la commission, Nicolas Bassil, était dans sa villa à Smar Jbeil, il n'en est sorti que le 4 septembre. On en revient toujours aux voisins, Mona Sayegh et Frédéric Lemort. Les deux n'ont pas d'alibi, il y a les empreintes de la première partout dans l'appartement, mais elle n'a pas de mobile apparent. Le second ne semble jamais avoir touché quoi que ce soit dans cet appartement, mais a un mobile, même mineur.

– Tu en conclus quoi ?

– Qu'il faudrait les asticoter tous les deux.

– Et ma piste à moi ? La piste de l'assassinat politique ?

– Je ne sais pas, chef… C'est possible bien sûr, mais dans le fond, je n'y crois plus. J'ai vraiment l'impression que l'un des deux voisins cache quelque chose. J'ai fait des recherches de mon côté, dans les archives des journaux : cette histoire de manuel scolaire unifié avait déjà fait des remous par le passé. En 2019, il y avait même eu des manifestations et des scènes de violence en ville, à cause de cette histoire. Mais à chaque fois, à chaque commission, un ministre ou un autre mettait le projet sous le tapis, sans qu'on en vienne à tuer le ou les auteurs du livre. Si le travail de madame Asmar les dérangeait tous, ils auraient sûrement refait la même chose. C'est facile d'enterrer une commission et ses kilomètres de littérature. Pourquoi tuer, cette fois ?

Ibtissam a vu juste, Marwan s'en veut de l'avoir sous-estimée.

– Ah, les sandwichs arrivent ! s'exclame-t-il, le ventre gargouillant d'avance. Tu vas me goûter ça, c'est une merveille.

La femme du patron pose sur la table en plastique un plateau avec les sandwichs, bien emballés dans du papier blanc. Et une petite assiette de frites, cadeau de la maison. Marwan attrape la salière et saupoudre généreusement de sel les patates dorées.

– Doucement chef ! C'est pas bien de manger trop salé !

– Ibtissam, la prochaine fois que tu m'appelleras comme ça, je t'en colle une. Demoiselle ou pas demoiselle, je te le jure ! Et crois-moi, tu iras pleurer dans les jupons de ta mère. C'est compris ?

Ibtissam se mord les lèvres et opine. Entre le pouce et l'index, Marwan saisit une frite luisante d'avoir trempé trop longtemps dans l'huile de tournesol, et la présente à la jeune flic comme un trophée. Elle est magnifique, épaisse et raide comme un piquet, parsemée de sel cristallisé. Il la glisse entre sa langue et son palais, lui fait faire un tour dans sa bouche et lui règle son compte à grands coups de molaires.

– Allez, goûte-moi ça, sourit Marwan en dépiautant le papier d'emballage du sandwich au foie cru.

L'inspecteur Khalil fait de son mieux pour cacher son inquiétude derrière sa bonne humeur et ses doigts huileux. Ibtissam a suivi son instinct et se rapproche de la vérité. S'il n'avait pas poussé Mona à la faute dans la nuit de samedi, lui-même aurait persisté sur la piste de l'assassinat politique. C'était la plus logique. Peut-être la plus facile aussi. Zigouiller les hérauts est devenu un sport national au Liban.

Marwan mastique un bout de foie, hésite à parler la bouche pleine. Hésite surtout à lui dire de continuer contre l'avis de la hiérarchie, qui a déjà sorti son joker avec l'arrestation du coursier. Pourtant, c'est la seule chose à faire. Il ne peut pas protéger la fille de Stratos. Ne veut pas. Si la vérité – la seule et unique vérité, celle toute simple, avec un v minuscule – doit éclater, autant qu'elle éclate. Et autant que cela soit l'œuvre de cette gamine voilée que l'Histoire du pays n'a pas encore vraiment souillée. C'est elle, l'espoir de ce pays, se dit Marwan. Pas lui.

– Tu sais à qui tu me fais penser ? demande Marwan en se léchant les doigts.

– Non, à qui ?

– À ma fille.

– Je lui ressemble ?

– Pas physiquement, non… Mais vous êtes de la même génération. Je me dis que la vôtre ne reproduira peut-être pas les mêmes erreurs que la mienne. Je le souhaite de tout mon cœur, en fait.

– Je ferai de mon mieux.

– Mais il faut que tu apprennes à faire attention, Ibtissam.

– Que voulez-vous dire ?

– Tu connais l'histoire d'Icare, dans la mythologie grecque ?

– Pas vraiment…

– Mais bon sang, on vous apprend quoi à l'école ? s'emporte gaiement Marwan. Bon, je vais te la faire courte. Alors Icare, c'était un gars plein de certitudes, qui se croyait très fort et très intelligent. Un peu comme les petits jeunes de 20 ans d'aujourd'hui qui croient avoir tout compris à la vie alors qu'ils n'ont rien vécu, les p'tits cons. Bref, un jour, pas de chance, Icare se retrouve pris au piège du labyrinthe que son propre père a construit. Dédale – son père donc, c'était un

architecte très malin – a l'idée de fabriquer des ailes, comme celles des oiseaux, et de les fixer aux bras de son fils avec de la cire pour que celui-ci puisse s'envoler et s'échapper du labyrinthe. Et ça a marché.

– Et ? Quel rapport avec moi ?

– Attends, j'ai pas fini. Donc Icare s'envole, très haut dans le ciel au-dessus de la Méditerranée. Il arrive à s'évader et se croit tout puissant, évidemment. Pourtant, son père l'avait prévenu : il ne devait pas monter trop haut, car la chaleur du soleil ferait fondre la cire de ses ailes.

– Il est allé trop haut ?

– Bingo, ma jeune amie ! Trop sûr de lui, il n'a pas écouté les avertissements de son père, il est allé bien trop haut… La cire a fondu et patatras. Il est tombé et il est mort. La morale de cette histoire, on peut la lire comme ça : parfois, il vaut mieux ne pas trop s'approcher du soleil. Ni de la vérité.

– Je ne suis pas une imbécile, Marwan. Vous n'êtes pas mon père, je ne suis ni votre fille ni cet Icare. Et si je veux découvrir la vérité, je continuerai de la chercher. Si votre histoire de labyrinthe est une mise en garde, vous pouvez la garder pour vous.

Marwan se tait et sourit, imperceptiblement. Il vient d'obtenir la réaction qu'il espérait. En face de lui, Ibtissam se renfrogne. Tant mieux. Qu'elle cogite un peu, cette va-t-en-guerre en jupons. Qu'elle prenne mal les remarques du vieux grincheux, il en restera toujours quelque chose, s'amuse Marwan. Il en a la certitude maintenant : c'est bien cette jeune chiite qui les sauvera peut-être tous.

20

Anomalies

Lundi 25 septembre, 15 h 22

– Marwan, je dois te voir de toute urgence, implore Mona au téléphone. Je t'en supplie, je ne sais plus quoi faire… Tu voudrais bien venir chez moi ? Maintenant ?

Marwan serre les dents, il a longuement hésité avant de décrocher, en voyant le nom s'afficher sur l'écran. Cette voix. Il n'en connaît pas deux pareilles. Et ce tutoiement qu'elle lui impose en français, comme une évidence. Il n'arrête pas de penser à Mona. Sa tête lui dit de la livrer à Ibtissam, son cœur de la protéger, son sexe de la rejoindre. Il a pourtant très bien compris que la fille de Stratos peut jouer différentes partitions à la fois. Qu'elle en soit consciente ou non. Mais c'est plus fort que lui, il a quand même envie de tomber dans le panneau. Il y foncerait même tête baissée, braguette ouverte. Sans le savoir, Mona a fait sauter un verrou, figé par la rouille depuis trop longtemps. Il a envie de lui dire merci rien que pour ça.

– Que se passe-t-il, mademoiselle Sayegh ?

– Ton adjointe, là, j'ai oublié son nom… Elle est… je ne veux pas parler de ça au téléphone. Je t'en prie, viens.

– J'arrive.

L'inspecteur gare sa voiture dans l'impasse. L'immeuble Asmar avec sa façade rose, engoncé entre les buildings modernes, a des allures d'anomalie dans un programme informatique. En coupant le moteur, il se rend compte qu'il n'a pas pris le temps de vérifier avant de partir si l'Alfa avait été plastiquée. Il baisse la garde, Marwan. Ça le dérange profondément. Il aurait pu partir en poussière en voulant rejoindre Mona de manière précipitée. Tout ça est clairement de sa faute à elle. Il doit se méfier de cette femme, il le sait.

Il entame la première volée de marches, peine dans la deuxième. Arrivé sur le palier du 1er étage, sa tête lui dit de faire demi-tour, son cœur continue de balancer, sa verge se gorge de sang. Il se sent comme un adolescent pris au piège, un tourbillon d'hormones commence à jouer avec son cerveau. Ses jambes ne répondent plus. Il regarde devant lui. La porte en bois verni, gravée de motifs floraux, le protège encore. Marwan tourne la tête, l'escalier derrière lui a des faux airs de précipice. Il a envie de disparaître, d'effacer la dernière semaine de sa vie. Il a envie de revenir à cet instant où Chivas avait

commencé à l'applaudir dans la grande salle de la brigade criminelle pour le féliciter de sa victoire sur les trois justicières des Lebanese Avengers. Une petite semaine. Une femme comme un poison. Une vraie coupable. Et tout a basculé.

Marwan ferme les yeux, serre fort ses paupières. Les marches dans son dos lui font de plus en plus peur. Un cliquetis, puis un léger grincement le sortent de sa torpeur.

– Je t'attendais.

Mona vient d'entrebâiller la porte d'entrée de son appartement. À peine une vingtaine de centimètres. L'appel d'air aspire Marwan. Il n'a plus le choix. Il esquisse un signe de la tête et avance de quelques millimètres. À quoi bon fuir maintenant. Elle est là devant lui, petite jupe verte et débardeur beige. Cheveux en bataille. Les yeux rouges. Marwan n'arrive décidément pas à lire entre ses lignes.

Mona ouvre un peu plus sa porte, et Marwan se laisse avaler. Les fenêtres grandes ouvertes de l'autre côté de la pièce laissent entrer l'air chaud et moite de la ville. Le casque de Stratos est toujours dans sa vitrine. Et Mona toujours aussi belle.

La dernière fois qu'il était là, il était reparti en se promettant de ne plus revenir. Ses bonnes résolutions bien tassées dans le fond de sa poche, Marwan essaie de ne pas flancher. Il se retourne, Mona est là. À moins d'un mètre de lui.

– Mademoiselle Say…

– Oh Marwan, je ne savais plus quoi faire… expire Mona, les bras croisés sur sa poitrine.

– Vous allez me dire ce qui se passe ?

– Ton inspectrice sort d'ici, et elle m'a posé mille questions.

– Mais elle ne vous a pas passé les menottes, lance Marwan en ratant un sourire censé la rassurer.

– J'ai peur d'avoir commis une erreur. J'ai peur qu'elle revienne.

Mona esquisse un pas vers lui, Marwan recule par instinct. Il fixe ses lèvres roses. Il en a peur. Elles s'ouvrent légèrement, dévoilant les dents blanches qu'il aimerait sentir dans son cou. Lui mordre la peau. Cela fait si longtemps qu'il n'a pas connu ça. Elle écarte sa main droite de ses seins, il redoute qu'elle essaie de lui prendre la sienne. Mona doit sentir cette hésitation, s'arrête à mi-chemin, ne lâchant pas sa proie du regard.

– Je pourrais… balbutie Mona en s'approchant. J'ai un passeport étranger, je pourrais partir à Athènes sur-le-champ, j'ai une amie d'enfance qui habite là-bas… Qu'en penses-tu ? Que me conseilles-tu de faire ?

– Quitter le pays paraîtrait suspect.

– Je peux tout laisser derrière moi.

Marwan ne comprend pas à quel jeu joue Mona. Que se passe-t-il

vraiment entre eux ? Elle pourrait donc le quitter sur-le-champ, sans se retourner ? Sa main, ses doigts fins, s'approchent encore. Elle continue de le tutoyer, comme elle l'avait fait l'autre nuit.

– Et tous vos livres ?

– Ils ne valent rien comparés à ma liberté. Marwan, dis-moi, qu'as-tu fait de la clé USB ? Tu l'as encore ?

– Non, ment-il sans réfléchir.

Marwan sent soudain sa main dans la sienne. Ses doigts s'y glissent comme une épée tranchante dans son fourreau. Son autre main toujours collée à sa poitrine, comme si elle voulait se protéger le cœur. Son poignet fin lové entre ses seins qu'il devine sous le tissu translucide de son débardeur.

– Marwan, je…

C'est maintenant qu'il doit se décider.

Serrer cette main qui n'attend que ça.

Embrasser ces lèvres qui n'attendent que ça.

Faire glisser cette jupe qui n'attend que ça.

L'espace d'un instant, Marwan suffoque.

L'arrivée d'oxygène fermée à grands coups de clé anglaise.

Mona s'offre. Il a tant imaginé cette scène.

Sa main se crispe et soudain s'ouvre.

– Mademoiselle Sayegh, reculez s'il vous plaît.

Lentement, elle retire sa main de celle de l'homme qui la regarde pourtant avec l'intensité d'un amant en devenir. Marwan s'extrait de ses yeux, fait quelques pas sur le côté et inspire un grand coup, face aux trois fenêtres en ogive qui donnent sur le sud de la ville. Il s'en veut, il s'admire. Il se hait. Il aurait voulu s'abandonner. La fille de Stratos ne sera pas à lui.

– Marwan, que veux-tu de moi ?

– Rien, je ne veux rien. J'ai eu la vérité, c'est tout ce que je voulais.

– Tu dois me protéger, ce serait facile pour toi… je ne veux pas finir en prison.

– Je ne peux pas.

– Tu ne peux pas ou tu ne veux pas ? contre-attaque Mona, les sourcils froncés.

Marwan se retourne et voit la jeune femme traverser le grand salon d'un pas décidé, contourner la table en verre où livres ouverts et feuilles volantes forment un tapis que la première bourrasque venue pourrait balayer. Mona s'accroupit devant le buffet où trônent les photos de famille, ouvre le battant gauche et se relève. Une petite sacoche dans la main. Marwan n'hésite pas, soulève le dos de sa chemise et pose la main sur la crosse de son Glock.

– Tu vas me tirer dessus ? le défie Mona, soudain sûre d'elle.

– Ça dépend de ce que vous avez entre les mains.

Mona pose la sacoche ovale en cuir noir sur un dictionnaire épais, sans lâcher Marwan des yeux. Elle fait sauter la fermeture Éclair et écarte doucement la corolle de métal. Marwan fait un pas, la main cramponnée à son flingue et l'extrait de son pantalon. La fille de Stratos aperçoit le Glock, devant elle, canon pointé à quarante-cinq degrés vers le sol. À mi-course vers sa poitrine qui se gonfle un peu plus chaque seconde. Marwan s'approche. Il sent son souffle. Son parfum. La sacoche, béante comme un sexe en attente, dévoile son trésor. Trois liasses parfaites. Épaisses.

– C'est tout ce que j'ai chez moi. Et ça fait beaucoup de nos jours. Fais capoter l'enquête de ton adjointe et elles sont à toi.

Marwan s'approche encore, son arme toujours prête à cueillir Mona au premier faux geste. Puis le flic lève son canon et le glisse dans la sacoche entrouverte. Il reconnaît le bandeau rouge des liasses. Dix mille chacune. Trente mille dollars en cash. Ils ont l'air vrais. Le canon se dérobe, la main gauche de Marwan prend le relais, se faufile entre les dents du zip métallique et caresse la douce tranche des liasses de billets. Aussi vierges que si elles sortaient de l'imprimerie. Trente mille. Il pourrait en faire des choses, avec trente mille dollars. Il ne dépenserait pas tout d'un coup, bien sûr. Marwan n'a pas de goûts de luxe ou la folie des grandeurs. Il pourrait juste vivre de manière un peu moins indécente. Ne plus hésiter au moment de se faire livrer de l'eau. Demander quelques ampères de plus au générateur de quartier. Et puis acheter à nouveau des Marlboro rouges. Les Cedars lui donnent la gerbe depuis trop longtemps déjà.

– Non.

Marwan retire sa main de la sacoche. Ce serait pourtant si facile de dire oui, il l'a fait si souvent dans sa vie. Il peut encore changer d'avis. Mais il a dit non, avec une sincérité qui le désarçonne. Peut-être pour la première fois. Il vient de tout refuser, lui qui avait toujours tout pris sans réfléchir. Cette anomalie le fait sourire. Il la regarde une dernière fois, arme toujours au poing. Il avance à reculons, laissant Mona seule, perdue au milieu de son salon trop grand. Son regard chargé de cent mille volts de colère, son corps crispé comme si elle allait exploser sur place et raser le quartier tout entier. Il aurait pu être en train de la serrer dans ses bras, d'embrasser ses seins qu'il n'a jamais fait que deviner. Il aurait pu oublier sa peau de flic en quête de pardon. Encore un pas, et Marwan met la main sur la poignée de la porte. Il a une impression de déjà-vu. La nuit passée, il était parti de la même façon. L'histoire devait forcément se terminer ainsi. La fille de Stratos n'était pas pour lui.

Retour au monde réel. Sur le palier, Marwan jette un dernier coup d'œil à cette porte qu'il avait rêvé de défoncer pour sauver Mona d'elle-même. Le Glock toujours au creux de la main, il entame la

descente. Il se le promet, il ne reviendra plus ici. Il doit oublier cette adresse, barricader l'entrée de cette ruelle qui descend vers l'immeuble rose. La rayer de la carte de Beyrouth. En arrivant tout en bas, il ne se retourne pas. Fonce vers l'Alfa Romeo, ouvre la portière et se réfugie dedans. Il a soudain peur qu'un poison invisible ne lui coupe la respiration. Inoculé quelques minutes plus tôt sans qu'il s'en soit aperçu.

Dans les rues d'Achrafieh, Marwan fait confiance à son automobile adorée. Le volant tourne de lui-même à chaque carrefour, il le laisse faire. L'Alfetta sait rentrer à la maison toute seule. Elle l'a toujours fait. Même les soirs d'intense ivresse. Surtout ceux-là, d'ailleurs.

Marwan se gare en bas de chez lui, à quelques mètres de la boucherie de Zouzou. Il n'hésite pas une seconde et lui prend deux paquets de cigarettes américaines dont le logo rouge sur fond blanc lui rappelle invariablement la terrible passe d'armes entre Prost et Senna au volant des McLaren au grand-prix de Suzuka. C'était le 22 octobre 1989. Le jour même où les députés libanais avaient été réunis *manu militari* à Taëf en Arabie Saoudite pour signer un accord censé mettre fin à la guerre civile. Une signature qui n'avait fait qu'entériner la tutelle syrienne sur le Liban. Il faut toujours faire attention aux termes du pacte sur lequel on appose sa signature, surtout quand c'est le diable qui tend le stylo. Marwan n'a peut-être pas empoché le magot que Mona lui offrait sur un plateau, mais il a sauvé la face. Bien plus que la face, même. Une parcelle de son âme probablement.

En sortant de la boucherie de Zouzou, Marwan pousse un long soupir de soulagement. S'encrasser les poumons à la mode US, c'est aussi ça, retrouver sa dignité perdue. Il ne faut jamais faire de compromis sur les choses essentielles. Au pied des marches de son immeuble, Marwan sort son briquet et allume une tige. Avale la fumée toxique et s'en délecte. Il s'imagine déjà remplir le cendrier sur son balcon de ces délicieux mégots orangés et regarder le coucher de soleil à travers le prisme déformant de sa bouteille de Stoli. La journée finira bien, il en a désormais la certitude. L'affaire Asmar s'arrêtera là pour lui. Il entame l'ascension, la cigarette faisant des allers-retours jusqu'à ses lèvres avec un rythme de métronome. Encore quelques marches et il pourra laisser son genou au repos. C'est tout ce qu'il demande.

Marwan plante son drapeau sur le palier et lève la tête. Jamil Chakar est là. Son plus vieux compagnon de route. Celui de tous les sales coups.

– Tu m'en passes une ? demande Chivas d'un air nonchalant.
– Qu'est-ce que tu fous là ? demande Marwan essoufflé.
– Je viens voir un vieil ami, voilà tout.
– Qu'est-ce que tu veux ?

– La clé USB, donne-la-moi. M'oblige pas, Mario, conseille Chivas en posant sa main sur la crosse qui dépasse de son holster.

Chivas ne joue pas. Ses sourcils dressés par l'orage qui approche. Les lèvres fermes.

– Je ne l'ai plus, ment à nouveau Marwan.

– Fais pas le con avec moi, je ne repartirai pas sans.

– Je te dis que je ne l'ai pas !

Chivas sort son arme de service, et fait signe à Marwan d'ouvrir la porte de son appartement.

– On va se mettre à l'intérieur. Et on va causer, toi et moi. J'aime pas quand tu mens effrontément.

Marwan fait gigoter ses clés pour attirer l'attention de son commissaire. Il ne tient pas à ce que Chivas remarque son Glock dans son dos. Il glisse la clé dans la serrure, déverrouille la porte et entre chez lui à reculons. Son genou déteste la manœuvre.

– *Tfaddal*[1], lance Marwan en guise d'invitation.

– Je suis sûr que tu l'as encore, le coupe Chivas en passant devant lui. Personne n'en a voulu. Surtout pas ce petit pédé de député.

– Mais puisque je te dis que je ne l'ai pas !

– Alors qui ?

Marwan garde le silence. Il n'a plus de mensonge en stock. Chivas vient de parler de Firas Rahmé. En référence probablement à sa rencontre devant l'église Sainte-Rita la veille. Il n'avait aperçu personne, mais était donc bien sous surveillance. Son vieux copain est mouillé jusqu'au cou. Marwan n'arrive pas à se convaincre qu'il agit ainsi de son plein gré. On a dû le menacer lui aussi. Ce n'est pas possible autrement.

– Vas-y, retourne l'appartement si tu veux, tu ne trouveras rien ici.

– Mario, je t'en supplie, donne-la-moi.

– Sinon quoi ? Tu vas me tuer ? C'est ça tes ordres ?

Soudain le portable de Marwan se met à sonner dans sa poche de pantalon. Les deux hommes se regardent, Marwan sent qu'il doit attendre la permission de Jamil. Le commissaire est du bon côté du flingue. Le genre de chose qui autorise quelques privilèges.

– Fais voir qui c'est.

Marwan sort son téléphone. Sur l'écran, le prénom « Ibtissam ». Chivas l'aperçoit. D'un hochement de tête, il lui fait signe de prendre la ligne.

– Mets-la sur *speaker*, ordonne Chivas.

– Allô chef ? entame la voix lointaine de la jeune flic.

– Lui-même, répond Marwan, espérant que son adjointe comprenne qu'il n'est pas libre de sa parole.

– J'ai bouclé le dossier.

Marwan ne veut pas aller plus loin. Il a soudain peur de

l'imprudence de la jeune flic. Face à lui, Chivas perçoit son hésitation et entame des moulinets avec son canon. L'ordre est clair : la faire parler.

– C'est-à-dire ? bafouille Marwan.

– J'ai tout ce qu'il faut pour innocenter le bouc émissaire que Badreddine a arrêté hier matin. Et puis je suis retournée voir les voisins, je n'ai pas grand-chose contre le Français. En revanche, Mona Sayegh, je sens que c'est elle. J'ai mis la main sur son dossier médical, elle a une condition qui s'appelle… attendez, je reprends mes notes… des « bouffées délirantes aiguës ». C'est une sorte de maladie mentale, avec de nombreux symptômes. Ça peut être des délires, des crises de paranoïa, des colères violentes qu'elle peut difficilement contrôler… contre elle-même ou contre quelqu'un d'autre. C'est souvent dû à un traumatisme qui remonte à loin. Quand je l'ai vue tout à l'heure, elle sautait du coq à l'âne en me parlant, et ça aussi, c'est un symptôme. Chef, il faut l'amener au poste, il faut creuser son histoire, je suis sûre et certaine qu'elle a des choses à raconter. Je pars maintenant chez elle pour la placer en garde à vue à la brigade. On se retrouve là-bas si vous vou…

– Ibtissam, fais… commence Marwan, mais l'index calleux de Chivas s'abat sur l'écran du téléphone.

Conversation coupée.

– Alors comme ça, vous bossez tous les deux dans mon dos, c'est ça ? Mario, t'as vraiment eu une mauvaise influence sur elle, s'agace Chivas, le flingue tournoyant devant lui comme s'il battait une mayonnaise imaginaire. Je croyais que tu ne l'aimais pas, notre chiite de service !

– Laisse la petite en dehors de cette histoire.

– La petite ? s'esclaffe soudain Chivas, hilare. T'as un faible pour elle, vieux vicelard ? Ah… mais dis-moi, je comprends maintenant… alors, c'est elle ? C'est elle qui l'a, le manuscrit ? Pour qui elle se prend cette petite traînée ? *Ya charmouta*[2] *!*

Un éclair illumine son visage. Le commissaire vient de comprendre ce qu'il a envie de comprendre, de connecter les petits points les uns aux autres. Chivas a tout faux, mais il rayonne. Il sait ce qu'il lui reste à faire.

– Toi, tu ne bouges pas d'ici, ordonne-t-il en arrachant le téléphone des mains de Marwan.

Chivas se précipite dehors et descend quatre à quatre l'escalier. On croirait presque qu'il oublie ses cent kilos et ses fesses qui débordent de son pantalon en toile.

– Jamil, non ! Attends ! hurle Marwan qui se lance à sa poursuite.

Mais la première marche lui rappelle les muscles qu'il n'a plus et les cartilages figés de son genou. Chivas le sème en un quart de seconde.

1. Sois le bienvenu.

2. Insulte signifiant « pute », dérivée du mot « charmante », surnom donné aux prostituées durant la période du mandat français sur le Liban (1920-1946).

21

L'escouade de la mort

Lundi 25 septembre, 17 h 26

Marwan a peut-être une chance de rattraper le GMC bleu électrique de Chivas. Elle s'appelle V6, avec ses 160 chevaux. Bernard Sauvat, coincé dans l'autoradio, reprend, tous chœurs et cuivres dehors, sa chanson fétiche. *L'amitié, c'est pour moi un paysage / Où tu viens effacer mes petits nuages, la la la…* Le paysage de Marwan se résume maintenant à un pare-brise dégueulasse, aux nuages sombres qui défilent dans le ciel entre les immeubles, à une amitié qui fout le camp. Et surtout à ces secondes à rattraper avant que Chivas ne fasse la connerie de sa vie.

L'Alfa Romeo traverse le premier carrefour à l'aveugle. Un scooter manque de le percuter, son pilote sans casque l'insulte, lui, le con de sa mère et celui de sa sœur. C'est à pile ou face maintenant : soit tenter par la place Sassine en haut d'Achrafieh, soit ruser par les petites rues pour arriver à la rue Deir el-Nasra par le bas. Jamil aura pris la route normale, Marwan en est sûr. Au carrefour Sofil, il fonce donc tout droit et remonte toute la rue jusqu'au Supermarket Achrafieh. Il tourne à droite, puis à gauche quand il aperçoit au loin un camion arrêté barrant le chemin. Tant pis, il n'a plus le choix, il bifurque à la première intersection et rejoint une rue qu'il prend à contresens des voitures. La main sur le klaxon, Marwan ne s'arrêtera pas. Les piétons sursautent, l'Alfetta dérape sur le parking extérieur d'un immeuble en cours de construction et repart à l'attaque. Les rues du quartier, il les connaît comme sa poche. Au millimètre près, au nid-de-poule près. À cette heure-là, il en est sûr, la circulation du boulevard de l'Indépendance lui aurait fait perdre trop de temps. Marwan se faufile, grille toutes les priorités à droite – qui n'existent que dans le Code de la route que personne n'a jamais pris le temps de feuilleter à Beyrouth –, rogne sur les virages, rebondit sur le bord des trottoirs. Les vieux Pirelli résistent aux chocs. À Sodeco, pareil. Il prend les rues en sens inverse, se fait encore insulter. Dans les enceintes de l'Alfa, Bernard va trop vite, Bernard pleurniche, il s'est regardé aujourd'hui dans la glace, il y a un peu de chagrin sur sa vie… C'est pas le moment de t'apitoyer, connard ! bouillonne Marwan. Il enfonce le champignon, son genou hurle à la mort, en canon avec le rugissement du V6 sous le capot. À chaque accélération, son Glock

s'imprime un peu plus sur sa peau, entre ses reins, et lui fait un mal de chien. Il dégage son flingue, le jette devant lui sous le parebrise. Un dernier virage à gauche pour prendre la rue Deir el-Nasra, l'Alfetta tortille de l'arrière-train avant de se rétablir. Encore cent ou deux cents mètres en montée et il débouchera sur l'allée sans issue qui mène à l'immeuble rose de la fille de Stratos. Ça sent le chaud dans l'habitacle.

Soudain le GMC du commissaire déboule face à lui, un peu plus haut dans la rue. Il n'en croit pas ses yeux, il était pourtant sûr de son coup. Ça va se jouer à cinq secondes près. Marwan hurle, se cramponne au volant en bois vernis et insulte Dieu, le con de sa mère et celui de sa sœur. Il accélère, mais voit le 4x4 bleu tourner le premier dans le cul-de-sac qui mène chez Mona Sayegh. Marwan ne sera jamais le pilote de rallye qu'il aurait rêvé d'être. Il lui reste à être l'homme qu'il aurait dû devenir il y a longtemps.

Il tourne à son tour dans l'allée sans issue. En l'espace d'un instant, le ciel s'est gorgé d'encre noire, les nuages opaques obscurcissent la scène. Le ciel de Beyrouth s'éteint comme un jour d'éclipse. Le cul du GMC s'illumine de rouge, Chivas pile et se gare à droite de la Honda blanche d'Ibtissam. Dans le faisceau des phares jaunes de l'Alfa Romeo, Marwan devine Chivas qui s'extirpe de son gros 4x4, il écrase la pédale de frein à son tour et immobilise la GTV à gauche de la voiture de son adjointe. Il tourne la tête et voit Ibtissam, toujours assise dans son véhicule. Il ne comprend pas tout de suite.

Chivas est maintenant debout, porte ouverte. Marwan aperçoit Ibtissam refermer un dossier, et ouvre sa portière. Glock à la main. Dans la Honda, la jeune flic lui tourne le dos. Il ne voit que son voile écru toujours impeccable. Chivas la tient en joue.

– Ibtissam, ne fais pas l'imbécile ! hurle Chivas, chien relevé.

Marwan discerne à présent le bras de son adjointe. La main refermée sur son automatique de service. Ibtissam et Jamil sont à armes égales, canons pointés l'un vers l'autre. Sauf que la petite n'a jamais tiré sur quoi que ce soit qui respire. Elle ne sait pas ce que ça fait. On n'en sort jamais indemne. Surtout la première fois. Elle n'est pas au stand de tir, là. Marwan ne réfléchit pas, et braque son arme. Dans sa ligne de mire : Chivas. L'homme qui lui a sauvé la vie deux fois. Si ce n'est dix.

– Jamil, baisse ton arme ! Laisse-la faire son travail !

– Te mêle pas de ça ! contre-attaque le commissaire.

– Pour une fois qu'un flic va jusqu'au bout d'une affaire… tente Marwan sans crier. Baisse ton arme, je te dis, laisse faire la petite.

– Ferme-la ! T'oseras pas me tirer dessus de toute façon, t'as pas les couilles.

– Jamil, sois raisonnable. Elle n'y est pour rien… Pourquoi obéis-tu

aux ordres donnés par ces fils de pute ?

– Ta gueule et casse-toi ! Si t'es encore en vie, c'est grâce à moi, ne l'oublie pas !

Sûr de lui, Chivas ne détourne pas une seconde les yeux de la jeune femme. Son buste se gonfle au gré des saccades de sa respiration.

– Et toi, donne-moi ton dossier et la clé USB du manuscrit, ordonne Chivas à Ibtissam. Vrai, faux, on s'en fout, notre coupable est déjà derrière les barreaux. Ça ne sert à rien d'en chercher un autre. Qu'est-ce que ça peut vous foutre, de toute manière, hein ?

Silence.

Les trois automatiques s'arrêtent de trembler.

Marwan ne veut pas tirer.

Ou bien si, peut-être que ça soulagerait sa conscience.

Non, il ne faut pas.

Mais il ne peut pas laisser son camarade de barricade abattre la jeune flic qui n'a comme tort que d'avoir fait son boulot.

L'inspecteur cale son œil dans la mire. À moins de cinq mètres, il est quasiment sûr de faire mouche.

Chivas semble perdre patience.

– Lâche ton arme et donne-moi toutes tes affaires ! hurle encore une fois Jamil.

– Non commissaire ! Hors de question, réplique Ibtissam sans fléchir.

– Je vais compter jusqu'à trois, préviennent les grosses lèvres du commissaire. Un…

– Je vous en supplie commissaire, je ne veux pas tirer, implore Ibtissam, l'arme toujours braquée sur son supérieur.

– Deux…

– Arrête-toi ! crie Marwan.

Quand Marwan distingue ce tressaillement de la joue.

Malgré l'obscurité. Malgré les nuages noirs.

Chivas va tirer.

Ce tressaillement que lui seul connaît.

Celui que Jamil ne parvient pas à contrôler quand il va lâcher les plombs.

Marwan pose l'index sur la queue de détente du Glock.

– Trois !

Une seule détonation résonne entre les immeubles.

Deux balles jaillissent des pistolets au même centième de seconde.

L'impact propulse Jamil Chakar en arrière, la gorge déchiquetée par la balle de 9 mm du Glock de Marwan. Ses cent kilos de chair et de graisse s'écroulent entre les deux voitures.

Dans la Honda blanche, le crâne d'Ibtissam vient rebondir sur le volant et percuter la fenêtre entrouverte. Le voile souillé, basculé en

arrière.

Marwan met une seconde à comprendre. Son cœur comme un V6 en pleine accélération sur une route de montagne. Elle est si belle, la montagne libanaise. Son cœur fait une sortie de route. Son cerveau reconnecte les fils.

Il a l'impression qu'Ibtissam bouge encore. Marwan contourne la japonaise. Par terre, dans la poussière du cul-de-sac, Jamil n'ira pas plus loin. Une mare de sang lui dessine déjà une auréole qu'il ne mérite pas. L'inspecteur regarde en l'air. La façade de l'immeuble rose, celles des deux buildings qui se dressent de part et d'autre. Personne en vue.

Marwan enjambe le corps du commissaire, ouvre la portière de la Honda et se jette à l'intérieur. Ibtissam est avachie contre la portière opposée, la poitrine dégoulinant de sang. Comme sa bouche. L'inspecteur Khalil ne calcule pas. Son instinct reprend les commandes, comme il l'a toujours fait. Il essuie la crosse de son Glock avec un pan de sa chemisette, saisit l'arme d'Ibtissam et tente de glisser la sienne dans la main tétanisée de la jeune flic.

– Prends-le s'il te plaît, prends-le. Serre-le…

Marwan soudain hoquette, il n'y arrive pas. Il connaît la manœuvre, il l'a toujours fait sans se poser la moindre question. Permuter une arme sur une scène de crime est pourtant si simple. Mais ce n'est plus possible, plus maintenant. Il réalise la portée de ce geste si anodin dans sa grammaire à lui. Morte, Ibtissam ne pourra jamais clamer son innocence. Il ne peut pas lui faire ça. Marwan reprend son colt, le fourre dans sa ceinture. Il tâte sa poche, n'y trouve pas son téléphone. Celui d'Ibtissam est juste là, fixé au tableau de bord. Les doigts collants sur l'écran tactile, il appelle du renfort et hurle pour faire venir une ambulance.

Un dernier hoquet. Marwan attrape des deux mains le visage de son adjointe. Sans honte, il se met à pleurer, à caresser ses joues et ses cheveux, comme il le faisait quand Maha s'endormait fiévreuse les soirs d'hiver. Lentement, le sang d'Ibtissam inonde l'habitacle comme ces piscines que l'on remplit l'été.

– Pardon, pardon… j'te demande pardon…

22

Sans fleurs ni couronnes

Jeudi 28 septembre, 19 h 19

Trois jours sont passés depuis le carnage de l'impasse, au pied de l'immeuble rose. À l'arrivée de la cavalerie, en état de choc, Marwan avait pointé du doigt le 1er étage de l'immeuble. Les mains couvertes du sang d'Ibtissam. Il était arrivé trop tard. Les ambulanciers l'avaient écarté sans ménagement, et avaient embarqué la jeune femme sur un brancard, masque à oxygène sur le visage. Direction les urgences de l'Hôtel-Dieu.

Le lendemain, les flics en charge de l'enquête interne avaient posé mille questions à l'inspecteur Khalil ; lui n'en avait qu'une sur le bout des lèvres. Ibtissam avait passé quatre heures au bloc opératoire. Tout ce qu'il voulait savoir, c'était son pourcentage de chance de survie. Vu l'impact en pleine poitrine, personne n'était fichu de lui donner un chiffre. Ça tenait du miracle qu'elle soit encore vivante. La presse et les réseaux sociaux suivaient de près l'affaire. Tout le monde espérait un *happy end*. L'attention des médias avait surtout une vertu, aux yeux du flic : elle seule pourrait empêcher la hiérarchie de la police judiciaire de réécrire l'histoire à sa sauce et de travestir la vérité.

Mal assis dans cette salle d'interrogatoire dont il connaissait chacune des odeurs, Marwan avait livré la sienne, de vérité. Le commissaire Chakar était venu empêcher l'inspectrice adjointe Abou Zeid d'arrêter la suspecte no 1 dans le dossier Asmar. Pour couvrir les manœuvres coupables du directeur général du ministère de l'Intérieur et de son chien de garde, Ibrahim Badreddine. Le coursier druze arrêté dimanche matin n'y était pour rien. La corruption y était pour tout.

Pour les pontes du 5e étage, sa vérité valait la précédente. Quelle que soit la version retenue, le principal objectif était rempli : le Hezbollah était lavé de tout soupçon. Une main anonyme allait même pouvoir ressortir les analyses ADN disparues pour corroborer ces nouvelles conclusions. Dans le rapport de l'inspection des services, l'homicide et la tentative d'homicide du lundi en fin d'après-midi seraient écrits noir sur blanc, pas besoin de creuser plus profond : Jamil avait tenté d'assassiner Ibtissam, Marwan avait tiré sur Jamil pour la protéger. Il avait sorti la carte de la légitime défense, comme il l'avait fait mille fois dans sa carrière. Pour l'instant, Marwan était libre de ses mouvements, mais avait engagé un avocat. Sans savoir

encore la tournure de la procédure à venir. Mona, elle, dormait à l'ombre. Quant au manuscrit, personne ne savait où il se trouvait. Point final, affaire classée.

L'inspecteur Khalil n'a pas remis les pieds à la brigade depuis son interrogatoire. Il tue les heures sur son balcon, passant du café sucré du matin à la bière amère du midi en attendant son dernier tête-à-tête, le soir, avec sa vodka à 40°. Sans parler à personne. Le cendrier se remplit, les bouteilles se vident, le frigo aussi. Ça lui arrive de penser à Roula et aux enfants de Chivas, il redoute leur prochaine rencontre. Que pourra-t-il bien leur dire, hein ? Que l'enfant terrible de Maasser el-Chouf était une crapule ? Ils le savent déjà.

Et puis hier, Marwan a pu rendre une petite visite à Ibtissam, qu'il n'a fait qu'apercevoir à travers une vitre. Son ex-adjointe est toujours en soins intensifs. Pronostic vital engagé, mais état stable. Depuis lundi, Marwan se sent surtout tiraillé par deux sentiments aux antipodes l'un de l'autre.

Abattre Jamil, son ami, cette ordure débonnaire, n'éveille en lui aucun regret. Ce serait même presque le contraire. Chivas avait pour ordre d'éliminer le détenteur du manuscrit. Quel qu'il soit. Ça aurait dû être lui. Jamil l'aurait tué, lui son vieux pote. Il a du mal à y croire, mais se rend à l'évidence. Il n'était encore de ce monde que parce que Chivas visait quelqu'un d'autre. Il ne l'aurait jamais battu à armes égales, son ancien mentor était bien meilleur tireur que lui. Et bien plus fourbe. À cet instant, Marwan se sent surtout libéré. Libéré de cette dette qu'il portait comme une croix, libéré de ce fantôme qui avait partagé tous les limbes de son passé.

Et puis il y a Ibtissam. L'image de sa mise à mort lui est insoutenable. Le sang imbibant son chemisier, sortant à gros bouillons de sa bouche, inondant ses poumons. Il revoit la scène en boucle, encore et encore. Alors il s'accroche à l'espoir qu'elle sorte du coma artificiel dans lequel les toubibs l'ont plongée. S'il avait tiré ne serait-ce qu'un quart de seconde plus tôt, peut-être sa jeune adjointe serait-elle assise à côté de lui en train de rire et d'éplucher des pistaches fraîches. Mais non. Il avait cru jusqu'au bout que son vieux complice ne tirerait pas. Jusqu'à ce tressaillement de la joue gauche qu'il n'aurait jamais dû attendre. À cet instant, Marwan avait su qu'il était déjà trop tard. Chivas, lui, avait pris sa décision bien avant ce duel fatidique. Il était mort, le mors entre les dents, les rênes tenues par un système qu'il fallait désormais abattre. Ibtissam n'aurait jamais dû se retrouver intubée sur un lit d'hôpital et branchée à un respirateur artificiel. Elle n'est pas qu'une jeune flic idéaliste. L'inspectrice Abou Zeid est le futur du pays. Mais à cette heure-ci, trois jours après la fusillade, Ibtissam est toujours entre la vie et la mort. Comme le pays.

Marwan allume une Marlboro et pose son briquet près du bord de la table. À quelques centimètres du pommeau d'argent de la canne de son grand-père qu'il a exhumée du grenier, la veille au soir. Elle avait raison, sa jeune adjointe. Marcher lui semble moins pénible en s'appuyant sur cette troisième jambe en bois d'érable. Un peu plus loin dans le quartier, un générateur ronronne en sirotant son diesel. Le fil électrique et l'ampoule qu'il a tirés de l'intérieur lui donnent un peu de lumière, de cette lumière qui vacille selon les fluctuations du voltage qui maltraitent tous les appareils électriques de Beyrouth. Marwan débouche sa bouteille de Stolichnaya et remplit son verre.

Il se demande ce que les fonctionnaires du ministère vont décider pour lui. Marwan hausse les épaules, un peu fataliste. Si un beau jour ses collègues viennent sonner à sa porte pour lui passer les menottes, il les laissera faire. Il sait maintenant qu'il ne pourra jamais se racheter de toutes ses lâchetés. Que des conneries, ces histoires d'absolution.

Marwan se penche un peu sur la gauche pour attraper le bol de glaçons et aperçoit au loin, entre les immeubles, les silos du port éventrés par l'explosion du 4 août. Éventrés, mais encore debout. Sur le toit en face, l'affiche « BEYROUTH FOREVER » semble vouloir faire de la résistance elle aussi. Marwan s'accroche à ce nouveau mot qui est apparu trois jours plus tôt. « REVER ». Oui, il a envie de rêver. Il ne sait pas à quoi. Il a surtout envie d'oublier ses cauchemars, Marwan.

Il jette trois cubes de glace dans sa vodka et écrase sa cigarette dans le cendrier. Sa main gauche palpe la poche de son pantalon, se glisse dedans. Marwan regarde le petit rectangle de plastique noir. La clé USB de Mona. Le manuscrit d'Aimée. Il fixe le petit objet inanimé comme s'il allait prendre vie devant lui et se faufiler pour se faire la belle, comme ces increvables cafards qui rôdent le soir. Marwan la pose sur la table. Juste à côté de l'éclat de verre qui a défiguré son bébé de dix-sept ans.

Marwan prend son téléphone. Clique sur le prénom de sa fille.

– Allô papa, demande Marwan à la seule personne de son sang sur cette planète.

– *Hé* Marwan, ça va ? répond mollement Maha.

– Je ne te dérange pas ?

– Je suis dans la rue. J'ai juste une minute, j'arrive bientôt au métro. Ça va ?

– Oui *hayété*[1]. Et toi ?

– Tu as l'air bizarre… Il y a quelque chose de grave ?

– Non, non, disons que… J'ai eu ton message la semaine dernière, désolé de ne pas t'avoir répondu plus tôt. Mais ça me ferait vraiment plaisir que tu viennes à Beyrouth pour Noël. Tu pourrais y réfléchir

encore un peu ?

– Je ne sais pas.

Marwan change le téléphone d'oreille. Il s'agite. Il ne sait pas comment reprendre la main. Maha semble si détachée. Comment a-t-il pu la laisser dériver toutes ces années ?

– Ta santé, ça va ? demande la Parisienne par politesse.

– J'ai connu des jours meilleurs, mais j'ai quand même de bonnes nouvelles.

– Ah bon ? Quoi ?

– Je… j'ai rayé une page sombre de mon passé. La police, les affaires… tout ça, c'est terminé pour moi.

– Ah vraiment ?

– Je vais marcher droit, je te le promets. Tu n'as pas idée combien ça fait du bien de me sentir libéré de tout ce poids… *Hayété*, je sais que je ne suis pas un homme parfait, et surtout pas un père parfait. Mais je fais de mon mieux, Maha…

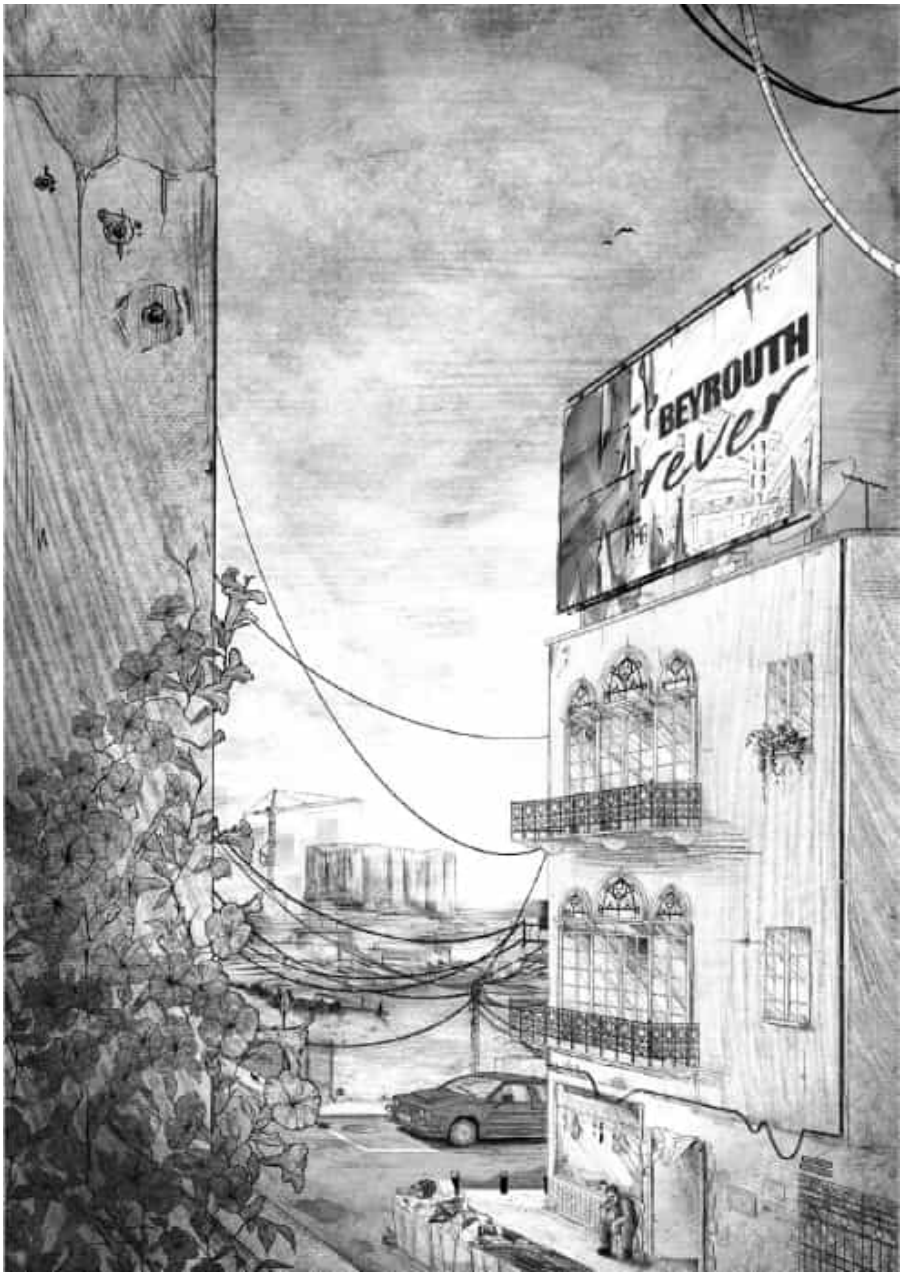
Silence. Elle ne réagit pas, mais Marwan l'imagine sourire. C'est de ça qu'il a besoin. De ça qu'il aurait envie de rêver chaque nuit. Imaginer sa fille sourire, sentir son visage heureux malgré cet œil crevé.

– Dis, j'ai une question pour toi, relance Marwan. J'ai une clé USB, ici chez moi. Il y a un fichier Word et un fichier PFD dessus. Je n'y entends rien dans ces choses-là, tu saurais quoi faire avec ?

– Un fichier PDF, papa ! Pas PFD ! se moque gaiement Maha à l'autre bout du fil, à l'autre bout du monde.

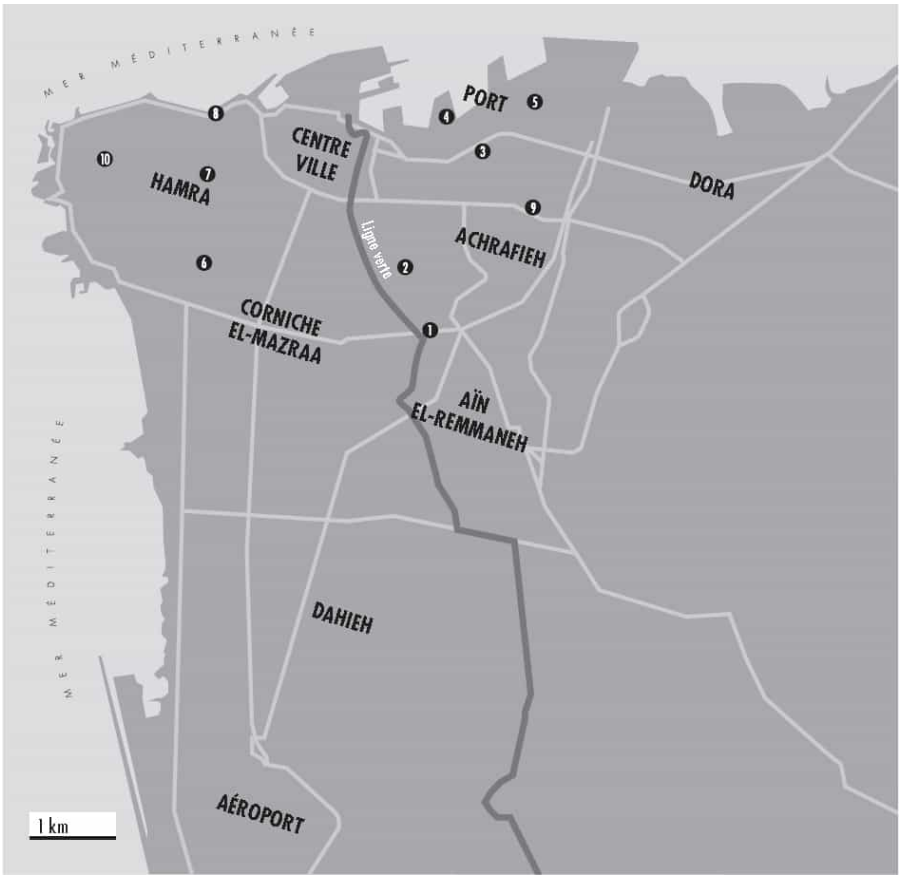
Sur son balcon de Mar Mikhaël, Marwan hurle sa victoire en silence. Elle l'a dit.

« Papa ».



1. Nom tendre que l’on donne à un être aimé (signifiant littéralement « ma vie »).

CARTE DE BEYROUTH



1 Bureaux de la brigade criminelle de la police judiciaire (quartier de Adlieh)
2 Immeuble Asmar (quartier de Nazareth)
3 Appartement de Marwan Khalil (quartier de Mar Mikhaël)
4 Silos du port de Beyrouth
5 Morgue de l'Hôpital gouvernemental (quartier de la Quarantaine)
6 Appartement de Ali Abbas Moussaoui (quartier de Mar Elias)
7 Ministère de l'Intérieur (quartier de Hamra)
8 Corniche de Aïn el-Mraisseh
9 Snack Abou el-Zouz (quartier de Geitawi)
10 Église Sainte-Rita (quartier de Ras Beyrouth)

Pendant la guerre civile libanaise (1975-1990), la Ligne verte symbolisait la démarcation entre les quartiers musulmans de Beyrouth-Ouest et ceux chrétiens de Beyrouth-Est. Si cette séparation n'existe plus aujourd'hui, elle est encore présente dans l'esprit des Beyrouthins qui ont connu cette période.

Chronologie de l'Histoire du Liban depuis 1943

1943 : proclamation d'indépendance de la République libanaise
1946 : départ des dernières troupes françaises et fin officielle du mandat français institué par la Société des Nations
1948-1949 : proclamation de l'État d'Israël, première guerre israélo-arabe, et début de l'afflux de réfugiés palestiniens au Liban
1967 : Guerre des Six jours, nouvel afflux de réfugiés palestiniens
1969 : accords du Caire permettant aux combattants palestiniens de résister militairement à partir du Liban
1973 : Guerre du Kippour, nouvel afflux de réfugiés palestiniens, instabilité politique et économique au Liban
1975 : début de la Guerre du Liban
1976 : entrée des troupes syriennes au Liban au sein de la Force arabe de dissuasion
1978 : première invasion israélienne et début de l'occupation du Sud-Liban
1982 : deuxième invasion israélienne jusqu'à Beyrouth pour en chasser Yasser Arafat et l'OLP, et création du Hezbollah
1982 : assassinat du président Bachir Gemayel par le PSNS pro-syrien, et massacre de Sabra et Chatila en représailles
1989 : accord de Taëf devant mettre fin à la guerre dite « civile »
1990 : défaite de l'armée libanaise du général Aoun, fin de la guerre et début de la tutelle syrienne
1991 : loi d'amnistie soustrayant les chefs des milices libanaises à la justice pénale
1992 : avènement de l'homme d'affaires sunnite Rafic Hariri, nommé Premier ministre, et de Hassan Nasrallah, nommé secrétaire général du Hezbollah suite à l'assassinat par Israël d'Abbas Moussaoui
1996 : massacre de Qana au Sud-Liban par l'armée israélienne
2000 : retrait de l'armée israélienne du Sud-Liban
2005 : assassinat de Rafic Hariri, Révolution du Cèdre et départ des troupes syriennes
2005-2007 : série d'assassinats de personnalités – ministres, députés, journalistes – opposées à la Syrie et au Hezbollah
2006 : Guerre de Juillet entre le Hezbollah et Israël
2008 : putsch du Hezbollah qui retourne ses armes contre d'autres Libanais
2011 : début de la guerre en Syrie et afflux massif de réfugiés syriens au Liban
2013 : implication du Hezbollah dans la guerre en Syrie aux côtés de

Bachar el-Assad
2019 : crise économique majeure, révolte populaire appelée *Thawra*
2020 : explosion du nitrate d'ammonium au port de Beyrouth
2021 : assassinat de Lokman Slim qui met en cause le Hezbollah dans l'explosion du port
2022 : condamnation par le Tribunal spécial onusien de membres du Hezbollah dans l'assassinat du Premier ministre Rafic Hariri en 2005
2023 : attaque du Hezbollah sur Israël au lendemain du massacre du 7 octobre, en soutien au Hamas à Gaza
2024 : bombardements israéliens massifs sur Beyrouth, le Sud-Liban et la Békaa, assassinat de Hassan Nasrallah et de tout le commandement militaire du Hezbollah

Remerciements et pensées de l’auteur

À Ara Azad, Melkan Bassil, Éric Decouty, Cyril Dépraz, Pascal Dessaint, Mia Doueiri, Cédric Fabre, Samir Frangié, Freddy Hage, Mario Hamadé, Laurent Hury, Layal Hury, Yasmine Hury, Nada Khair, Moussa Khoury, Antoine Messarra, Hala Moughanie, Samir Müller, Pierre Perich, Rita Saadé, Alain Sauma, Sara Sehnaoui, Ghadi Smat et Joëlle Touma.

Et surtout à la nouvelle génération qui doit enfin prendre le pouvoir à Beyrouth.

Du même auteur

Sans nouvelles depuis Drancy

Riveneuve, 2024

Mustapha s'en va-t-en guerre

Riveneuve, 2021

Samir Müller, l'Odyssée de la terre

Éditions de l'USEK, 2018 (bilingue français-arabe)

Pentes douces

Riveneuve, 2017

The Beirut Book

Tamyras, 2014

7 Jours parmi les anges

Coédition Alba/Antoine, 2012

Beyrouth sur écoute / Wiretapping Beirut

Amers Éditions, 2011 (bilingue français-anglais)

Jours tranquilles à Beyrouth

Riveneuve, 2009 (avec Nathalie Bontems)

Sommaire

Couverture
Présentation
Page de titre
Dédicace
1: Asticots
2: Premières constatations
3: Les voisins
4: Le manuscrit
5: Pénuries
6: Le pire d’entre nous
7: Suspects, mobiles et alibis
8: Les mains de l’homme
9: Coup de pression
10: Wasta
11: Le théorème de Lokman
12: Dettes éternelles
13: La fille de Stratos
14: Chiens de garde
15: Preuve de sagesse
16: Gambit à la reine
17: En travers de la gorge
18: Vérités
19: I comme Icare
20: Anomalies
21: L’escouade de la mort
22: Sans fleurs ni couronnes
CARTE DE BEYROUTH

Chronologie de l’Histoire du Liban depuis 1943
Remerciements et pensées de l’auteur
Du même auteur
Copyright
Achevé de numériser

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5e
Retouvez l'intégralité de notre catalogue et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Une carte de Beyrouth et une chronologie de l'Histoire du Liban sont disponibles en fin d'ouvrage.

Illustration en fin d'ouvrage :
© Layal Hury / www.leebellule.com

© Éditions Liana Levi, 2025

Couverture : D. Hoch
Photos : David Hury

Cette édition électronique du livre *Beyrouth Forever* de David Hury
a été réalisée en décembre 2024 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1019-9)
ISBN ePub : 979-10-349-1020-5